

LiBéCo

Chapitre un – La tour-ville numéro 27

Éric s'affala sur le canapé en soupirant. Comme tous les soirs, ses pieds lui brûlaient, son dos le lançait et ses poignets craquaient à force de manier les commandes du chariot élévateur. D'une pression sur l'accoudoir, il alluma le téléviseur sur sa chaîne favorite, celle qui diffusait les informations en continu.

D'une voix monocorde, le présentateur commentait les mêmes scènes de combat que la veille, l'avant-veille et le jour d'avant.

Les banlieues s'embrasaient pour la énième fois en un siècle. Et puisque l'armée n'existait plus, les vaillants journalistes en tenue de cosmonaute se contentaient de filmer les exactions de ces forcenés du haut des trente tours où s'étaient réfugiés les habitants des villes.

Dépassé par ces guerres fratricides, le président de l'époque avait fait construire en un temps record ces gratte-ciels de cent-trois étages aux accès scellés de métal et de verre blindé gardés jour et nuit. Pour maintenir l'ordre et contrôler la démographie, il avait restreint les rescapés à un enfant par couple.

Et puis les radiations nucléaires s'étaient invitées au chaos. Les ingénieurs avaient donc sécurisé les tours pour sauvegarder ce qui restait d'humanité.

Dans ces lieux clos, d'énormes climatiseurs filtraient l'air. Avant de s'écouler par les robinets, un savant système purifiait l'eau qui remontait des nappes phréatiques et Libéco fournissait une nourriture garantie saine. Pour soigner les réfugiés, le chef de l'état avait

créé des hôpitaux au centième étage. Pour les instruire, il avait ouvert des crèches et des écoles au cinquantième et au cent-troisième. Des commerces les distrayaient sur chaque niveau, et des usines tournaient en sous-sol.

Depuis un siècle, le quotidien se déroulait à la verticale.

À l'écran, des éclairs bruyants trouaient les façades décrépites des barres d'immeubles espacées entre elles d'à peine cinq mètres. Le commentateur expliquait comment avait débuté l'échauffourée. « Tôt, ce matin, six deux-roues sont rentrés chargés de boîtes de conserve. Cette manne alimentaire a provoqué ces tirs qui n'en finissent plus. C'est à se demander quels dépôts d'armes les monstres ont pillés pour disposer d'autant de munitions. »

Éric piocha une pilule dans le saladier.

— Ils ont faim, ces gens.

Il l'ingurgita et se remémora sa jeunesse passée au fournil de la boulangerie que ses parents tenaient au rez-de-chaussée de cette tour.

Certes, on leur fournissait de la farine génétiquement modifiée, mais avaient-ils le choix ? Le temps où les ancêtres luttaient contre l'arrivée des OGM n'était plus qu'un lointain souvenir. Les amoureux de la nature antique avaient perdu et le père travaillait sa pâte avec autant de ferveur que son propre père.

Parfois, il lui racontait le béton qui recouvrait les villes, les pluies intenses qui sortaient les rivières de leur lit, l'eau qui dévalait les rues et envahissait les maisons, jusqu'au toit dans certaines régions. Les cyclones ravageaient l'Asie, le soleil grillait l'Afrique et la

déforestation avait causé des glissements de terrain en Amazonie qui s'était transformée en désert humide.

Il lui parlait d'animaux qu'il n'avait jamais vus, de l'océan, ce va-et-vient de plastiques sous lesquels crevaient les derniers poissons.

Quand Éric avalait ses gélules énergisantes, il occultait ses questions sur leur composition.

Le reportage passa de la guérilla aux louanges d'un dôme de plus parmi ceux déjà habités et qui s'érigeaient à l'est, sur des champs abandonnés.

— À l'abri de la délinquance et gna gna gna.

Bien sûr qu'il rêvait de les rejoindre. Seulement, depuis la fermeture des commerces de bouche, il avait chuté dans l'échelle sociale. La location de son trois-pièces engloutissait ce qu'il gagnait comme magasinier, le maigre salaire de sa femme les nourrissait tout juste, et il savait prohibitif le loyer de ces complexes hautes technologies.

« Le gouvernement nous informe que les habitants des immeubles d'état seront transférés vers ces nouvelles cités afin de garantir santé et sécurité aux citoyens méritants », annonça le journaliste.

Éric écarquilla les yeux de surprise.

Depuis vingt ans, il vivait au cent-unième étage de la tour vingt-sept. Il avait commencé à travailler à la boulangerie de son père, repris à son compte celle du troisième et, après la disparition du blé et de l'orge, il s'était reconverti malgré lui au métier de la manutention. Aujourd'hui, il réceptionnait les marchandises pour le centre commercial du cinquante et unième et Lily venait

de décrocher un emploi dans une boutique de vêtements.

Après avoir fréquenté la crèche, Anaïs terminait sa primaire à deux niveaux au-dessus de leur logis.

D'un regard circulaire, il effleura son petit appartement.

« Les employés de Libéco détailleront les modalités d'intégration en assemblées d'étages. Chaque famille recevra une notification par mail et devra s'y rendre sous peine d'expulsion. »

— Quoi ?

« Une fois vidées, Libéco verrouillera les tours. »

Sur l'écran s'étalaient les maquettes des dômes. Ils lui rappelaient les champignons que lui montrait son père dans les livres de son enfance. Sa famille habiterait une grosse tour de béton grise coiffée d'une vaste plateforme surmontée d'une coupole transparente.

Éric pensa aux tempêtes violentes qui faisaient osciller si souvent son gratte-ciel.

La porte qui s'ouvrit sur sa femme et sa fille l'arracha à ses réflexions. Il les contempla. Au-delà de leur différence d'âge, ses deux amours se ressemblaient. Déjà, elles discutaient de leur déménagement. Les enceintes publiques avaient diffusé la nouvelle le long des couloirs, et Anaïs, brunette de dix ans à la peau hâlée par le soleil des ancêtres, demandait à sa mère si elle retrouverait ses copains dans ces nouveaux logements.

— Nous le saurons à la réunion, ma chérie. Lave-toi les mains.

Éric se leva et disposa le couvert pendant que sa moitié réchauffait un plat de purée ocre. Toujours la même texture, toujours la même couleur.

Il réprima son dégoût, il fallait bien se nourrir.

Dans ces recettes standards, seule l'odeur changeait. Ce soir, Lily avait choisi *saveur poulet grillé*.

Elle le servit largement et l'incita d'un geste à manger tandis qu'Anaïs remplissait son verre.

— On va partir, 'pa, t'as vu la télé ?

— Ouais.

Lily s'étonna.

— Toi qui rêvais d'habiter un dôme, tu ne manifestes pas beaucoup de joie.

— J'ai un mauvais pressentiment.

— Bah, il paraît qu'ils y ont transporté de la terre pour cultiver propre. Ils ont sûrement des boulangeries.

— J'aimerais ! J'en ai marre de la bouillie et des pilules.

— J'ai jamais goûté de pain, dit Anaïs.

— Les ingrédients ont disparu bien avant ta naissance, ma puce. Ils venaient de très loin et Libéco a décidé que l'importation leur revenait trop chère.

— La maîtresse, elle raconte qu'autrefois les gens mangeaient des fruits et des légumes qui poussaient dans la terre.

— C'est vrai.

— Elle nous a montré des images d'arbres.

Éric haussa les épaules.

— À quoi ça sert ?

— Elle dit que l'histoire, c'est important. Ça veut dire quoi Libéco ?

— Compagnie des Bénéficiaires de la Liberté. Li pour liberté, Bé pour bénéficiaires et Co pour compagnie.

Elle pouffa.

— Ils ont tout mélangé.

— Effet de mode, jeune fille.

— Pourquoi on peut toujours pas sortir ?

— Les radiations ne sont pas toutes évacuées.

— Comment elles sont arrivées ?

— Des groupuscules armés ont attaqué les centrales nucléaires et provoqué des dommages qui ont contaminé l'Europe.

— Et les autres pays ?

Éric avala sa bouchée avant de lui répondre.

— Aux États-Unis, des entreprises ont tant fracassé le sol pour extraire leur gaz qu'à chaque orage il prend feu. Au temps de mon arrière-grand-père, une immense forêt couvrait au moins un quart de l'Amérique du Sud. Les promoteurs l'ont rasée pour étendre les domaines agricoles, et comme plus aucune grosse racine ne retenait la terre, elle a glissé dans les océans qui sont devenus marron. Pour des besoins planétaires en huile de palme, ils ont détruit celle de Khimki, en Russie, la plus grande du monde.

— Nos ancêtres ont fait des bêtises, hein, papa.

Éric opina tristement, navré d'avoir procréé en de si sombres circonstances, puis se leva.

— Je peux aller au couloir ? demanda Anaïs.

— Je te rejoins dès que j'ai fini de débarrasser, lança Lily.

Éric retrouva son meilleur ami accoudé à une balustrade. Il s'était rapproché de ce collègue à la mort de sa femme, voilà cinq ans. Le colosse était tombé en dépression et Pierre, son fils, avait noyé son chagrin dans des bêtises commises à droite et à gauche. Il était

allé jusqu'à dérober des psychotropes à l'hôpital qu'il avait partagé avec ses copains. Leur chahut provoqué par l'ingestion avait attiré la milice et ils avaient fini la nuit au poste. Après le jugement, pendant que l'étage s'occupait d'encadrer ces jeunes désœuvrés, Éric, lui, avait passé la plupart de ses soirées auprès d'Hervé. De ces rencontres était née une amitié sincère et durable.

Ils s'attablèrent en terrasse et parlèrent des derniers événements jusqu'au crépuscule. Quand ils se séparèrent, Hervé conclut dans un murmure prudent. — L'équipement est vieillot, mais il fonctionne toujours. Cette décision arbitraire cache quelque chose de pas net.

À l'annonce de la *bonne nouvelle*, comme les vingt-six précédentes qui dominaient la cité aux rues envahies de végétaux contaminés, le gratte-ciel numéro vingt-sept entra en effervescence. Sur les cent-trois niveaux, on ne causait que de départ. Certains bouclaient les valises en avance, d'autres formaient des groupes de discussion sur les passerelles. Tous les jours, un étage se vidait. Les journaux télévisés locaux filmaient largement ces transferts qui immobilisaient les curieux face aux écrans. Libéco les déménageait pour sauver l'humanité de l'obsolescence, déclaraient les maires qui n'avaient divulgué l'existence que de trois villes épargnées par la pollution atmosphérique. Dans l'Europe ? Le monde ? Ils l'ignoraient. Depuis l'escalade des catastrophes, les pays ne communiquaient plus entre eux. Par protectionnisme ou par manque de moyens techniques,

peu importait. Repliés sur eux-mêmes, ils ne songeaient qu'à leur survie.

Puisqu'un millier de personnes habitait la plupart des niveaux, les locataires trouvaient normal que les assemblées se déroulent par étape. Question de logistique. Ils comprenaient moins pourquoi Libéco interdisait à ceux qui avaient assisté aux réunions d'informer les suivants.

— Ils nous retirent nos libertés, grogna Éric.

Lily se taisait, car elle ne savait que penser de ces menaces. Depuis l'annonce du transfert, les caméras lui semblaient plus intrusives que défensives. Ils avaient fermé les écoles, les commerces de lingerie, les boutiques de coiffeurs-barbiers, les bars... Depuis que les meetings avaient débuté, l'immeuble vingt-sept débordait de chômeurs. Seul l'hypermarché ouvrait encore ses portes chaque matin. Le personnel Libéco remplaçait les employés pendant trois heures puis renvoyait les clients. Certes, ces chauves en noir affichaient le sourire, mais leur amabilité demeurait hermétique, inquiétante, d'autant qu'au fil des rayons, elle avait croisé quelques parents d'élèves aux yeux rougis, aux regards voilés de douleur.

Chapitre deux — Libéco

Libéco ouvrit la salle des fêtes de l'étage cent-un, et Lily, Éric, Anaïs et les voisins s'installèrent sagement sur les chaises.

Quand le brouhaha s'atténua, un ventripotent aux airs débonnaires entra sur scène et se dirigea vers le micro.

— Bonjour le cent-un !

Les haut-parleurs renvoyèrent une voix grave et enjouée qui détendit l'atmosphère.

— En attendant de sécuriser la région, Libéco accueille les habitants des tours qui peuplent cette ancienne agglomération. Les locataires des vingt-six précédentes coulent déjà des jours heureux dans des villes dédiées à chaque tranche d'âge. Ceci afin de préserver les adultes et instruire les jeunes aux nouvelles technologies.

L'assemblée, qui comprenait soudain les larmes des parents qui avaient assisté aux dernières réunions, protesta avec véhémence.

— Nos ancêtres ont connu ce qu'ils nommaient l'internat et nul n'en est mort !

Il criait pour couvrir le vacarme, et ses mots, amplifiés par l'électronique, calma un instant la foule.

Le gros homme élargit son sourire.

— Pour des exigences éducatives et nutritionnelles, nous avons décidé de fonctionner ainsi. Au-delà des anciennes frontières, notre agence commence à exploiter des champs désormais exempts de radiations. Les enfants en bénéficieront les premiers ! Comprenez-le, c'est pour leur bien. Les nouvelles avancées développées par Libéco nécessitent un apprentissage plus pointu que ce qu'on leur sert ici. Nous avons besoin

d'informaticiens, d'électromécaniciens, d'ingénieurs en toutes filières, et je vous rassure, les familles se retrouveront en fin de semaine sous un dôme dédié à la parentalité.

Un murmure satisfait salua cette dernière annonce.

— Pendant cette journée, les jeunes répondront aux questions d'un sélectionneur qui leur attribuera ensuite une affectation, et ce soir, un repas vous montrera nos talents dans le domaine de la restauration. Rappelez-vous la signification de notre sigle ! La compagnie des bénéficiaires de la liberté est heureuse de vous accueillir enfin !

Sur ces mots, il avait levé les bras et haussé le ton. Quelques-uns lancèrent des hourras.

Éric grommela.

— C'est beau, le célibat.

Son voisin, dont la fille accusait quatorze ans, le regarda d'un œil sec.

— Ben quoi, mon vieux ? Tu veux pas le meilleur pour ta gosse ?

Il passa en mode prudent.

— Bien sûr que si.

Lily serra sa main agrippée à l'accoudoir.

— Avons-nous le choix ?

Il renifla.

— Une fois par semaine ou...

— Le bannissement.

La soumission ou l'exil dans les banlieues constamment à feu et à sang, refoulés parmi des résidents aux organes détruits par les radiations nucléaires et torturés par la faim, car il se doutait bien que Libéco n'approvisionnait pas ces insurgés.

Éric avait toujours méprisé ces miséreux qui refusaient de travailler et de respecter les codes de bonne conduite. Or, ce matin, des sentiments de pitié et d'envie se heurtaient en lui. Depuis un siècle, ces rebelles vivaient, ou plutôt survivaient, libres de tout ordre, n'obéissant qu'à la seule loi du plus fort. Du moins le croyait-il.

Au bas de l'estrade, douze tables s'alignaient. Douze jeunes gens au crâne rasé s'y installèrent et des hôtesse chauves aiguillèrent les enfants par âge.

Anaïs se tourna vers sa mère.

— J'y vais ?

— Oui, ma chérie.

Un élan paternel leva Éric.

— Je l'accompagne.

— Tu te feras refouler. Regarde.

Trois hommes repoussaient les parents qui avaient pensé comme lui, mais il voulait entendre leurs arguments. Il abandonna sa femme à son angoisse, suivit Anaïs et écouta les ripostes.

— Les questions sont très ciblées. Votre présence risque d'influencer votre fille, ce qui compromettra son destin. Ne vous inquiétez pas, l'entretien ne dure que cinq minutes et vous pourrez la voir de loin. Retournez à votre place, s'il vous plait.

Une prière autoritaire avec, dans le regard de ces trois sbires, une menace latente où baignait une pointe d'indifférence, comme s'il n'existait déjà plus.

Mal à l'aise, Éric obéit et observa ce petit bout de lui rejoindre la file d'attente. Détendue, Anaïs discutait avec

son amie Louise. Dans la queue d'à côté, il aperçut Pierre et Tim, quinze ans, qui paraissaient tout aussi excités que leurs cadets.

La bonne humeur régnait dans les rangs. Certains sautillaient d'impatience, alors il pensa qu'il s'inquiétait pour rien et retrouva Lily qui lui prit la main.

— Ces gamins vont vers un meilleur avenir.

Il ferma les paupières et se remémora les paroles du grand-père rescapé de la violence des cités périphériques. Souvent, de sa voix chevrotante, il racontait l'extrémisme religieux et les réponses brutales des soldats qui attisaient les haines. En représailles aux arrestations aléatoires, mineurs et jeunes adultes avaient exécuté des incroyants. Ils avaient abattu les voisins de ses grands-parents et ceux de sa future femme qui avaient réussi à s'échapper.

La police des tours, inaugurées trois jours auparavant, avait recueilli ces familles tronquées jusqu'à son comble et fermé les portes.

Premiers arrivés, premiers servis.

À la mort de son père, Éric s'était intéressé à la politique de l'époque. Il avait cherché la genèse de cette guerre civile, mais elle s'entremêlait avec les accidents nucléaires, l'avidité des riches et les catastrophes naturelles qui annonçaient le déclin de la terre.

Il soupira. Comment aurait-il réagi, lui, s'il avait été président ?

Un mouvement de foule le ramena au présent. Fin des entretiens pour les moins de vingt ans. Le gros animateur invitait les adultes à se rapprocher des tables. Lily se leva.

— C'est à nous.

— Peut-être qu'ils ont ouvert des boulangeries dans leurs foutus dômes, grommela Éric.

Pas de boulangeries. Au jeune homme qui les interrogea, il lui assura sa capacité à travailler en lui montrant ses muscles et ses mains calleuses. Il récita la recette idéale pour sortir du four un pain parfait et répondit à la question de l'âge avec conviction. À quarante ans, il se sentait encore en pleine forme. En entendant le chiffre, l'employé tiqua légèrement. Éric reçut ce frémissement comme une menace et ses appréhensions le tenaillèrent de nouveau.

Le chauve en noir se justifia.

— Nous utilisons des robots pour la manutention. Ne vous inquiétez pas, nous trouverons de quoi vous occuper.

— Occuper ? Comment je gagnerai de quoi payer votre loyer, moi ?

— Libéco vous loge gratuitement, monsieur.

Éric et Lily se regardèrent, stupéfaits.

— Vous pouvez retourner auprès de votre enfant. Bonne soirée.

Désorienté par cette étrange entrevue, Éric traina les pieds sur les dalles de l'allée. Prenait-il des médicaments ? Avait-il été hospitalisé au centième ? De quoi étaient morts ses parents ? Ses grands-parents ? Il aurait aimé rentrer chez lui, mais comprit l'idée mauvaise en voyant l'issue gardée par dix grands costauds.

Il suivit donc Lily qui se rapprochait d'Anaïs et se laissa tomber sur sa chaise.

— À quelles études t'ont-ils destinée ?

— Je vais apprendre à piloter une soucoupe d'intervention.

Elle souriait en se frottant les mains sur les cuisses d'impatience.

— Pour intervenir sur quoi ?

— Les hors-loi. Libéco veut la paix totale dans le pays. Ils ont construit un dôme policier. Je pars à l'entraînement.

— Et si tu échoues aux examens ?

— Ils ont dit que c'est impossible. Ils ont posé un appareil là.

Elle montrait ses tempes.

— Mon Q.I. correspond à ce métier.

— Q.I. ?

— Il m'a pas expliqué.

Sa fille, militaire. De mieux en mieux ! Lui qui l'imaginait docteur ou conciliateur !

Les habitants à nouveau assis, le gros homme reparut devant le micro. Il les félicita pour leur sagesse et leur annonça que l'évacuation commencerait par le rez-de-chaussée.

— Vous résidez au cent-unième. À raison de quatre étages par jour, nous vous appellerons dans un mois si vous calculez comme moi. Pour l'heure, place au buffet ! Et les gardes ouvrirent les portes sur le large couloir.

Le long des balustrades, des tables couvertes de plats colorés invitèrent l'assemblée à venir se régaler. Un frémissement de plaisir ondula les têtes habituées à l'éternelle purée, et le sourire engageant de l'animateur provoqua une cohue à peine contenue.

Éric se fraya un passage dans l'essaim et remplit une assiette de métal pour sa famille qu'il rejoignit près du podium. Ils dégustèrent des gâteaux mous au goût prononcé. Par leur texture aérée, d'autres leur rappelèrent le pain d'autrefois. Celui-ci proposait un mille-feuille d'arôme de fruits, celui-là piquait la langue... — Ces préparations sont hors de prix, marmonna Lily, la bouche pleine.

Ils en vendaient à l'épicerie qui jouxtait le magasin où elle travaillait, mais elle n'en avait jamais goûté.

Servie, la masse se détendit. Les mâchoires s'activaient à parler et manger, un tranquille brouhaha emplissait ce couloir ouvert sur l'espace vertical.

En levant la tête, Éric, qui avait fini par sortir de la salle des fêtes, vit les curieux du cent-deuxième les regarder se gaver. Gêné, il s'accouda au parapet et contempla le calme du bas. Le crépuscule intensifiait les lumières artificielles et, pour la première fois de sa vie, la plongée dans le vide des cent niveaux précédents lui donna le vertige.

— Cent trois étages d'environ mille personnes chacun, ça fait à peu près cent trois mille âmes à loger, murmura-t-il.

Au-delà de la vue, les chiffres l'étourdissaient. Y aurait-il assez de dômes pour tous les accueillir ?

Du coin de l'œil, il observa les chauves en noir et s'aperçut que le ventru discutait avec l'un d'entre eux en le scrutant. Dans son dos, les locataires quittaient progressivement le buffet.

Embarrassé par ces mines suspicieuses, il décida de les imiter.

— Rentrons.

Ni Lily ni Anaïs ne protestèrent. D'un signe, ils saluèrent Libéco et enfilèrent les corridors ponctués de portes. Éric, qui tenait sa femme par la taille et sa fille par la main, écoutait la lente vibration de sa tour. Ce soir, elle lui renvoyait des tonnes de souvenirs. Toute sa vie s'était déroulée entre ces murs aux balustrades vitrées, aux colonnes blanches et au linoléum crème. Le matin, il souriait aux agents de propreté, le midi, lui et Hervé déjeunaient avec ceux de la maintenance et en fin de journée, ils discutaient avec la sécurité. Sans doute reverrait-il des amis sous ce fichu dôme.

Le mois passa si rapidement que la veille du départ, Éric se retrouva pensif devant les valises à remplir.

Le jour suivant la réunion, il était retourné à son poste avec Hervé. Libéco les avait renvoyés. Ils prenaient le relai, affirmaient-ils. Depuis, ils avaient erré ensemble dans les couloirs en écoutant les voisins imaginer leur future existence. Eux n'arrivaient pas à se projeter dans cet avenir-là. Tous deux souffraient de savoir qu'ils ne verraient plus grandir leur enfant.

Assise ou en mouvement, Lily s'attardait dans de longs silences. Quand sa petite rentrait de ses jeux, elle la buvait des yeux, comme pour graver ces derniers instants dans sa mémoire.

Éric ferma son sac et, en rejoignant le lit conjugal, surprit les sanglots de Lily. Il l'étreignit tendrement, pleura avec

elle, et ils s'aimèrent dans la fougue du désespoir. Libéco leur retirait leur quotidien paisible, il les envoyait vers un avenir inquiétant, pensa Éric en pénétrant doucement sa femme.

Le lendemain, noyé dans la foule, le trio gagna docilement les ascenseurs qui les emmenèrent sur le toit où un avion blanc stationnait.

Les chauves en noir trièrent les familles par catégories, et embarquèrent les plus de cinq ans jusqu'à ceux âgés de vingt.

Lily serra sa fille.

— Fais attention à toi.

Éric enlaça ses deux amours. Ils restèrent ainsi longuement, comme soudés à jamais, puis, d'un regard appuyé, d'un geste faussement paternel, un employé arracha l'unique enfant à ce couple déchiré entre espoir et chagrin.

Après ces tristes adieux, l'engin se détacha du bord de la tour, pivota majestueusement vers la droite et s'éleva au-dessus des tours.

Chapitre trois – Evacuation.

La deuxième navette emporta les parents avec les enfants en bas âge et le silence revint sur le groupe d'adultes resté sur le toit.

Dans la chaleur de cette fin de matinée, le chef de Libéco éleva la voix pour sortir de leur hébétude les quatre cent soixante-treize habitants noyés dans la tristesse.

— Changement de programme ! Nous passons par le tunnel !

— Pourquoi ? cria un homme.

— Un orage se prépare.

— Y a pas un nuage, maugréa Éric à voix basse.

— Par ici !

En gesticulant pour attirer l'attention, le meneur se dirigea vers l'autre côté du toit.

Hervé, le père de Pierre, posa sa grosse main sur l'épaule d'Éric et se pencha vers son oreille.

— Tu trouves pas bizarre ce revirement de situation ?

— Si, mon vieux. Je suis d'avis de s'esquiver dès que possible, quitte à partir avec le cent-deuxième si on voit qu'on s'est trompé. Tu m'suis ?

— Ouais. Tu savais qu'il existait un tunnel, toi ?

— Non.

Les chauves en noir invitèrent les premiers à descendre les dix marches qui donnaient sur un étroit couloir. Là, un ascenseur leur ouvrit ses portes et par paquets de trente, les résidents s'y entassèrent.

Une odeur âcre, celle de la peur, irritait les narines d'Hervé. Le raclement des pieds sur le bitume de la plateforme résonnait dans le silence de la ville morte. Le colosse chassa son appréhension d'un reniflement nerveux puis se tourna vers son collègue.

— Tu connais ce monte-charge ?

— Non.

Éric serra sa femme.

— Ne me lâche pas.

— Je te suivrai partout.

Il déposa un baiser sur son front, et le flot impatient les poussa vers l'élévateur.

Un seul Libéco les accompagnait. Hervé et Éric ne se risquèrent cependant pas à parler dans cet espace clos. Ils écoutèrent les chuchotements en jetant des coups d'œil à l'homme au visage impassible.

Enfin, les panneaux coulissèrent.

— Prenez à droite !

Ce corridor gris débouchait sur une pièce où attendaient les trois cents premiers débarqués. Ce groupe-ci dévoilait ses inquiétudes, celui-là imaginait l'avenir sous les dômes, et au fond de la salle, les Libéco discutaient entre eux en surveillant vaguement l'assemblée.

Hervé tapota l'épaule d'Éric et du menton, lui désigna un couloir plongé dans les ténèbres. Lentement, comme pour une promenade, le trio s'en rapprocha et s'y fondit discrètement.

Devant Hervé et Lily, Éric avançait prudemment pour éviter qu'un obstacle révèle leur présence en tombant. Ses doigts fébriles lissaient le mur. Quand ils rencontrèrent du vide, il toucha sa femme qui attrapa la main de son ami et l'attira au creux de cette cache où une diode électroluminescente rouge clignotait dans son carré d'accès.

Éric lui présenta son badge, elle passa au vert et ils s'engouffrèrent dans un local à peine éclairé par la veilleuse de ce qu'ils avaient toujours pris pour une sortie de secours.

En douceur, Hervé referma derrière lui.

— C'est l'atelier de François. On est au dépôt de marchandises.

— On s'installe à la cafèt'.

— Comment on saura que la voie est libre ? demanda Lily.

— Bonne question.

— File-moi ta carte, Éric, je vais regarder ce qu'ils fabriquent avec nos voisins. J'ai pas vu d'issue, en bas.

— Te fais pas pincer, sinon, on est coincés ici.

— Prends un passe technique dans le bureau du chef.

— Faut badger pour entrer.

Hervé se frotta le nez, signe de réflexion, chez lui.

— D'accord, je t'ouvre avant. Ça m'embêterait de vivre avec l'idée que vous crevez de faim là-dessous.

Hervé écouta le murmure de sa communauté rassemblée dans la grande salle et ravala son envie de hurler au piège. Si ses craintes se confirmaient, il devrait

trouver le moyen d'extirper son fils des griffes de Libéco et n'y arriverait que s'il restait discret.

Du début du corridor, camouflé par les ténèbres, à la porte qu'Éric avait déverrouillée, il avait compté cinquante-six pas. Sur ce retour, il en déduisit vingt-quatre, se plaqua au mur et tendit l'oreille. Il reconnut la voix du meneur qui avait crié l'ouverture, donc les derniers sortaient de l'ascenseur.

Des ordres de plus en plus impérieux lui parvinrent, comme si les gardiens s'agaçaient, soudain pressés de rejoindre leurs quartiers. La foule avançait, les sons des semelles diminuaient ainsi que le brouhaha. Apparemment, quelqu'un chuta puisqu'il entendit un « debout la vieille ! »

Il frémit d'angoisse. Rien que cette phrase augurait le pire.

Une pensée ancienne lui vint à l'esprit.

Bétail.

Quand un curieux chuintement emplit l'espace, il courut jusqu'au coin et vit une paroi se refermer sur un couloir aux murs ocre et incurvés. La pièce, où patientaient près de cinq-cents personnes dix minutes auparavant, s'était vidée.

Interloqué, Hervé fit demi-tour.

— Une partie inconnue du bâtiment, une voie cachée...
Assis sur une chaise de la cafétéria, Éric se lissait le menton.

— On prévient les autres ? s'enquit Lily.

— Qui nous croira ? Et puis Libéco surveille les communications, sois-en sûre. Envoie un message et les gros bras fouilleront la tour de fond en comble.

Hervé versa de l'eau dans son verre. L'entrepôt demeurait étrangement calme par rapport à l'animation d'avant l'arrivée des Libéco. Il soupira. Les appels des collègues, les engueulades des chefs, les rires devant la fontaine... tout lui manquait. De cette période insouciante, seules persistaient l'odeur du cambouis et celle de la sueur qui émanait des combinaisons pendues aux patères.

— Deux étages, un jour.

— Après ils vident les trois dernières tours. On en a pour trois mois d'attente.

Lily ouvrit le frigo.

— Y a pas assez pour tenir autant.

— T'as raison. Cette nuit, on visite le magasin.

Hervé gratta son crâne dégarni.

— J'espère que Libéco l'a oublié.

— On sera vigilants.

— À ton avis, ils les emmènent où, nos voisins ?

— Je veux pas y penser, pas maintenant.

— On cherchera aussi des couvertures, pour l'hiver, décida Lily.

Chapitre quatre – Yael

Étendu sur le toit d'un immeuble délabré, Yael, seize ans, observait les va-et-vient incessants de ces grands et silencieux oiseaux de métal.

Les trente gratte-ciel barraient son horizon. La journée, le soleil lui renvoyait l'éclat de leurs lignes élégantes, et la nuit, leurs lumières internes pâlissaient les ténèbres. Petit, il s'imaginait des personnes rendues énormes par l'excès de nourriture qui festoyaient sans cesse et, surtout, au chaud.

Yael se remémora la veillée de ses douze ans. Ces rassemblements nocturnes servaient à dispenser le savoir, à régler ensemble les problèmes du quotidien ou à traiter les évènements.

Ce soir-là, il avait levé la main pour obtenir le droit de s'exprimer.

*

— *Pourquoi on peut pas aller dans les tours ?*

Hayatt, le chef du clan, décida de lui répondre par une autre question.

— *As-tu remarqué que les habitants ne sortent jamais ?*

— *Oui.*

— *Ils ont peur de respirer l'air extérieur. Trouves-tu le prix de notre liberté trop élevé ?*

— *Courir avec le vent, murmura Emann, une gamine de son âge aux cheveux dorés.*

— *En pensant qu'aucun mur ne m'arrêtera, ajouta son voisin.*

— *Toucher la terre ! s'exclama la petite Réziel en se dressant vers le ciel.*

Yael secoua ses boucles brunes. Malgré les hardes qui le couvraient et la faim qui le tenaillait souvent, il se sentit soudain riche, mais...

— *Pourquoi on ne cherche pas après la nature ?*

Kam, son père, prit la parole.

— *Nous partirons quand nous saurons où nous poser sans risquer notre vie.*

— *On la risque tous les jours, ici !*

La voix lente de Bomba, presque centenaire, s'éleva dans le garage où ils avaient élu domicile.

— *On ne risque pas notre vie, mais notre mort.*

Yael leva les mains en signe d'incompréhension. Alors, le vieillard raconta l'histoire à sa manière.

— *Il y a un siècle, des rebelles ont voulu éteindre les centrales nucléaires du continent. Leur incompétence a déclenché une série d'explosions, et ces complexes ont dégagé des gaz toxiques. Les gens instruits appelaient le plus nocif radium, je crois, ou césium. Cette particule a banni l'humain d'une zone si large autour de leur emplacement qu'on en ignore les limites. Elle a tué lentement et douloureusement des millions de personnes. Si nous approchons ces endroits, nous nous exposons à pareille agonie. Moi, pour le peu de temps qu'il me reste à vivre, je refuse de trainer des cancers.*

Hayatt lui envoya son sourire barré d'une cicatrice boursoufflée.

— *Cependant, en regardant les navettes de la milice tirer sur les HB et les Secks qui se canardaient avant-hier, une idée nous est venue.*

— *Ouaip, approuva Marek.*

Le visage de ce colosse disparaissait sous une barbe brune jamais taillée et sous une chevelure poivre et sel jamais peignée. Il passait le plus clair de son temps à casser des dalles de béton pour en découvrir la terre et y planter de vieilles graines glanées dans des hypermarchés à l'abandon. Ils espéraient les voir germer et parfois, ça marchait.

— On a observé les équipes qui récupèrent les morts tombés au pied des immeubles. À ces instants-là, leur machine ne les protège pas. On va en attraper un.

— Pourquoi ?

— Ils connaissent les zones contaminées.

*

Le regard perdu sur les gratte-ciel, le Yael de seize ans se souvint de ce premier kidnapping.

Du haut de ses douze printemps, il avait organisé les rondes des enfants qui, mine de rien, s'étaient disséminés dans les quartiers pour prévenir la prochaine échauffourée.

*

Entre ces cinq barres d'immeubles décrépits, ils restèrent à l'affut d'un conflit pendant vingt-cinq jours.

Chaque matin, les jeunes des trois autres clans enfourchaient leurs vélos et partaient à la recherche de nourriture. Ceux-là ne savaient rien faire pousser. Ils continuaient à piller les magasins et les maisons. Depuis que durait cette récession, ils parvenaient toujours à

dénicher des denrées plus ou moins comestibles qu'ils apportaient à leurs familles respectives.

Yael les trouvait moches et stupides. Ils vivaient sans tirer les leçons d'expérience. Par exemple, ils ouvraient les conserves au couteau et quand ils avaient usé ou cassé l'outil, ils en prenaient un autre. Ils ne s'habillaient qu'en hiver et délaissaient l'hygiène. Ils passaient leurs journées à copuler, courir après leur pitance et se battre. Bomba disait qu'ils consommaient comme les aïeux, que leur intelligence avait régressé au fil des générations.

Au crépuscule du vingt-sixième jour, un convoi revint de sa partie de chasse. Il s'éclairait de lampes mécaniques, et Yael, qui trainait encore dans le coin avec Emann, aperçut les sacs enflés sur les porte-bagages.

— Ça va barder.

— On prévient Hayatt.

La rixe éclata sous le regard de la lune. De part et d'autre de deux bâtiments, les trois bandes, ennemies pour un soir, échangèrent des coups de feu au pistolet, fusil et mitraillette. Les éclairs trouaient la nuit, les détonations perçaient le silence, et les soucoupes arrivèrent.

Devant la force de leur technologie, les adversaires s'allièrent contre l'opresseur, et aux premières victimes qui s'écrasèrent sur l'asphalte, les survivants répondirent par la fuite.

Alors, deux navettes se posèrent près des corps. Sous la protection des tireurs qui les survolaient, quatre hommes en sortirent au pas de course et commencèrent le ramassage.

À l'ombre des murs, Marek et Kam étudièrent le manège des cueilleurs de cadavres. Ils travaillaient en binôme. Quand le premier escalada l'engin, le colosse assomma le second qui hissait la civière à l'aide d'une commande électrique et l'entraîna vers une entrée plongée dans les ténèbres.

*Puisque les adultes avaient écarté les enfants de cette opération, Kam en avait conté le déroulement au matin suivant et conclu par ces mots :
— Marek l'emmène à l'usine.*

*

À l'époque, Yael ignorait ce à quoi il allait assister, car il fallait avoir atteint sa quatorzième année pour être mis dans la confidence. Aujourd'hui, il comprenait pourquoi Jacques, leur premier otage Libéco, s'était installé chez eux. Voir l'enfer l'avait empêché de manger pendant cinq jours. Après cette épreuve, il avait émis ses souhaits à la veillée éducative. Il voulait anéantir les dômes.

Un long conciliabule plus tard, ils avaient voté le soutien de ce projet.

En quatre ans, leur communauté, au départ composée de cinquante-deux personnes, s'était étoffée de dix-sept captifs qui, après avoir subi la visite de *l'usine*, avaient adhéré aux idées de Jacques.

À l'instant de leur capture, ils possédaient tous un laser de poing, un arsenal trop faible pour dominer la bataille.

Yaël songeait à tout ça en contemplant les trois tours encore illuminées. À elles seules, elles ne parvenaient plus à repousser la nuit.

L'adolescent laissa ses souvenirs sur le toit et redescendit par la gouttière. Au menu du soir, il y avait potage de champignons et endives crues.

Chapitre cinq – Hervé, Éric et Lily s'organisent

Pour fournir le supermarché, une plateforme montait et descendait entre le sous-sol où s'étaient retranchés les trois amis et le cinquante et unième étage qui l'accueillait.

À minuit, d'après leur montre connectée, Éric plaqua son badge sur la borne du local dans lequel ils se cachaient depuis la mi-journée.

Une barre de fer en main, l'œil et l'ouïe aux aguets, il entrouvrit la porte.

— C'est bon.

Lily les suivit dans le couloir. Hervé et son mari connaissaient les lieux, elle les découvrait.

Ils filèrent jusqu'à l'entrepôt alimentaire et collèrent l'oreille à la paroi de métal. Puis Éric respira un grand coup et badgea de nouveau. La diode changea de couleur et le panneau s'entrebâilla sans bruit.

Pas un souffle, pas une conversation ne leur parvinrent. Alors, il entra et alluma sa torche au cas où Libéco surveillerait les niveaux de consommation électrique.

Hervé se dirigea vers la remise à chariot.

— On en prend chacun un, Éric.

— Tu sais où se trouve l'armurerie ?

— De l'autre côté de l'immeuble.

— On ira après.

Son faisceau éclaira une rangée de transpalettes de tailles diverses. Éric donna sa lampe à Lily, en choisit un

et l'inséra sous un plateau. Hervé l'imita et ils tractèrent leur cargaison jusqu'à l'atelier de François.

Après un long détour au vestiaire des agents de sécurité, qu'ils démagnétisèrent grâce au badge du chef, ils retournèrent au dépôt et emportèrent une tonne d'eau en bouteilles. Ensuite, ils se permirent une pause.

Perdu dans ses pensées, Hervé marmonna la bouche pleine.

— Demain, ils s'en vont.

Lily se lissa une mèche de cheveux.

— Dans trois mois, les trois dernières tours seront vides.

Éric posa une main rassurante sur son avant-bras.

— Après leur départ, on pourra sortir un peu, si on reste discrets.

Hervé leva un index impératif.

— Faudra disjoncter les lumières automatiques où on se fera repérer.

— Mince !

Le colosse se fendit d'un sourire malicieux.

— Avant d'intégrer l'équipe des magasiniers, j'étais électricien.

— Génial ! Quand tu auras réglé ce détail, on cherchera l'endroit où ils ont emmené les adultes.

— Les plans du maire nous serviront, intervint Lily.

— C'est vrai que t'as bossé au cabinet de son prédécesseur.

— Et je connais la secrétaire actuelle. Enfin... connaissais.

Hervé consulta sa montre.

— Sept heures du mat'. Reposez-vous. Dans deux heures, je m'en vais observer l'évacuation du cent-deux

en espérant vous ramener quelqu'un qui aura eu l'idée de se méfier.

Le petit-déjeuner avalé, le veuf affronta de nouveau les ténèbres du couloir qui avait couvert leur fuite et regarda les habitants du cent-deuxième se rassembler dans la salle grise.

Il aurait aimé aider un insoumis ou deux, mais aucun ne songea à s'éclipser. Pas même Jean, un employé à la surveillance du niveau cinquante et un avec qui il partageait un verre de temps en temps.

Le visage juste marqué par la curiosité, ce grand échalias dépassait la foule d'une tête.

Le doute ou la peur ne l'effleurait seulement pas.

Tandis que le mur se refermait sur eux, Hervé se retira.

Ce soir-là, il répéta l'opération puis revint au réfectoire où l'attendaient ses amis.

— Libéco a levé le camp.

Cette nuit-là, comme la précédente, ils entassèrent eau et nourriture dans les locaux des magasiniers et s'endormirent à l'aube.

Vers midi, Hervé coupa les détecteurs de mouvements et les entraîna jusqu'au rez-de-chaussée par les escaliers de secours.

Plaqués contre une colonne du hall à l'accès extérieur condamné depuis cent ans, ils écoutèrent l'absence de vie de la tour.

— C'est étrange, ce silence, murmura Lily.
Éric l'étreignit.
— Regardez la vingt-huit ! L'évacuation a commencé.
— J'ai besoin de vêtements de rechange.
— On visite le bureau du maire et on file chez nous refaire un sac.
— Avec de la chance, nos valises sont encore sur le toit.
— On ira voir.
— Et s'ils viennent les chercher ?
Hervé s'élança à découvert.
— Si les objets les intéressaient, ils les auraient déjà embarqués. On utilise l'ascenseur des vigiles.

En sortant du monte-charge, ils s'engagèrent sur la passerelle du cent-troisième en jetant des regards furtifs par les baies vitrées.

La terrasse du bâtiment voisin se vidait des adultes désormais privés de leurs enfants.

— Ils procèdent de la même manière que pour nous, lâcha Hervé.

— Je suppose qu'un orage se prépare, maugréa Éric.

— Sous le mensonge, se cache le piège.

Lily s'arrêta devant une porte à doubles battants et tendit la main vers Hervé.

— Le badge sécurité, s'il te plait.

Éclairée par le soleil, la pièce offrait aux visiteurs ses tons chauds du sol au plafond. À droite, le guichet de la secrétaire, où Lily avait travaillé jusqu'à son mariage, supportait toujours l'écran plat. L'élu de l'époque n'employait que des célibataires et elle savait pourquoi puisqu'elle avait passé ces années-là à repousser ses

avances. Elle entra dans le cabinet, ouvrit un tiroir et en sortit un rouleau qu'elle étala sur la table.

— Pourquoi sur plastique ? s'étonna Hervé.

— Le premier maire se méfiait des pannes informatiques. Vous voyez cette partie appelée propriétaire ? Je crois qu'on est descendus par là.

— Une habitation par étage... Des postes d'observation ?

Éric se frotta le menton.

— Possible. On va pouvoir vérifier maintenant que la tour est vide.

Lily soupira.

— Libéco nous espionnait, et nous baignions dans notre insouciance comme de sombres crétins.

Abasourdie par cette pensée, elle s'affala dans le fauteuil présidentiel.

Hervé se planta de l'autre côté du bureau et croisa les bras sur sa poitrine.

— Tu n'as jamais rien entendu de bizarre quand tu étais en poste ?

Elle hocha la tête.

— Si Georges avait été dans le secret, on l'aurait su. Rappelle-toi, Éric, comment il trainait à l'hôpital pour se faire prescrire de l'héroïne de synthèse. Ce médicament rend bavard.

Hervé ricana.

— On a élu une marionnette.

Éric tapota le plan.

— Moi, je veux qu'on m'explique l'objectif de cette surveillance. Montons récupérer nos valises, on se douche et on part en exploration.

Hervé débrancha le portable du maire, Éric enroula les cartes, et ils se dirigèrent vers la sortie.

Le local des journalistes qui ouvrait sur le toit débordait de bagages. Les trois amis en extirpèrent les leurs et redescendirent au cent-unième.

Là, ils se séparèrent le temps d'une douche.

En entrant dans leur appartement, Lily hoqueta de chagrin. Il semblait vidé de sa substance sans Anaïs, sans les sons des voisins et le fourmillement des étages. Comment avaient-ils pu vivre tant d'années en se voilant la face ? Leur société presque parfaite étudiée par une poignée d'hommes. Dans quel but ? Où se trouvaient les enfants ?

— Trois générations de naïfs reconnaissants de quoi ? De leur tranquillité ?

Tandis qu'Éric se lavait, elle éclata en sanglots.

Quand il sortit de la salle de bain, elle s'essuyait les yeux.

Il comprit son désarroi, car la même colère l'enflammait depuis le départ de sa fille. Un sentiment d'injustice lui retournait l'estomac et la rage de vaincre l'ennemi lui brûlait les tripes. Jamais il n'aurait dû la laisser embarquer, jamais il n'aurait dû se soumettre.

Il serra les poings et un grondement lui échappa.

— On la sauvera.

Lily renifla et se leva.

Ils se retrouvèrent devant l'ascenseur des agents de sécurité, redescendirent au sous-sol et posèrent leurs valises au milieu de la petite cuisine des ouvriers.

Ils se contemplèrent puis Hervé cassa le triste silence.

— On part en visite maintenant ?

Lily hésita.

— C'est imprudent. Ils reviendront débarrasser leur piaule.

— Tentons le coup pendant qu'ils s'occupent des autres tours. Récoltons le plus d'infos possible si on veut leur reprendre nos enfants.

Elle saisit un laser.

— Montre-moi son fonctionnement.

Chapitre six — La chambre d'observation

Après la démonstration de tir, Hervé enfourna le portable dans un sac à dos, et arme au poing, ils remontèrent le tunnel par lequel ils avaient fui.

Arrivés à la grande pièce où s'étaient entassés leurs voisins, ils marquèrent un temps d'arrêt.

Hervé caressa le mur gris.

— C'est du travail de pro. Je suis impressionné.

— Si on veut savoir où ça mène, on devra mettre le nez dehors, lâcha Lily.

— D'abord la fouille de la partie *propriétaire*.

Ils reprirent l'ascenseur qui les avait descendus par groupe de trente, trois jours auparavant, et Éric appuya sur le bouton du premier.

Quelques secondes plus tard, il s'ouvrit sur un couloir blanc et poussiéreux.

Lily grimaça.

— Ils n'ont pas d'agent de propreté chez Libéco.

D'un geste, Éric réclama le silence.

La baie vitrée leur montrait toujours les maisons abandonnées, les panneaux vacillants, les bâtiments écroulés... Au contraire de leur vie, cette vue n'avait pas changé. De vieux textiles voletaient çà et là. Passés, déchirés, ils s'accrochaient au béton émietté par les saisons.

Les gravats et les véhicules rouillés envahissaient les rues désertes.

Hervé s'arracha le premier à cette morne contemplation, choisit d'aller à droite et actionna la poignée de la première porte qu'il rencontra.

— Même pas verrouillée.

Ils entrèrent sans bruit, et laser en main, visitèrent l'appartement en cherchant un œil de caméra sur les murs, au plafond et dans les armoires. Le lit aux draps froissés témoignait d'une présence récente, ainsi que la poubelle pleine et le frigo où traînaient des boulettes moisies.

Ils se rejoignirent dans la pièce principale et hésitèrent à brancher l'ordinateur refermé sur son clavier.

Comme son ancêtre aurait chassé un moustique, Hervé balaya ces réticences et s'installa au bureau.

— Qui fait le guet ?

La question sortit Éric de sa torpeur.

— Je retourne à l'ascenseur.

— Moi, j'explore les environs.

— Tu ne trouveras pas d'autre appart', Lily.

— Le plan n'affiche peut-être pas tout. Dépêche-toi, j'veux pas trainer dans l'coin.

Éric et Lily se séparèrent au seuil de cet observatoire.

— Sois prudente, ma chérie.

— Et toi, vigilant, mon amour.

Ils échangèrent un baiser d'un nouveau goût, sans doute celui du danger, puis Éric gagna son poste et Lily prit à droite.

Elle arpenta le corridor et constata qu'en effet, aucune porte ne le ponctuait. Tandis que sa main droite effleurait la poussière de la paroi, sur sa gauche, le même paysage de désolation se déroulait sous ses yeux.

À la fin de son parcours, Lily tâta la cloison, la cogna pour en apprécier l'épaisseur, extirpa le laser de sa poche, posa son doigt sur la gâchette et se ravisa. Le soleil se couchait. Si un Libéco regardait dans cette direction, l'éclat l'alerterait. Alors elle rengaina, rebroussa chemin et retrouva Hervé qui fermait l'appartement.

— J'ai tout copié, on peut rentrer.

Ensemble, ils marchèrent vers Éric qui se tourna vers eux

— On passe au deuxième ?

— L'ordi est plein.

— Nous avons le nôtre.

— Je...

Les moteurs du monte-charge vibrèrent. Éric jura, Hervé souffla.

— On trouve l'issue de secours, et vite !

Lily fila vers la gauche en désignant sa droite.

— Y a rien par là, j'en viens.

Pendant leur course, une navette s'imprima dans leur vision périphérique.

— Ils sont sur le toit !

— L'escalier ! Ici ! chuchota Éric.

Ils s'y précipitèrent et dévalèrent les marches.

Une fois au sous-sol, Hervé jeta un coup d'œil à l'affichage de l'ascenseur.

— Il est au cinquantième.

— Dépêchons-nous, les sons se répercutent mieux depuis que la tour est vide.

Ils traversèrent la salle au pas de course et les ténèbres du couloir les avalèrent. Éric démagnétisa l'accès, et ils s'engouffrèrent dans leur refuge.

Arrivé au coin-cuisine, Hervé plaça leurs chaises face à la porte.

— Posez vos lasers sur la table, à l'endroit où vous saurez le saisir, et ne vous endormez pas.

Il éteignit la lumière et gagna son siège en aveugle.

— J'espère qu'ils ne fouilleront pas tout le bâtiment. Sinon, on est quitte à squatter là pendant...

Il ne termina pas sa phrase.

Dans le silence relatif, les mêmes questions accaparèrent les esprits inquiets. Et s'ils avaient compté les gens du cent unième et remarqué qu'il en manquait trois ? Et s'ils prenaient leurs quartiers pour un temps indéterminé ? Ils disposaient d'assez de vivres pour tenir des mois, mais rester coincés entre quatre murs, loin du soleil, les angoissait.

Entre les murs épais des fondations, ils n'entendaient que leur respiration.

Soudain, le bruit du monte-charge de l'hypermarché bourdonna.

— Ils embarquent la bouffe ! murmura Éric.

— T'as fermé l'entrepôt ?

— Oui.

— Dieu merci.

Le plateau travailla toute la nuit, et les trois réfugiés veillèrent. L'anxiété les rendait insomniaques. Étaient-ils

venus aussi pour le matériel ? Entre les paquets de nourriture, l'atelier de François regorgeait d'outils. Ils avaient rangé dans un coin perceuses, coupe-boulons, visseuses et clés diverses. Derrière les barils d'eau, une imprimante 3D trônait sur un établi avec des scies, et des tiroirs de pièces détachées pour transpalettes couvraient un mur complet.

À l'aurore, d'après la montre d'Hervé, des pas pressés martelèrent le sol, puis la lourde porte du magasin claqua et la plateforme remonta.

Après plusieurs minutes d'attente, trois soupirs de soulagement effleurèrent le silence.

Chapitre sept – Anaïs

Pour la première fois, Anaïs voyait la ville autrement que par la fenêtre de sa chambre. Tristesse, excitation et angoisse tourbillonnaient dans son esprit. Elle abandonnait ses parents pour combattre les banlieusards assassins qui avaient cloîtré ses arrière-grands-parents derrière les vitres des tours et elle volait vers l'inconnu.

Libéco s'apprêtait à lui apprendre à tuer.

La tâche lui paraissait impossible, des milliers survivaient encore dans ces cités moribondes. Si elle décevait, quel avenir les chauves en noir lui réservaient-ils ?

L'espoir d'offrir la liberté à sa famille nostalgique de la vie en extérieur l'emmena dans ses souvenirs. Souvent, son père évoquait les yeux pétillants de son grand-père quand il leur parlait du vent qui secoue les cheveux, de la pluie qui mouille les vêtements et du soleil qui sublime les odeurs.

Comme eux, elle n'avait jamais connu ces sensations. Depuis son plus jeune âge, elle se promettait de vivre ces expériences et aujourd'hui, Libéco la poussait vers cet objectif.

Finalement, elle s'abandonna à l'espoir et sourit aux nuages.

Les trente tours, comme posées au hasard sur la vieille ville, écrasaient ces quartiers déserts.

Après leur disparition, l'impression de désolation ne la quitta pas. Les immeubles se succédaient, le béton

étalait son gris partout. Parfois, il se ponctuait du vert de la nature qui craquelait le bitume, et de couleurs agressives. Les reliquats d'un art oublié. Anaïs ferma les paupières et rêva d'espace.

Bercée par le silence des moteurs, elle s'endormit.

— Les voilà !

Réveillée par l'exclamation, Anaïs ouvrit les yeux sur un pied massif en haut duquel s'étendait une vaste soucoupe coiffée d'un dôme transparent. La construction trônait seule et loin au-dessus des terres bétonnées.

La navette survola lentement des bâtiments blancs séparés par des rues blanches, larges et propres que, dans son superbe déclin, le soleil enflammait de rayons rouges.

Puis un pan de la coupole coulissa, l'appareil le traversa et se posa.

— Après la verticalité, l'horizontal, lâcha Pierre.

En silence, leurs accompagnateurs les rassemblèrent sur le tarmac. Après comptage, ils les orientèrent vers un édifice construit de plain-pied.

À l'intérieur, six adolescentes au crâne rasé se tenaient derrière un buffet.

Les plus petits se jetèrent sur les boules colorées, réclamèrent du sirop et goûtèrent à tout en chahutant.

Anaïs saisit un verre d'eau bleue et approcha Louise et Léa. Avec Mathilde, les trois copines formaient un quatuor parfait. Jusqu'à aujourd'hui, car elle voyait la

blondinette bouder en bout-de-table. Elle aurait aimé demander des comptes à Léa, mais celle-ci s'occupait de calmer son cousin excité par la nouveauté. Elle se tourna vers Louise qui haussa les épaules en signe d'ignorance.

Avant d'avoir pu esquisser le moindre pas vers Mathilde, un rassemblement attira son regard sur les jeunes filles chauves qui guidaient les 5-7 ans vers la sortie.

Quatre hommes appelèrent les 13-18, et Anaïs et ses amies restèrent parmi les 8-12 ans.

Léa, petite rousse effrontée, se planta devant un Libéco.

— Vous les emmenez où, les autres ?

— Dans des structures adaptées à leur âge.

Et il éleva la voix pour se faire entendre.

— Suivez-moi !

Il sembla à Anaïs qu'ils parcoururent ces rues immaculées pendant des heures. Pour effacer la nuit, les trottoirs s'allumaient progressivement. Quelques passants allaient et venaient entre les blocs, et un convoi de camions silencieux les dépassa. À cet instant, elle se rendit compte qu'aucune odeur planait alentour. Aucune conversation ne lui parvenait, pas de cris ni de rires, uniquement le bruit de leurs pas sur le revêtement thermoplastique.

Enfin, ils pénétrèrent dans un corridor flanqué d'un réfectoire qu'ils longèrent jusqu'au bout.

Leur guide poussa une porte sur un escalier et entama la descente. À chaque palier, un jeune homme prenait douze enfants avec lui et le reste continuait son chemin. Sans oser poser sa question aux Libéco taciturnes,

Anaïs se demanda où ils les conduisaient jusqu'à ce que le dernier les entraîne le long d'un couloir et les invite à entrer, Léa et elle, dans une pièce blanche.

La rouquine s'affala sur l'un des lits.

— Ouf ! Heureusement qu'ils nous ont mis ensemble.

— T'aurais pas préféré être avec Mathilde ?

— On s'est disputé hier. Et toi, tu voulais Louise ?

— Pas spécialement, répondit Anaïs occupée à visiter la chambre.

Deux armoires à panneaux coulissants garnies d'uniformes, deux couchettes, deux étroits bureaux en guise de chevets et une minuscule douche dont elle revint dépitée.

— Eh ben ! Je regrette l'appart' des parents.

— À mon avis, on n'y viendra que pour dormir.

En effet, le lendemain, des leds les éblouirent et une voix sortie des haut-parleurs fixés aux murs du corridor leur ordonna de se laver, de revêtir les costumes, et de se rendre au réfectoire.

Anaïs enfila la combinaison anthracite, des chaussures molles, et se coiffa avec les doigts puisqu'elle n'avait pas eu droit aux bagages préparés par sa mère. Les deux amies se contemplèrent en souriant et coururent rejoindre la file d'enfants au crâne rasé qui grossissait dans les escaliers.

À la cantine, ils défilèrent devant un comptoir où sept jeunes servaient des bols remplis de boules de couleur. Elles purent choisir un verre d'eau verte ou bleue et s'installer où elles le voulaient.

Sous les lumières artificielles, elles retrouvèrent des camarades de classe, mais n'eurent pas le loisir de les questionner. Déjà, les chauves en noir les appelaient d'un ton qui ne souffrait aucun retard.

Ils composèrent des groupes de dix et, avec huit autres, Anaïs et Léa emboîtèrent le pas à celui qui deviendrait leur référent.

— Je me nomme Joann et je vous emmène en décontamination.

Grand et mince, Anaïs lui trouva belle allure. Les iris gris éclairaient son visage anguleux et, sous un nez droit, ses lèvres s'ouvraient sur des dents parfaitement blanches.

— On est contaminé par quoi ? s'inquiéta Léa.

— Les germes que les climatiseurs de vos tours ne filtraient pas. Vous passerez aussi à la tonte et...

— Pourq...

— Ne m'interrompt pas !

Devant sa mine soudain menaçante, elle pâlit.

— Les cheveux apportent des microbes et gêneront vos activités, ajouta-t-il sèchement.

Il traversa la rue et pénétra un bloc aux vitres teintées. Deux fauteuils de coiffeur les attendaient là, et deux jeunes chauves préparaient leur matériel.

Le geste à peine contenu, Joann propulsa Léa vers un siège.

Pour la reconforter, Anaïs l'accompagna.

On lui posa un tablier sur les épaules, et la danse vibrante de l'appareil commença. Les mains expertes évoluaient rapidement, les mèches tombaient et l'air frais caressa bientôt sa peau. Anaïs se sentit dépouillée

de son identité. Elle tâta son crâne et réclama un miroir qu'on lui refusa.

Après le rasage, les jeunes filles invitèrent chaque membre de ce petit groupe à entrer dans un caisson où ils durent tourner lentement sur eux-mêmes pendant qu'elles consultaient un écran.

Après cette séance, ils se rassemblèrent sur le trottoir.

En suivant ses compagnons, Anaïs regarda le soleil allumer le ciel. Elle bâilla de fatigue et, derrière Léa, dont seuls les sourcils lui rappelaient le flamboiement de sa crinière rousse, s'engagea dans un bâtiment proche de la cantine.

Joann les introduisit dans ce qui ressemblait à une classe.

Des ordinateurs sur des tables alignées en deux rangs de cinq, des chaises, voilà ce que contenait cette pièce aux murs laiteux.

— Asseyez-vous et démarrez les portables. Vous y trouverez la liste de votre travail pour la matinée.

Un garçon leva le bras.

— On fait quoi cet après-midi, Monsieur ?

— Entraînement au tir, pour aujourd'hui. Vous découvrirez votre planning au jour le jour.

Et il disparut.

— Pfff ! grogna Léa. Lecture et math. J'ai pas envie, suis trop fatiguée.

— Ils nous filment, chuchota Anaïs.

— Ça sera quoi la punition si on n'obéit pas ?

— Tu le sauras tout à l'heure. Essaie de te concentrer.

— Je veux rentrer, râla une gamine dans son dos. C'était mieux chez nous. Les parents ne nous

réveillaient pas si tôt, on pouvait jouer dans les couloirs et...

Le reste se perdit en sanglots.

Anaïs repoussa le brouhaha et ses tracas. Dans quel but les observaient-ils ? Elle secoua la tête pour finir de tout chasser et s'attela à son premier exercice.

Vers midi, Joann vint les chercher pour le déjeuner. Certains avaient un peu travaillé, d'autres avaient discuté et le plus jeune s'était endormi.

Après le repas expédié sous surveillance, leur accompagnateur les mena vers un autre bloc. Ils longèrent un corridor aux vitres qui leur offrait la vision d'une salle gigantesque. Entre des soucoupes coiffées d'une cloche de verre épaisse, ils aperçurent un groupe qui écoutait un instructeur en le regardant tripoter une console. Les yeux rivés sur ces étranges engins qu'ils imaginaient voler, ils marchaient, tournés vers la gauche.

Quand la porte du fond s'ouvrit, Anaïs crut sortir d'un rêve.

Derrière ses camarades, elle entra dans un salon, et Joann les invita à se partager les trois canapés noirs. Deux fauteuils fermaient ce carré au centre duquel trônait une table basse et ronde. Au-delà, un long plan de travail en métal bloquait cinq étroites galeries alignées. Anaïs s'en détourna pour détailler l'homme qui traversait l'espace. Vêtu de la même combinaison grise que tous avaient reçue, il paraissait plus vieux que Joann, d'aspect plus gras aussi.

Il s'installa à côté de leur guide qui occupait l'un des deux sièges et les scruta attentivement avant de s'exprimer.

— Je suis encadrant Libéco. Cet après-midi, vous étudierez le maniement du laser. C'est une arme silencieuse qui émet un rayon de lumière si concentré qu'il troue n'importe quel objet.

— On tuera les monstres avec ? demanda un garçon de douze ans.

— Nous les nommons HS, ce qui signifie "hors service", car ces gens sont atteints de dégénérescence du cerveau et du corps.

Anaïs leva l'index pour obtenir la parole.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Dans votre tour, avez-vous suivi des leçons d'histoire ?

Ils opinèrent.

— Dans ce cas, dites-moi pourquoi vous n'êtes jamais sortis.

— Il n'y a plus assez d'oxygène parce qu'il y a moins d'arbres, répondit une fillette.

— À cause de la pollution, ajouta leur cadet.

— Parce que les centrales nucléaires de nos ancêtres, par leur obsolescence, laissent échapper des radiations invalidantes.

— Obsolescence ?

— Radiations ?

— Invalidantes ?

Ils ne comprenaient pas les mots. Ces enfants, dont le niveau scolaire s'étalait entre le ce2 et le cm2, disposaient d'un vocabulaire assez limité.

— Vous apprendrez en consultant vos ordinateurs, si vous daignez vous y soumettre. Maintenant, vous passez au test de tir.

— Et si on rate ?

— Nous aviserons. Travaillez par deux.

— Et nos parents, on les verra quand ?

— Sauf en cas d'insubordination, vous aurez droit au visio le dimanche.

— Mais le gros a dit qu'on irait sur un dôme de rencontre, pleurnicha une fille.

— Arrête de geindre, tu n'es plus un bébé. Au boulot !

Après cette première journée d'instruction, une fois la porte de leur chambre refermée, Léa et Anaïs s'écroulèrent sur leur lit et tombèrent en sommeil dans la seconde.

Le lendemain, quand le haut-parleur les réveilla, Anaïs se remémora les rêves de cette nuit agitée. Des humains aux membres difformes, à la fureur stupide, et qui survivaient dans des masures au milieu de leurs propres déchets, l'avaient hantée comme des fantômes. Les visages lui revinrent avec tant de réalité qu'elle douta de ses perceptions.

Elle chassa ces visions en enfilant son deuxième uniforme, identique au premier. Ce matin, elle allait savoir. L'encadrant leur avait promis un cours complet d'histoire.

Cette leçon se déroula sur écran individuel. Comme la veille, ils devraient lire et observer. Frustrée par ce

manque d'interlocuteur adulte, elle se plongea pourtant dans cette étude.

Elle apprit la différence entre la fusion et la fission nucléaire. Ensuite, le programme lui proposa un film au cours duquel elle assista aux essais et aux échecs des réacteurs pressurisés. Elle tenta d'appréhender les dangers de l'uranium et du plutonium. Par vue aérienne, un second reportage lui montra les centrales abandonnées, et le présentateur au ton monocorde expliqua les effets nocifs des rayonnements qui se répandaient autour des bâtiments détériorés. Cet apprentissage terminé, la voix dans le casque qui l'isolait du présent lui détailla les guerres de religion. Elle frémit devant des images de massacres et de bombes qui explosent. Cette violence lui donna la nausée.

À la fin de ce cours, elle pleurait et ses compagnons la dévisageaient sans comprendre.

Elle s'insurgea.

— Ça ne vous attriste pas, tout ça ?

— On a calé sur la chimie, avoua Léa. On se parlait du passé et...

— Si vous aviez continué, vous auriez vu à quel point nos ancêtres étaient méchants.

— Et les arbres ? C'est eux qui les ont détruits ? C'est vrai ce que disait notre ancienne prof ?

Elle s'essuya les joues d'un geste las.

— J'ai pas fini de regarder. Je terminerai demain.

L'après-midi, ils s'exercèrent au tir, et cette nuit-là, Anaïs rêva encore de gens abimés.

À ce cauchemar s'ajouta une phrase récurrente.

Perturbée par ces visions nocturnes, elle décida de se lancer à fond dans son apprentissage. Elle étudia l'électronique de Libéco, le fonctionnement des lasers et entraîna son corps à l'endurance pour éradiquer les H.S. et retrouver sa liberté.

Chapitre huit – Pierre

Le jour du départ, sur le toit de leur tour, Pierre s'inquiéta d'abandonner son père qui cachait mal sa méfiance envers Libéco. Il tenta de convaincre un chauve en noir de déroger à la règle, le sensibilisa sur son état de demi-orphelin, en vain. Il montait dans cette fichue navette où ils les expulsaient tous les deux.

Les Libéco misaient sur la peur de l'extérieur pour les contraindre à l'obéissance.

Les passagers gardèrent le silence pendant un long moment. La tristesse de la séparation plombait la cabine. Pierre serra douloureusement les paupières. Pourquoi cette nouvelle vie si prometteuse débutait-elle par l'angoisse ? Il observa les Libéco attroupés à l'avant. Une partie du groupe dévisageait les filles en se murmurant des choses qui allumaient les regards et leur arrachaient d'étranges sourires. D'autres restaient de marbre, comme pour masquer leurs sentiments.

Le malaise l'envahit et les traits de son père durcis par la méfiance lui revinrent en mémoire.

Assis à côté de Tim, son meilleur ami, il revit les visages qu'ils avaient laissés sur le toit. Après la mort de sa mère, ces gens s'étaient mobilisés pour les aider à faire leur deuil, Hervé et lui. Même après ses bêtises, qui avaient entraîné son groupe de copains devant les juges, ils avaient répondu présents, par un mot, un geste, une attention. Tous ces petits riens l'avaient remis à sa place. Grâce à eux, il avait repris ses études.

À partir de trois ans, sous la surveillance des grands-parents qui s'occupaient au seuil de leur logis, les enfants sortaient jouer devant chez eux. À l'instar des villages d'antan, cette coutume structurait la solidarité.

Depuis que Tim avait ouvert sa porte sur le couloir, il l'avait adopté. Au cent unième, les anciens comme les plus jeunes connaissaient ce duo. Le grand blond à mèche longue flanqué du petit brun aux cheveux frisés. Tim et Pierre, Pierre et Tim.

Tim amusait la galerie de ses blagues et ses grimaces. Jamais lassé, Pierre en riait toujours.

Avec le temps, ils se découvrirent une passion commune pour les jeux vidéo et leur cercle d'adversaires virtuels s'élargit au fil du temps. Une fois par mois, ils organisaient des LAN dans l'une ou l'autre des salles des fêtes qui agrémentaient les étages libres de commerces, d'installations scolaires et sanitaires. Au cours de ces joutes lancées à coup de manettes, les adeptes se rencontraient alors physiquement.

Tim coupa court à ses rêveries en lui parlant du jeu qu'ils développaient avant l'intrusion des Libéco, et Pierre se laissa distraire.

Enfermés dans leur bulle, ils remarquèrent à peine le dôme qui se profilait à l'horizon.

Une fois l'appareil posé, ils suivirent le mouvement jusqu'au réfectoire et mangèrent en continuant leur discussion. Autour d'eux, les gamins chahutaient en se goinfrant de boules colorées tandis que les plus âgés se regroupaient par affinité.

Un brouhaha rassurant emplissait ce vaste espace froid.

Les plats vidés, les serveuses au crâne rasé rassemblèrent les petits, et un homme interrompit leur conversation.

— Veuillez rejoindre la navette numéro trois.

Tim s'étonna.

— On n'est pas arrivés ?

— Non. Par ici, s'il vous plaît.

On les séparait encore.

Pierre croisa le regard d'Anaïs, la fille du collègue de son père, et de nouveau l'appréhension noua son estomac. Serrée contre Léa qui pleurait le départ de son cousin, elle dardait des yeux farouches sur les Libéco qui emmenaient les enfants âgés de cinq à huit ans.

Tim l'accrocha.

— En route pour l'aventure, mon pote.

Sur le dôme des pilotes, les chauves en combinaison noire opérèrent une séparation de sexes. Sans oser une question, Pierre suivit leur guide avec Tim. Peut-être se retrouveraient-ils demain ? Le crépuscule assombrissait les rues et les plots greffés dans les murs et les trottoirs s'allumèrent au fil de leurs pas.

— Où vous nous emmenez ? demanda l'adolescent qui talonnait le meneur.

— Aux dortoirs.

Il entra dans un bloc, longea le couloir, ouvrit la porte du fond et se retourna.

— Le self se trouve à votre droite. Nous descendons. À chaque palier, dix prennent leurs quartiers et ainsi de suite. Au moindre écart, je vous recycle.

— Où ?

Il sourit d'une drôle de façon.

— Sur un service moins... intéressant.

Pierre comprit la menace.

En jouant des coudes, les deux amis se faufilèrent au premier sous-étage et réquisitionnèrent la première chambre.

Tim s'étendit sur l'un des lits, croisa les mains sous sa nuque et soupira.

— J'ai l'impression qu'on va se passer de diner.

Pierre l'imita.

— Trop crevé pour y penser.

— Les filles séparées des garçons, on se croirait revenu au temps de nos ancêtres.

Pierre ne répondit pas, il dormait.

Les lumières les éblouirent et les haut-parleurs retentirent dans les couloirs.

— Debout, apprentis ! Douchez-vous et mettez votre uniforme ! Petit-déjeuner dans dix minutes !

En se rappelant le sourire sardonique de l'homme qui les avait abandonnés à leur sommeil, Pierre grimaça. Il se lava rapidement et secoua son colocataire avant d'enfiler la tenue qui l'attendait dans l'armoire. Combinaison grise, bottes en téflon... Pas de sous-vêtements.

— T'as cinq minutes, Tim. Traine pas.

— Et si je...

— Recyclé. Bouge-toi.

— Pfff. Suis sûr qu'il fait encore nuit.

Ils émergèrent au rez-de-chaussée sous la pâleur de l'aurore. Les premiers, ils se servirent au self et choisirent une table qui leur permettrait d'observer l'ensemble de la pièce.

Pierre reconnut des copains du quatre-vingt-deuxième, du quatre-vingt-dixième, et le fils du maire, un partenaire de jeu en ligne, qui les rejoignit.

— Salut Roger. Le cent-trois a déjà déménagé ?

— Je vivais chez ma mère, au soixante-huitième, quand ils sont arrivés.

— C'est bien, ici ? Cool ?

Le colosse grimaça.

— Dur. Levé à l'aube, couché après la nuit, et entre ces deux extrêmes, entraînement. J'ai perdu cinq kilos.

Tim ricana.

— Ça t'a réussi à c'que j'vois.

— Moque-toi, profite. Les cours, les LAN, la grasse mat', c'est fini.

— T'as commencé les leçons de pilotage ?

— Sur simulateur, ouais.

Pierre, qui les écoutait sans vraiment les entendre, regardait les convives masculins défiler.

— T'as l'air bizarre avec ta boule à zéro, raillait Tim.

— T'y passes aujourd'hui, vieux.

Machinalement, Pierre lissa sa chevelure dont les mèches blondes lui cachaient à demi le visage, et treize adolescentes entrèrent. Il reconnut Lou-Ann, une peste de sa classe d'avant, mais pas celles qui l'accompagnaient.

Il se reporta sur Roger qui engloutissait le contenu de son bol.

— Où est le reste ?

— Tu parles des filles ? Parties en production.

Tim faillit s'étrangler.

— Même Jenny l'empotée ?

Roger se renfrogna.

— Les instructeurs n'ont jamais répondu à nos questions sur leur réelle destination, et ceux qui insistent disparaissent. Recyclés, qu'ils disent ! En quoi ? J'en sais rien, mais vu leur tête, ça ressemble à une punition. Tiens, les voilà, c'est l'heure du taf. Salut.

Il se leva et se fondit dans la foule qu'une sage rumeur accompagnait.

Les anciens partis, l'ordre claqua dans les oreilles des nouveaux.

— Opération décontamination !

Avec nostalgie, les quarante-six garçons et Lou-Ann se plièrent au rasage puis au scanner, debout, avec patience. À la sortie, un homme en noir les appelait par groupe de sept et un autre les emmenait.

Pierre suivit Tim, Lou-Ann, Ahmed et trois gamers qu'il identifia à leur pseudonyme.

Emportés dans une discussion passionnée, ils parcoururent les rues sans les voir, et se retrouvèrent soudain dans un intérieur dépouillé qui leur dévoila sept étroits couloirs terminés par une cible et barrés d'une longue table.

Le Libéco s'arrêta devant elle et se retourna.

— Pendant cinq jours, je vous évaluerai sur plusieurs séances de tir, de simulation de vol, de connaissance technique et générale. Ensuite, selon votre niveau, vous intégrerez d'autres équipes. On vous expliquera ça après les résultats de votre travail. Je compose les unités d'intervention et je n'accepte que les meilleurs. Je vous conseille donc de vous surpasser.

Dans un silence tendu, il les jaugea un par un.

— Ce matin, exercice de laser. Visez la croix sur le carré bleu. L'ordinateur enregistrera les impacts sur une interface électronique dédiée à vos seules performances.

Il s'écarta du stand et observa leur organisation.

Chapitre neuf – Passent les saisons

Pendant quatre mois, Hervé, Éric et Lily passèrent leurs journées à observer l'évacuation des gratte-ciel vingt-huit, vingt-neuf et trente. Dès l'aube, des navettes embarquaient les jeunes. Ensuite, les adultes et les vieillards s'engouffraient dans l'escalier du toit, comme si la tour les ravalait.

Un après-midi d'hiver où, planqués au cent-troisième, ils regardaient les derniers rentrer, Hervé grommela.

— L'orage s'annonce.

— Usine de triage, marmonna Éric.

Voilà comment Libéco avait nommé l'endroit où, de toute évidence, il enfermait les plus de vingt-cinq ans. Ils en avaient trouvé les plans dans les fichiers volés au premier étage. Les sous-sols des trente tours y menaient. Quand avaient-ils creusé les tunnels qui les reliaient ?

Lily posa la main sur l'épaule de son époux.

— Si on veut la localiser, nous devons sortir.

Hervé se redressa.

— Si les radiations nous tuent, nos enfants seront livrés à eux-mêmes.

— Elles le feront lentement, on a le temps de les retrouver, et depuis des années, aucun rebelle ne s'est manifesté dans les environs. Nous sommes en sécurité.

— Quand ils verront que les tours ne s'allument plus la nuit, ils rappliqueront, rétorqua Éric.

Lily frémit. Elle se sentait incapable de résister à une horde affamée qu'elle imaginait armée de bâtons et de pistolets obsolètes.

- Ils arriveront quand ?
 - Dans un bon mois, je dirais.
- Elle accusa la nouvelle d'un nouveau frisson d'angoisse.
- Tu crois que des gens se sont cachés comme nous ?
- Hervé grogna.
- Ça se pourrait, mais comment les contacter ?
 - Le réseau vidéo ?
 - Trop dangereux.
 - Des signaux lumineux ?
 - Pourquoi pas ? Attendons que Libéco soit parti pour de bon.

Aucune réponse à leurs SOS lumineux.

Les intempéries de mars et la phobie du monde extérieur gardèrent les trois frileux dans leur tour jusqu'au printemps. L'air était-il toujours contaminé ? Attraperaient-ils un cancer foudroyant s'ils le bravaient ? Leur peau se nécroserait-elle ? Ils s'agitaient comme des bêtes en cage. La ressemblance les aurait surpris s'ils avaient visité les zoos de leurs ancêtres. Or, le zeste d'animaux qui subsistait évoluait librement depuis l'époque de leurs grands-parents.

Quand leur station météo automatique leur prédit une semaine d'accalmie, ils décidèrent de risquer une première sortie.

Hervé coupa l'alarme générale et ils forcèrent une porte de service. Le corps entièrement couvert, le visage masqué par des casques de soudeurs, ils s'immobilisèrent sous un rayon de soleil et Lily gémit.

— On va mourir.

— Reste là, si tu veux.

— Non, non.

Elle franchit le seuil et s'arrêta. Les rues vides l'effrayaient. Il lui semblait que derrière chaque trou, béant sur ces maisons érodées par le temps, guettait un monstre prêt à bondir. L'affamé la dévorerait vivante et... Éric la saisit par la taille.

Elle sursauta.

— Par ici.

La sonde pointée vers le bas pulsait au rythme du courant électrique qui éclairait ce tunnel dont ils ignoraient l'existence jusqu'à l'arrivée des Libéco. Peu habitués au désordre, ils butaient sur les gravats. Au passage d'un rat curieux ou d'un insecte effrayant, ils s'arrêtaient. Attentifs à leur entourage, ils rassaient prudemment les murs. La tête fichée entre les épaules, les yeux fous d'angoisse passaient du ciel, pour traquer les navettes, aux entrées des ruines qu'ils scrutaient pour prévenir un traquenard. Avant de traverser un carrefour, les regards anxieux se braquaient dans les rues adjacentes.

Sur leurs jambes tremblantes, ils tentaient d'endiguer leur peur de l'inconnu.

Parfois, un quartier disposé sur leur itinéraire ou une masse de véhicules accidentés les obligeait au détour. Ici, ils contournaient un squelette, là, les billes bleues d'une poupée les accusaient... De quoi ?

Et les rats au museau frétilant se rassemblaient derrière eux.

À la mi-journée, des cris et des insultes les enfoncèrent dans un grand bâtiment. Masqués par les rideaux poussiéreux d'une vitre blindée, ils assistèrent à une violente altercation. Un chauve en noir invectivait un adolescent terrorisé. Ils n'entendaient pas les mots, mais à ses gestes, ils devinèrent que le gamin avait commis une faute. D'ailleurs, l'homme le gifla et le poussa vers l'entrée. Le garçon trébucha. D'une main dans le dos, son bourreau provoqua sa chute et la porte de métal claqua.

— S'ils sortent, c'est qu'ils savent le danger écarté, murmura Hervé.

Lily renifla.

— Ils nous ont dit qu'ils nourriraient nos enfants grâce à des champs exempts de radiations. Bande de menteurs.

— Je propose qu'on s'installe dans ce local pour les observer.

— Qu'est-ce qu'on mangera ?

— Pour le moment, on rentre et on réfléchit.

Tandis qu'Éric fermait la porte de la tour vingt-sept, Lily s'insurgea de nouveau.

— Vous avez vu comment ce Libéco a traité le jeune ?

Ils avaient rebroussé chemin en silence, moins inquiets par l'atmosphère que par la vision de l'altercation dont les images tourbillonnaient dans leur tête.

— Ils les asservissent, grogna Hervé. Y a intérêt à ce que je retrouve mon Pierre vivant, sinon...

Le lendemain, ils remplirent un chariot de vivres et gagnèrent leur nouveau logement, une bibliothèque abandonnée d'après les rayonnages de livres qui tapissaient les murs.

En plusieurs voyages, ils apportèrent ce qu'ils avaient soustrait à la réserve de l'hypermarché. Au début, l'angoisse de la solitude poussa Lily sur les pas des deux amis, puis la confiance s'installa, et un matin, elle les regarda partir seuls. Tandis qu'ils assuraient le transport des denrées, elle nettoyait leur cachette en surveillant l'issue d'où s'échappaient les employés de Libéco. À deux cents mètres de la vitre qui la protégeait des intempéries, elle les voyait agoniser de désespoir. Au crépuscule, Hervé et Éric arrivaient et elle aidait au déchargement.

Au bout de dix jours d'aller et retour, Hervé décréta qu'ils pouvaient tenir un siège de six mois et s'attaqua à l'étude du circuit électrique. Éric aménagea le bureau en dortoir et Lily commença à diviser les provisions en rations journalières.

À la tombée de la nuit, ils observaient les garçons qui semblaient invoquer la clémence des étoiles. Certains gardaient le silence, d'autres pleuraient. Par instants, des cris ou des rires nerveux se répercutaient sur les maisons désertes.

Ce soir-là, Éric contempla le ciel immaculé. Un an s'était écoulé depuis l'évacuation de la tour vingt-sept, et ils n'avaient songé qu'à survivre. À la recherche du passé, Lily lisait et Hervé, qui avait réussi à greffer un panneau

électrique sur le réseau Libéco, explorait leurs fichiers dans l'espoir de trouver une idée pour délivrer son fils. Les dômes s'étalaient là, sur le plan, en cercle, et d'après la trajectoire des navettes, il devinait la direction à suivre. Seulement, il ignorait combien de jours, de semaines ou de mois ils devraient marcher pour les atteindre. Emprisonnés dans leur phobie des grands espaces, les trois réfugiés ne parvenaient pas à vaincre cette force d'inertie qui les clouait au creux de cette bibliothèque.

Un second hiver les enferma dans leur cocon.

En face, la porte blindée restait close, comme scellée par la glace. À l'aube, les trois fugitifs rejoignaient la cuisine qu'Hervé chauffait grâce à une résistance piquée sur un radiateur en miettes. Pour occuper les pensées vidées par le froid, Lily racontait l'exode d'une foule affolée, vers les tours pour les chanceux, vers le repli douloureux pour les refoulés.

— La pollution a augmenté le chaos qui régnait déjà dans le pays, lâcha-t-elle un jour de tempête. Rendus fous par la nouvelle, les jeunes se sont mis à piller et les vieillards à hurler au fléau. Les hommes violaient les femmes, les mères assassinaient leurs progénitures pour les soustraire à ce monde en perdition. Des familles entières se sont vainement massées au pied des nouveaux immeubles que la milice a condamnés en urgence.

Elle but une gorgée d'eau et poursuivit.

— Des récits détaillent les traits de nos grands-parents qui, du rez-de-chaussée au douzième, les regardaient crever. Ils y décrivent les moqueurs, les indifférents et les empathiques. Je sais que le mien a souffert de son

privilège. Il a vu sa sœur les supplier. Bref, les refoulés sont finalement retournés chez eux, et si elles ne les ont pas tués, les radiations les ont presque tous stérilisés. Dans le cas contraire, les femmes accouchaient de mort-nés ou de nourrissons si difformes qu'ils étaient à peine viables.

Hervé se resservit un verre.

— Et Libéco tente de les éliminer.

— Cette société se pose en Tout-Puissant, bougonna Éric. Cherchons nos enfants et tirons-les de ce piège. Trouvons leurs foutus dômes. Et si on enlevait un de ces gosses ?

Le visage de son ami s'éclaira.

— Excellente idée. Ils y ont sûrement séjourné avant d'atterrir dans ce bouge.

— Dès que les beaux jours reviennent, on s'en fait un.

— Je me demande pourquoi Libéco ne s'est pas expatrié. Leurs avions auraient pu...

D'un sourire, Lily interrompit Hervé.

— Ils ont enregistré toutes les catastrophes qui ont précédé l'arrêt maladroit des centrales. Les riches Américains vivent sur des îles artificielles flottantes ancrées aux rivages par des passerelles rétractables. Pour leurs besoins en combustible, ils ont cassé le sol de leur pays pour en extraire du gaz. Mais leurs terres et les fleuves ont pris feu. Trois ans après ce cataclysme, la Chine s'est étouffée sous les émanations des usines de charbon. Après un séisme gigantesque, les flots ont englouti le Japon, l'Angleterre, l'Australie, les Antilles et autres petits continents. Un trou géant a avalé le nord du globe et l'Afrique se résume à un désert aride. Ils ont bien réussi à désaliniser l'eau de mer pour cultiver, mais trop tard. Tout est mort, au sud, grillé, et les fuites

nucléaires ont pollué l'Europe. Enfin... avaient, je crois, puisqu'on n'est pas tombés malades.

— On n'est pas restés longtemps dehors.

— Des scientifiques ont écrit que d'ici un siècle, certains territoires redeviendraient sains. C'est sans doute le cas de ceux des dômes. Libéco les ouvrira bientôt, peut-être. Éric se surprit à rêver.

— Et nos enfants seront libres.

— Ou pas. Y a un truc que je sens pas.

— T'as raison, moi non plus. On s'en tient à notre plan.

L'hiver laissa finalement place à un printemps quasi stérile. Après la neige et les blizzards qui les avaient confinés dans la petite cuisine, de durs rayons frappèrent le bitume.

Lily choisit un livre et se remit en poste derrière sa fenêtre.

Pendant ce temps, Hervé et Éric s'introduisirent dans les tours proches de leur nouveau logis et rapportèrent nourriture, eau et vêtements piochés au hasard de leurs pérégrinations.

Au bord de ce troisième été, ils croisèrent des clans qui pénétraient timidement la zone jusqu'ici défendue par les canons laser juchés au sommet des tours.

Effrayés par ces présences armées, les deux hommes battirent en retraite.

Ce même soir, un adolescent jaillit du bloc et se recroquevilla contre le mur pour sangloter.

Encore empli d'adrénaline, Hervé bondit de sa chaise.
— On y va.

Enfoncé dans sa détresse, le garçon occultait son environnement.

Quand une main lourde se posa sur son épaule, il se leva d'un bond et fit face au colosse en guenilles.

— Suis-nous, dit le monstre qui se dressait au-dessus de lui.

Statufié sur sa terreur, il resta immobile.

— Quelqu'un vient, chuchota une vieille femme.

Alors il se sentit emmené de force.

Le trio et leur otage passèrent l'angle de la bibliothèque à temps. Déjà, le chauve en noir explorait les environs. Ils avalèrent les escaliers et se barricadèrent dans la cuisine.

Essoufflée, Lily comprima sa poitrine comme pour arrêter les battements de son cœur emballé.

— Libéco va le chercher partout.

— Gardons notre calme. On a prévu cette intrusion, souviens-toi.

Hervé assit l'adolescent sur une chaise et scruta son visage figé.

— Il est choqué.

Chapitre dix – Anaïs

Un mois après les premiers tests, Libéco transféra Léa vers un ailleurs indéterminé parce qu'elle ne visait pas juste. Au printemps suivant, les plus âgés gagnèrent le quartier des pilotes et les filles, celui de la reproduction. Sauf Anaïs.

Le jour de son onzième anniversaire, Joann présenta ce qui restait de sa classe à une équipe également tronquée, et le soir, ils se retrouvèrent à l'étage des treize ans avec sept garçons et filles qui terminaient leur formation.

— Considérez cet avancement comme une récompense. Vous êtes les meilleurs.

Son regard exhalait une espèce de fierté égoïste. Apparemment, leurs performances le valorisaient aux yeux des cadres.

Tous les dimanches, il les menait à la tonte et y passait avec eux, instaurant, l'espace d'une heure, une sorte de connivence qui dessinait un vague sourire sur ses lèvres. En dehors de ces moments-là, il gardait une distance froide, parfois menaçante.

Après le coiffeur, ils se rendaient en salle de communication pour parler aux parents, et chaque fois, Anaïs en ressortait un peu plus troublée. Ils répétaient toujours les mêmes recommandations, comme si Libéco avait préenregistré des phrases toutes faites.

— Comment vas-tu ?

Invariablement, elle rassurait.

— Très bien, et vous ?

— Tu as beaucoup grandi.
— Tu crois qu'on se reverra ?
— Quand vous aurez supprimé les HS, répondait son père d'un ton aussi désincarné que les semaines précédentes.
— Courage, ma fille, ajoutait sa mère.
Et ils prétextaient la file d'attente pour clôturer l'entretien.

Plus elle y réfléchissait, plus elle s'y perdait. Cependant, malgré son malaise, invariablement, elle s'installait face à l'écran en souriant.

Dans la chambre qu'elle partageait désormais avec Noémie, elle rêva d'équations, de physique... Elle trouvait bizarre que ces images nocturnes coïncident avec l'apprentissage théorique du matin et se découvrait d'inhabituelles facilités à assimiler le cours proposé par l'ordinateur.

Ils étudiaient individuellement et en silence. L'esprit de compétition et une sourde appréhension les empêchaient de se lier d'amitié. Intuitivement, ils sentaient que sur ce dôme-ci, ils jouissaient d'une relative sécurité. Le mot « recycler » les effrayait.

Aux douze ans d'Anaïs, Libéco envoya les aînés vers une destination inconnue.

De nouveau cinq, comme avant, songea-t-elle en suivant Joann qui les introduisit dans l'intimité d'un bâtiment circulaire.

— Vous êtes ici au cœur de notre complexe. Vos performances vous ont élevé au rang d'élite. Aujourd'hui, je vous sou mets à une dernière épreuve qui vous permettra de rejoindre le quartier des pilotes.

Le salon aux lignes épurées, aux couleurs chatoyantes de vert et d'ocre, reposait la vue agressée depuis leur arrivée par les dominantes blanches.

Ils prirent place dans le canapé et Joann s'assit à demi sur une table.

Mi-hautain, mi-moqueur, il les dévisagea pendant un moment puis ouvrit l'une des cinq boîtes disposées derrière lui et en sortit un demi-cercle de métal.

— Nous appelons cet outil, le psycho. Il permet de communiquer par télépathie. Seuls trente pour cent de nos élèves réussissent à l'exploiter.

Il s'arrêta sur Anaïs qu'il fixa étrangement.

Elle rougit, mais leva néanmoins le doigt.

— Est-ce que les personnes avec qui on échangera nos pensées pourront, heu... nous lire en entier ?

Pour la première fois, il rit.

— C'est une question récurrente chez les filles. Cet anneau est un amplificateur d'ondes cérébrales. Ces deux fines aiguilles perceront le lobe frontal gauche pour atteindre deux endroits bien précis : *l'aire de Broca* et *celle de Wernicke*. La première te servira à transmettre, la seconde à comprendre tes destinataires. Ils n'entendront que ce que tu formules mentalement et vice versa. Le challenge sera d'apprendre à éliminer les réflexions parasites. Si tu ne maîtrises pas ton flux, ton interlocuteur ne captera que du brouhaha. Vous devrez vous entraîner.

— Et si on échoue ? s'enquit son voisin.

— On vous affectera sur un autre dôme.

— Pour faire quoi ?

— Tout dépendra de nos besoins.

Anaïs nota le ton méprisant des réponses. Vers quels vils métiers Libéco dirigeait-il les recalés ? Le visage de

Léa lui revint en mémoire et elle frémit. Où se trouvait son amie ?

Joann distribua les boîtes.

— Manipulez votre psycho avec précaution. Il est taillé sur mesure.

Quand les ont-ils prises ?

Elle cacha ses suspicions par une remarque.

— Les aiguilles sont très longues.

— Tu ne souffriras qu'une fois, à l'implantation.

Anaïs le regarda stupidement. Comme s'il avait entendu sa peur, il se pencha vers elle et pointa sa tempe gauche de l'index.

— Je les ai depuis six ans et elles n'ont jamais bougé.

Elle se permit de l'approcher et constata qu'en effet, deux petites pastilles marquaient sa peau.

Il se redressa.

— Je vais vous les implanter chacun votre tour, et je commence par toi.

Anaïs blêmit, mais le suivit vers la deuxième porte qu'il poussa en se tournant vers elle.

La gorge serrée, elle pénétra avant lui dans une pièce sombre et étroite. Au centre, un fauteuil à haut dossier l'invitait à se poser.

Si elle n'avait pas remarqué les sangles fixées au repose-tête et aux accoudoirs, elle se serait crue au cabinet de son dentiste.

Elle envoya un regard inquiet vers Joann qui lui sourit.

— Le moindre geste réflexe endommagera ton cerveau de manière définitive. C'est une sécurité.

— Pas d'anesthésie ?

— La douleur rend fort. As-tu déjà souffert ?

À part un bleu ici et là...

— C'est à cause des HS que tu subis cette opération.
Mets-toi bien ça dans la tête.

La face sombre de son esprit se tendait vers cette haine. Elle disputait la place à son côté réfléchi, celui qui refusait de juger avant d'avoir étudié.

— Installe-toi.

La lèvre tremblante, elle leva les yeux vers lui.

— Maintenant !

Conditionnée à ses ordres, elle n'eut d'autre choix que de s'asseoir et de museler la voix intérieure qui hurlait sa révolte.

Il boucla les sangles sur ses poignets et clipsa le bloque-mâchoire, presque avec tendresse.

— Ça sera bref, j'ai l'habitude.

Debout devant elle, il exerça une pression sur le cerceau qui se relâcha comme un serpent mort. Ensuite, il retira la gaine des aiguilles et contourna le fauteuil pour approcher son côté gauche.

Anaïs sentit son index et son majeur pointer les cibles sur sa peau. Juste après ce geste, une brûlure fulgurante envahit son crâne, et elle s'évanouit.

Satisfait, Joann regarda le *psycho* enserrer le front de la jeune fille inconsciente comme un serpent s'enroule sur sa proie. Puis il se dirigea vers une console posée sur une table haute et procéda à une série de réglages.

L'opération terminée, il la porta jusqu'à un lit situé dans un dortoir attenant cette chambre sourde.

Anaïs ouvrit les yeux sur une pénombre floue et sa vision se voila. Le crâne enserré dans un étau, la tête vidée de ses conversations intérieures, elle apprenait la migraine. Elle se souvint de son père étendu dans le noir, lui aussi. En se concentrant sur sa respiration, il parvenait à se détendre. Sujet aux céphalées, il disait qu'il n'avait trouvé que ce moyen pour en atténuer les effets.

Anaïs l'imita. Elle prit le temps de relâcher ses muscles et laissa l'irradiation cheminer sans lui résister.

Finalement, son cerveau sembla accepter le corps étranger et l'étau se desserra un peu. Elle entrouvrit les paupières et remarqua la silhouette de Joann assise sur un haut tabouret.

Elle ne voyait pas son visage, mais savait qu'il l'observait. De la même manière intuitive, elle ressentait la présence de ses camarades étendus sur les lits voisins du sien.

Elle retourna dans sa bulle, laissa son esprit couler au fil de l'air qui passait dans ses narines et ralentit sa respiration.

Ta méthode est bonne.

Anaïs ne sursauta pas à cette pensée étrangère. Quelque chose en elle s'y attendait. Elle décilla légèrement et l'éclat métallique qui ceignait le front de l'ombre lui apprit que Joann avait mis son psycho.

Merci.

*Tu te maîtrises bien. L'entraînement te sera facile.
Debout !*

La douleur...

Perdurera deux ou trois jours et tu ne peux pas rester couchée tout ce temps.

Comme son père, elle se redressa lentement et posa les pieds sur le sol froid.

Suis-moi.

Joann descendit de son perchoir et ouvrit la porte sur la pièce aux fauteuils. Ici, le métal renvoyait les lueurs d'une lumière qui, malgré sa faiblesse, raviva sa migraine.

Son maître lui tendit une paire de lunettes noires.

Retourne dans le canapé et explore mentalement les environs.

À dix minutes d'intervalle, quatre sur trois reparurent.

Le nez chaussé de lunettes, ils rejoignirent Anaïs et Joann s'assit de nouveau sur la table.

Pour retirer le psycho, vous appuyez à cet endroit.

Ils observèrent sa démonstration et l'imitèrent.

— Le mal de tête ne passe pas, gémit Raphaël.

— Je t'ai dit trois jours !

— Où est Marc ?

— Déplacé.

— Pourquoi ?

— Rangez votre matériel et allez dormir.

Dressé à obéir, aucun n'insista.

Quand les migraines s'estompèrent, l'entraînement à une transmission de pensée claire commença. Les garçons et Anaïs travaillèrent d'abord en binôme avec Joann, puis à trois, à quatre et enfin à cinq. Pendant ces

exercices, Anaïs ressentit la supériorité de leur référent expérimenté.

Au fil de ses progrès, elle parvint à différencier les intonations de son interlocuteur. Moquerie, gravité, force, autorité... Il lui réservait la douceur et ça la toucha. Avant de s'endormir, elle s'imaginait dans ses bras et ce fantasme l'émoustillait. En journée, il lui suffisait de croiser un regard condescendant pour que soudain, elle le déteste.

Jusqu'à l'approche de leurs treize ans, ils s'exercèrent au tir en stand, aux échanges mentaux, au pilotage des soucoupes, au canon laser et, un matin, Joann les informa de leur départ imminent. Ils intégraient une vraie formation de combat, séparément.

Quand il pointa l'index vers elle, l'appréhension comprima le ventre d'Anaïs.

— Ton chef d'escadron t'attend au carré numéro six.

Imperceptiblement, ses lèvres tremblèrent. Trois années de soumission et il l'abandonnait sans état d'âme entre les mains d'un anonyme.

Il se leva et s'adressa aux garçons avec qui elle n'avait pu tisser de lien.

— Je vous rejoins au stand de tir.

Joann lui fit signe de le suivre, et hors du bâtiment, lui désigna un buggy électrique.

— Installe-toi, j'arrive.

Elle obéit, comme d'habitude.

Pendant qu'ils roulaient dans les rues dessinées à angle droit sur lesquelles défilaient les blocs blancs, il s'exprima.

— Tu n’as pas l’air enchantée de partir.

Elle garda le silence.

— Pourquoi ?

— Vous ne venez pas.

— Mon travail est ici.

— Vous reverrai-je ?

— Ne t’attache pas aux gens, Anaïs. Libéco n’aime pas ça.

— Pourquoi ?

— Je l’ignore.

Il pila sous le porche qui menait au sixième emplacement d’atterrissage et présenta son ordre de mission. Après vérification, le planton lui rendit la tablette, et Joann redémarra nerveusement.

— Tu m’oublieras, gamine.

— Est-ce que vous êtes marié ?

Il éclata de rire et força l’accélérateur.

— Je ne vois pas ce qu’il y a de drôle, bouda Anaïs.

Il s’arrêta sous l’aile de la navette.

— Ton nouveau chef t’attend à l’intérieur. Bonne chance.

— Vous pouvez m’embrasser, s’il vous plait ?

Il tourna vers elle un visage où se mélangeaient surprise et malice.

— Je constate que les séances nocturnes n’ont pas entièrement effacé ton passé.

— Séances nocturnes ?

— Pour faciliter ton apprentissage.

— Les rêves bizarres...

— Réaction normale du cerveau. Nous sommes filmés, Anaïs, je ne te toucherai pas, mais le cœur y est.

Pour graver dans sa mémoire les traits fins et l’allure élancée de son premier amour, elle le détailla

longtemps, cet étrange tortionnaire. Puis elle saisit la boîte qui contenait son psycho et s'éloigna vers la navette avec ce seul bagage.

Chapitre onze – Pierre

Dès le début de leur séjour au dôme douze, Tim et Pierre se distinguèrent au tir, sur simulateur, en optique physique, en chimie et dans la compréhension de l'histoire des guerres civiles.

Au bout de cinq jours, leur enseignant les muta dans un autre bâtiment où ils retrouvèrent d'anciens partenaires de jeu.

À l'aube suivante, il les introduisit dans ce qui ressemblait fort à un laboratoire ou un hôpital.

Les sept garçons s'alignèrent devant trois hommes. Au terme d'une joute visuelle, l'échelas aux longs doigts sortit un cerceau de sa boîte et leur expliqua son fonctionnement.

— Nous l'avons appelé le *psycho*. Cette cellule, ici, au centre de cet appareil, est un amplificateur couplé à un émetteur-récepteur d'ondes alpha.

Il leur détailla son utilité et embraya d'une voix égale sur la méthode d'implantation.

En imaginant ces aiguilles percer leur crâne, la moitié grimaça.

Les traits du scientifique se durcirent.

— Sachez que de plus jeunes ont déjà subi l'épreuve.

Celui du milieu se démarqua d'un pas.

— Qui sera le premier de ces courageux messieurs ?

Pierre leva la main.

Les poinçons positionnés sur la tempe gauche s'enfoncèrent d'un coup sec, les yeux du futur soldat se révoltèrent et un sourire béat fendit son visage. Au-dessus du fauteuil sur lequel ils l'avaient ligoté, les deux employés Libéco se regardèrent, interloqués, car depuis qu'ils installaient les psychos, les pilotes avaient toujours émis un hurlement strident avant de s'évanouir.

Le serpent de métal enserra son front et un plaisir intense emplit Pierre. Son corps jouit et son âme s'illumina. Cette opération lui ouvrait les pensées de son entourage, et à cet instant, celles des laborantins ahuris qui se tenaient à son chevet. Un réflexe protecteur le poussa à cacher le résultat de cette expérience, parce qu'il sentait en eux comme un relent d'horreur voilé par la peur de la hiérarchie, et, surtout, l'intérêt soudain du sujet d'étude qu'il représentait.

Il ne voulait pas devenir un cobaye, alors il simula une syncope et se laissa transporter, inerte, vers un autre lieu.

Étendu sur un lit, Pierre entendit le cri de ses camarades brutalement poinçonnés.

Après leur réveil, il écouta les plaintes des cinq survivants à cette torture. Lui n'éprouvait aucune migraine. Pourtant, il mentit aux techniciens, et en ôtant le psycho, il comprit son inutilité. Il décryptait l'activité mentale de ses voisins sans lui.

Là encore, il garda le secret.

Pour dissimuler ce don qui lui tombait du ciel, les jours de sortie en soucoupe, il le coiffait comme les autres.

Après trois mois d'apprentissage assidus, Libéco le déplaça vers une caserne où il intégra une équipe, et à la fin de cette première année d'exil, il commandait l'escadron.

Pierre combattait les HS depuis deux ans quand le superviseur lui ordonna d'aller chercher un diplômé au dôme des adolescents.

Il se posa sur le tarmac et patienta. Bientôt, un buggy se gara près de son appareil et Pierre fit pivoter son siège pour étudier sa recrue qui apparut à l'entrée du sas.

Elle se stabilisa et se tourna vers lui.

— Bonjour commandant, je m'appelle Anaïs.

— Une fille, c'est rare. Approche. On se connaît ?

— Nous vivions au même étage de la tour et nos pères étaient amis.

Son regard naviguait entre lui et le sol. Libéco lui avait sûrement appris à baisser ses yeux d'effronterie.

— Assieds-toi là, que je m'assure de tes qualités.

Anaïs prit la place du copilote, boucla son harnais et, après les mesures d'usage, Pierre décolla.

Chapitre douze – Yael

Aujourd'hui âgés de dix-neuf ans, Emann et Yael ne se quittaient plus. En cas de problème, ils n'avaient pas besoin de se parler pour agir. Un regard, un geste suffisaient pour se comprendre.

Heureusement, car depuis deux étés, leur clan devait défendre le potager contre les assauts des voisins. La difficulté croissante à trouver de la nourriture les rendait agressifs. En ces temps de misère, leurs jeunes s'absentaient pendant au moins une semaine pour rapporter leur pitance aux parents et aux enfants dont la plupart naissaient pour mourir ensuite.

Ce matin-là, Hayatt composa trois équipes pour aller à la chasse aux objets.

La fraîcheur de l'aube écrasait les odeurs des excréments. Des quelques arbres qui parvenaient à repousser le béton émanaient de vagues senteurs végétales.

Tout en pédalant, Yael se remémora le jour où il avait demandé au patriarche d'une des trois bandes de leur cité pourquoi il n'emmenait pas les siens vers des lieux plus prometteurs. Cette gueule cassée avait hurlé qu'ils n'étaient pas des « roums ». Ils préféraient consommer le feuillage acide et chasser les rats plutôt qu'errer sur les routes comme ces ancêtres qu'il méprisait.

« Roums ». Il avait ruminé ce mot jusqu'à la dernière veillée au cours de laquelle il avait posé sa question. Le vieux Bomba avait expliqué qu'ils déformaient le nom d'une communauté de nomades.

— Ce peuple a disparu bien avant ma naissance. D'où lui vient ce souvenir ?

— La haine remonte du fond des âges, répondit Hayatt.

Muni d'une liste bien précise, leur groupe partait en quête d'électronique.

Jacques et ses collègues, ex-habitants des tours et anciens ouvriers Libéco, voulaient construire des bombes pour libérer les leurs.

Au cours d'un de ces conseils exceptionnels, le chimiste s'était emporté dans des explications si compliquées qu'aucun membre du clan n'avait pu suivre son raisonnement. Entraîné par ses désirs de sauver l'humanité, Hayatt avait approuvé trop vite d'après Yael qui se révoltait contre le procédé.

Pour ce raid spécial, ils s'étaient équipés en vue de passer une ou deux nuits hors de leur quartier. Le soleil d'été grilla bientôt l'asphalte craquelé de cette route interminable. Ça et là, des brins d'herbe ponctués de rares buissons verdissaient ce gris déprimant.

Ces petites choses fragiles émurent Yael.

Vers midi, Kam, qui les dirigeait, tourna à droite. Au bout de deux cents mètres, il s'engouffra dans un hangar saccagé et posa sa bicyclette. Les autres l'imitèrent. Ils s'installèrent à l'ombre du mur et sortirent leurs provisions ; des tubercules divers qu'ils mangeaient crus. Au fil de leurs découvertes, le jardin de Marek s'était étoffé de nouvelles variétés.

Kam vint s'asseoir aux côtés de son fils.

— Depuis plusieurs jours, je te sens préoccupé.
Nerveusement, Yael racla le bitume effrité de ses talons usés.

— J'adhère pas à leur projet. Ça revient à faire les mêmes erreurs que les ancêtres.

— Encore abîmer la terre, hein ?

— Ouais.

Il croquait lentement son radis qui lui piquait la langue. Il aimait cette sensation, ainsi que le goût acide de la rhubarbe.

— T'as vu ce qu'ont donné les essais ? Ça pue la poudre, ça irrite les yeux et la gorge. On devrait plutôt enlever un combattant Libéco pour le rallier à notre cause. Le laser est plus propre que l'explosif et leur soucoupe en est bourrée.

— Pourquoi t'as pas exposé cette proposition au conseil ?

— C'est mission impossible, leur engin les protège.

— J'en parlerai, moi. Quelqu'un trouvera peut-être une idée. En attendant, on suit le plan initial.

— Ouais.

— Mais quoi ?

Yael tritura son radis puis regarda son père.

— J'ai parfois l'impression qu'ils nous prennent pour des idiots.

— C'est le défaut des gens instruits.

— Comment tu le sais ?

— À l'époque des guerres de rues, le patron claustrophobe d'une grande entreprise a refusé d'intégrer les tours. Il a préféré se réfugier chez son fils qui habitait en banlieue. Mon grand-père m'a raconté sa condescendance envers les locataires de ce quartier pauvre.

— Ça veut dire quoi claustrophobe ?

Kam se leva.

— Le confinement le rendait fou. On repart.

— On va jusqu'où ?

— La prochaine ville.

Joe, un ancien de Libéco, faisait partie du voyage. Yael l'avait beaucoup écouté parler des tours qu'il appelait « les cages » depuis qu'il respirait le grand air. Il paraissait heureux de goûter à la liberté. Sans cesser de pédaler, il observait les rues encombrées de gravats, les murs effondrés, les boutiques aux vitrines éventrées, les poteaux des luminaires penchés, ce buisson rabougri, cet arbre qui défonçait le toit d'une maison...

Il racontait que, sur écran d'ordinateur, son professeur leur montrait des photos de vastes champs de maïs génétiquement modifié ou de palmiers dont l'huile alimentait les moteurs des camions.

Après ce premier récit, ils discutèrent cuisine, et le lendemain, les membres du clan cherchèrent dans les vieux livres à quoi servait cette céréale. À la question de l'énergie utilisée pour éclairer et chauffer les gratte-ciels, il avait rougi en expliquant que Libéco exploitait toujours une centrale nucléaire. Avant les attaques des *Greenpeace*, la société l'avait rachetée aux derniers dirigeants. Elle avait déployé des moyens à la hauteur de ses finances pour la défendre contre ses fous de nature.

Yael songeait à ce récent passé quand des immeubles noirs de poussière apparurent à l'horizon.

Kam s'arrêta, les camarades se rapprochèrent de lui.

— Pas de tour ici. Mais les bandes pullulent, restons groupés. L'entrepôt que je vise se situe en bordure d'une voie ferroviaire, seulement, la clé est cachée sous le comptoir d'un magasin d'électronique du centre-ville.

Emann grimaça.

— Alors elle n'y est plus.

— Je veux vérifier. Gardez vos flingues à portée de main.

Leur voyage se déroula sans encombre jusqu'aux portes de la cité. En la pénétrant, ils se resserrèrent derrière Kam qui ralentit.

Dans la cour du premier bloc d'immeubles, une dizaine d'enfants paressaient sous les derniers rayons solaires. En passant devant eux, Yael nota leur dégénérescence physique. Unijambistes, crânes déformés, manchots, visages creusés de cratères purulents... Il déglutit sa peine et comprit pourquoi son père pédalait mollement. Ces mêmes montaient la garde. Ils regardaient les sacs à dos aplatis et les porte-bagages vides. S'ils avaient transporté des denrées, sûr que les adultes leur seraient tombés dessus.

Ils slalomèrent entre des machines obsolètes, des automobiles inutiles, des bouteilles cassées, des plastiques volants, des excréments déposés au hasard parmi des cadavres frais ou en voie de décomposition. La chaleur de la journée écoulée amplifiait les odeurs nauséabondes et Yael, l'œil aux aguets talonnait Kam. Soudain, cinq hommes et une femme au corps altéré leur barrèrent l'étroit chemin que de précédents voyageurs avaient creusé entre les immondices. Celui au nez arraché nasilla.

— Où qu'y vont ?

Du haut de sa bicyclette, Kam répondit :

— Dans le centre.

— Y z'ont un plan ?

— Nan.

— Z'ont intérêt à repasser par ici, Mady voit tout.

— D'accord.

Les dégénérés s'écartèrent en fixant chaque membre qui traversait leur sinistre couloir.

Le dénommé Mady avait sûrement étendu son influence sur de nombreux quartiers puisque personne ne les intercepta jusqu'au cœur de la cité ravagée.

Tandis qu'ils y pénétraient, Yael sentit Kam concentré sur leur environnement. On les épiait.

Au coin d'un carrefour défiguré, il cala son vélo contre la cuisse de Marek.

— Je vais pisser.

Yael confia sa monture de métal à Emann.

— Je viens aussi.

Ils s'engagèrent dans une ruelle et urinèrent sur les décombres qui l'avaient transformée en impasse.

Quand Marek siffla, Kam se rhabilla, escalada l'ébouli, le redescendit le long d'un mur et se coula dans un trou qui ressemblait à une entrée de magasin.

Laser au poing, Yael resta dans l'ombre des présentoirs pendant que son père se dirigeait vers un comptoir miraculeusement épargné. Il s'agenouilla devant lui, passa la main sous un tiroir et se redressa.

— Je l'ai.

Sur son visage, le sourire de la victoire s'afficha brièvement.

— Étape suivante, on a de la chance.

Kam reprit la tête du convoi et guida son équipe dans les rues encombrées de gravats et d'ossements ancestraux. Le crépuscule laissait place à la nuit lorsqu'il s'aventura sur un quai de béton. À leur droite, la pleine lune leur montrait des rails envahis de broussailles jaunâtres qui s'étiraient vers l'horizon. À leur gauche, un long bâtiment ponctué de portes semblait les narguer.

Il s'arrêta devant la quatrième.

Une tour effaça l'astre. Aveuglé, Yael tendit l'oreille vers les mouvements de son père. Un cliquetis puis le lourd panneau qui coulissa en suintant le tassèrent d'inquiétude.

— Entrez vite !

En le refermant derrière eux, Kam les plongea dans une obscurité et un silence total qu'un son de manivelle cassa. La faible lumière d'une torche perça les ténèbres et se pointa vers un présentoir.

— Servez-vous.

— Ça éclaire pas fort, dit Emann. J'essaie l'interrupteur.

— La guerre civile a détruit les réseaux.

La jeune fille cogna le commutateur et une série de néons clignotèrent sur le haut plafond, révélant des rangées d'étagères remplies jusqu'à trois mètres de haut.

— Comment c'est possible ? s'étonna Marek.

— Je suppose qu'une centrale fonctionne encore.

— Ou les anciens ont branché ces greniers à l'énergie solaire, répliqua Joe.

— C'est plus probable, en effet. Mangeons et dormons, on cherchera les pièces demain. Éteins, Emann.

Ils s'installèrent dans la cuisine des ouvriers qui sentait le métal et entamèrent la deuxième partie de leurs provisions.

Une fois rassasié, Yael posa sa question.

— Comment tu savais où se trouvait la clé ?

— Mon grand-père m'a dessiné un itinéraire. Il habitait là dans sa jeunesse. Il disait qu'un jour, la science nous reviendrait.

— Pourquoi il n'a pas pensé à la garder sur lui ?

— Sa génération a subi une période violente, fils. Après la fin des centrales, personne ne croyait au retour des technologies, et ils sont morts avant d'avoir pu nous initier.

Yael désigna l'immensité du hangar de nouveau noyé dans les ténèbres.

— Bomba...

— Est né pendant le chaos. Il n'a jamais vu un électricien, un ingénieur en photovoltaïque ou même un basique installateur de panneau solaire.

Emann rit.

— T'en connais des mots savants.

— Je lis beaucoup.

— Il a pourtant réussi à amener la lumière au sous-sol du garage.

— Bomba s'est greffé sur les postes de l'*usine*. Rien de compliqué pour ce passionné.

Yael se tourna vers Joe.

— Tu promets de nous éduquer ?

— Si vous avez la patience.

— On l’aura, parce que si on arrive à libérer les dômes, nous ne pourrions nous intégrer dans une communauté cultivée.

— En échange, on leur apprendra les plantes, rétorqua Marek. Au dodo, je suis crevé, moi.

Instruits à la lecture, Kam, Yael, Marek et Emann purent aider Joe à sélectionner les pièces dans cet amas de fournitures qui dormait depuis un siècle. Cependant, ces laborieuses recherches durèrent toute la journée.

Au crépuscule, Kam ouvrit lentement la cloison. Après un coup d’œil prudent jeté aux alentours, il fit sortir le groupe qui se fondit dans l’ombre du bâtiment.

Kam referma la porte, fourra la clé dans sa poche de pantalon, et les cinq voyageurs reprurent la seule voie qu’ils connaissaient pour rentrer chez eux.

Au petit matin, ils s’arrêtèrent au barrage de Mady. Les armes de ses comparses braquées sur eux les obligèrent à expliquer pourquoi les sacs débordaient de composants électroniques et non de nourriture. Le monstre éclata de rire et les laissa poursuivre leur chemin en leur souhaitant bonne chance dans leur lutte contre des fantômes.

Une fois sorti du piège, Yael soupira.

— Il est plus intelligent que je le pensais.

Marek approuva.

— La dégénérescence ne l’a pas encore rendu animal.

Kam força sur le pédalier.

— Dépêchons, il va pleuvoir.

Le soleil qui disparaissait derrière des nuages chargés l'inquiétait.

Malgré leur fatigue, ils délaissèrent le hangar où ils avaient déjeuné à l'aller, et au moment de s'engouffrer dans le vaste garage où vivait leur communauté, les premières gouttes s'abattirent sur la banlieue en ruines.

— Juste à temps ! s'exclama Bomba.

Ils rangèrent les vélos et se tournèrent vers l'entrée ouverte à tous les vents. Un rideau de pluie en barrait désormais l'accès.

Après ce déluge qui durerait des jours, les cyclones dévasteraient la région.

— Y a plus de saisons, marmonna l'ancêtre.

— Les vieux répètent toujours exprès ? s'énerva une fille.

Kam posa une main lourde sur son épaule.

— Quand bien même, Jéna. Au plus on rabâche, au mieux ça rentre dans la tête des jeunes.

Sur ce, Jacques et son équipe s'intéressèrent au contenu des sacs qu'ils avaient remplis à la ville voisine.

Chapitre treize – Unité 2

La navette traversa le carré du dôme ouvert partiellement et fila au-dessus de la terre bétonnée des villes abandonnées.

Anaïs ressentait l'incrédulité de son nouveau chef, cet adolescent qu'elle observait de loin quand elle arpentait les étages avec ses amies. Cinq ans d'âge les séparaient, mais elle se rappelait les commentaires de ses aînées à son sujet.

Craquant, gentil, abordable... Lui et son pote rigolo.

— Tim est dans votre équipe ?

Dans sa question, elle avait mis la déférence apprise durant trois ans. Il fallait poser des barrières, ne pas le traiter en égal sous peine de se voir recyclée.

Finies, les solidarités de la tour.

— Tu te souviens de lui ?

— Je me souviens de toute ma vie d'avant.

— Tu m'étonnes.

— Pourquoi ?

— La plupart ont oublié.

— Pourquoi ?

— Je sais pas.

— Sans doute à cause des instructions du sommeil.

— Qui t'en a parlé ?

— J'ai deviné.

Surtout, ne pas trahir Joann. L'éducation Libéco avait sûrement changé le garçon insouciant qu'elle croisait dans les couloirs de l'école à l'époque des tours. Qu'avait-il subi, lui, pendant ces trois dernières années ? La dénoncerait-il si elle se révélait non conforme à ses normes ? Elle pensa que oui et interrompit la

conversation. Découvrir et étudier, voilà ce que lui avait enseigné sa courte existence. Elle se plongea dans la contemplation de l'horizon gris qui défilait, immuable, puis la curiosité l'emporta de nouveau.

— Vous avez déjà combattu ?

— Regarde le ciel, un cyclone se forme.

Il accéléra brutalement. Plaquée sur son siège, Anaïs se concentra sur le flux de ses poumons écrasés par la pression. Les nuages noirs s'amoncelaient à une vitesse hallucinante, et avant qu'elle ne songe à la mort, le dôme entra dans son champ de vision.

— X27 en approche, dit Pierre.

Une voix électronique lui répondit.

— Deuxième point.

Il décéléra.

— Procède à l'atterrissage, soldat.

Il lâcha les commandes et l'avion piqua du nez.

Surprise, Anaïs attrapa son manche et rétablit l'assise.

— Coordonnées, s'il vous plaît.

Pierre les lui délivra d'un air distrait. Elle les entra dans la base de données et suivit les instructions de l'ordinateur.

Bientôt, le tarmac afficha ses numéros. Elle atterrit en douceur sur son emplacement, coupa les moteurs et claqua les mains sur ses cuisses.

— Satisfait ?

— C'est un premier test, gamine.

Elle détacha son harnais, pivota son fauteuil vers lui et planta son regard vert dans le sien.

— J'ai passé l'ensemble des épreuves avec succès. Inutile de m'accabler plus que nécessaire.

— C'est à moi d'en juger, Anaïs.

L'œil bleu nuit et le ton impérieux lui rappelèrent la hiérarchie. Elle cilla et s'excusa. Il ne la reclasserait pas pour insubordination.

La tempête se mua en tornade et des ordres résonnèrent dans les rues noircies par les nuages. « Mise en place du bouclier énergétique, déclenchement des balances antisismiques. Techniciens ! À vos postes ! Alerte 3 ! »

Pierre appuya sur un bouton qui déclencha la formation de la passerelle et sortit d'un pas rapide.

La peur au ventre, mais décidée à s'adapter, Anaïs trotta derrière lui.

Le cyclone se calma au crépuscule. Essoufflés par l'action et le stress, les intervenants rejoignirent les pilotes à la cantine et le son des conversations s'amplifia.

D'un geste des doigts, Pierre entraîna Anaïs à sa suite et s'arrêta devant une table occupée.

— Je te présente mes soldats.

Elle salua Tim qu'elle connaissait, découvrit Lou-Ann, Marc, Ahmed, Moziane et Roger, mais ne retint que le nom de la fille. Son cerveau se cabrait, la fatigue l'enfermait, et Lou-Ann le remarqua.

Après le souper, elle lui ouvrit sa chambre.

— Bienvenue chez moi.

Anaïs la remercia vaguement, se jeta sur le lit et s'endormit.

Le lendemain, en émergeant de ce sommeil de plomb, elle rencontra le visage radieux de sa nouvelle colocataire.

— Salut, copine.

Anaïs se redressa en se demandant dans quel piège Joann l'avait fourrée. Des gentils à Libéco ? Impossible. Cependant, le sourire de cette collègue paraissait si sincère qu'elle eut envie d'y croire. Au fond de son cœur, elle aspirait à la solidarité, à la franchise. Ces doux sentiments lui manquaient.

— Vous avez pu voir vos parents en vrai ?

— Oublie-les.

— Ils sont...

Lou-Ann se ferma.

— J'en sais rien.

La réponse lui laissa un goût amer en bouche. Elle devinait un drame sans parvenir à l'identifier. Accident ? Assassinat ? Par qui, et pourquoi lui cacher la vérité ? Noyée dans ses réflexions, elle suivit sa partenaire vers le site d'entraînement. Comme un fantôme, elle se plia aux exercices physiques.

À l'heure du déjeuner, elle s'attabla avec son unité au sein de ce grand réfectoire bruyant où des hommes en uniforme défilaient devant les plats, dans les allées, vers les dessertes... Peu de femmes leur disputaient l'espace.

Anaïs s'absorba dans son assiette avec mélancolie. Cinq boulettes colorées et dix centilitres d'eau bleue, voilà ce à quoi ils avaient droit.

Soudain, une main plongea dans son bol et une seconde saisit son verre. Elle leva des yeux surpris vers

le voleur qui engloutit son repas en la fixant d'un air mauvais.

À ses côtés, Lou-Ann, Marc, Ahmed, Moziane et Tim mangeaient, indifférents à l'agression.

Roger vida le gobelet et le claqua sur la table en ricanant.

Quand ses gros doigts s'approchèrent encore de son récipient, elle aperçut une boulette épargnée qu'elle s'empressa d'enfourner.

— Oh ! Tu te rebiffes ?

Elle le fusilla du regard et quitta les lieux.

Après cette pause obligatoire, elle retourna sur le banc de musculation et s'enferma dans sa bulle. Elle s'exerça modérément pour garder son énergie, au cas où ils devraient intervenir à l'extérieur, et, après un effort de dix heures sans avoir pu avaler une goutte, elle se désaltéra sous la douche.

Au dîner, Roger s'installa à nouveau en face d'elle et pilla son plateau avec le même rictus méchant qu'à midi. La colère d'Anaïs ressurgit. D'un poing rageur, elle aplatit son repas et bouscula le verre de l'ennemi qui se répandit sur ses genoux.

Le colosse bondit sur ses pieds.

— Qu'est-ce qui t'prend, Roger ?

Il se figea. Pierre se dressait derrière la nouvelle.

— Va te resservir, Anaïs.

— Je...

— C'est un ordre.

Anaïs obéit. Elle s'adossa au mur du fond et dévora sa nouvelle portion en observant Pierre qui parlait en

pointant un index accusateur sur Roger. Dans le brouhaha ambiant, elle n'entendait pas ce qu'il disait. Puis il posa les mains sur ses hanches et s'adressa aux autres.

À cet instant, les voyants d'alerte clignotèrent.

— Unité 2, intervention. Unité 2, intervention.

Ils traversèrent la pièce en courant. À longues gorgées pressées, Anaïs siffla le contenu de son godet, l'abandonna au hasard et les rattrapa au moment où ils franchissaient le seuil de la plateforme aux soucoupes.

Elle s'arrêta, les regarda se précipiter vers leur engin, chercha après celui qui lui était destiné, hésita... Et Pierre lui désigna un appareil avant de sceller sa coupole.

Tandis qu'ils décollaient, elle s'y inséra et coiffa son psycho.

D'un geste habitué, elle enclencha les contacts, saisit les manettes et les rejoignit au-delà du dôme.

Coordonnées 6-37, informa Pierre dans les esprits. En formation. J'attends de vous une entière coopération, c'est clair ?

Anaïs capta l'approbation des cerveaux, mais n'osa envoyer sa pensée. Elle se sentait rejetée. Même Lou-Ann ne l'avait pas défendue contre Roger.

— Pour l'amitié, tu repasseras, ma jolie.

Laisse ta rancune de côté, Anaïs, on règlera ça au retour !

Oui, chef.

Elle se ressaisit. Il avait raison. Sa rancœur risquait de lui couter la vie, à elle ou à un membre de cette fine équipe.

Derrière Pierre, ils filaient à vive allure.

Au cours de ses entraînements avec Joann, Anaïs avait déjà poussé les vitesses, mais jamais aussi longtemps. Pourtant, ses doigts restaient souples sur les commandes. Elle adorait piloter.

Objectif en vue. Tim, tu emmènes ta moitié au point 37.

Ils se séparaient. Instinctivement, Anaïs s'accrocha au mental de Pierre. Avec lui, Lou-Ann et Marc, elle stationna en vol devant la barre d'habitations d'où partait un tir nourri. Comme lui, elle lança ses traits de lumière mortelle sur les silhouettes qui s'entretuaient à coup de fusils ancestraux. Elle visait au mieux et tournait rapidement sa base pour éviter les interruptions laser. Elle s'armait de professionnalisme pour empêcher son imagination de galoper. Malgré ses efforts, les questions la harcelaient. Des enfants dépendaient-ils de ces ombres ? Des couples combattaient-ils parmi ces rebelles ? Où trouvaient-ils ces vieux flingues ?

Roger a perdu le contrôle ! hurla Lou-ann.

Qu'est-ce qu'il fout, ce taré ?

Sans cesser de tirer et de faire pivoter le socle de sa soucoupe à chaque fin de batterie, Anaïs sourit. Pierre ne semblait pas porter ce garçon dans son cœur.

Elle masqua son plaisir.

Il est tombé ! dit Ahmed.

Inspection !

Ça servira à quoi ? Aucune navette ne supervise cette offensive !

Vrai, concéda Moziane.

Ennemi en fuite, lâcha Marc.

On rentre, ordonna Pierre.

On abandonne Roger ? s'étonna Lou-Ann.

Oui.
Mais il va mourir !
Tu veux le rejoindre ?

...
Décrochez !

De retour au dôme, Pierre se dirigea vers la salle de débriefing. Pendant la projection de l'assaut, il s'ouvrit aux pensées de ses soldats.

Lou-Ann éprouvait de la colère, Tim culpabilisait, Anaïs ressentait une joie malsaine et Marc, Ahmed et Moziane étaient anéantis.

— Là ! Un tir au laser ! s'écria soudain Anaïs.

Perdu dans ses réflexions, il avait zappé le film.

Il repassa la séquence et se concentra sur les images.

— C'est pourtant vrai, vous avez vu ce trait ?

Ils opinèrent bruyamment.

Pierre se leva et se planta devant eux.

— Si Roger est tombé, c'est la faute de personne. Vous avez fait preuve d'un bon esprit d'équipe. Demain matin, je vous informerai des réponses de nos supérieurs. Anaïs, tu restes.

La jeune fille pâlit. Elle écouta ses *camarades* s'éloigner en discutant et, les yeux baissés sur les pieds de son chef qui avançait vers elle, attendit les remontrances.

— Regarde-moi.

Elle fixa les iris bleus avec tout le courage dont elle se sentit capable.

— Roger t'a malmené par jalousie. C'est pas pour autant que j'accepte d'entendre te réjouir de sa mort.

Elle afficha sa stupéfaction. Comment devinait-il ses sentiments ?

— J'ai pas besoin du psycho pour capter les pensées de mes pilotes.

Anaïs ravala sa surprise.

— Je peux vous poser une question ?

— Oui.

— Pourquoi était-il jaloux ?

— Roger s'est entiché de moi.

— Libéco n'aime pas ce genre de déviance.

— J'en ai rien dit. Libéco est trop... extrémiste sur bien des choses.

— Je...

— Reprends ton sens critique si tu veux survivre, Anaïs. Va te coucher et garde cette entretien pour toi.

Elle quitta son siège et l'affronta.

— Vous avez des nouvelles de nos parents ? Votre père et le mien étaient amis et...

L'œil se durcit, elle insista.

— J'ai confiance en vous.

— Pas moi. Pas encore.

— Très bien.

Elle tourna les talons et sortit de la pièce en essuyant ses larmes.

Chapitre quatorze – Roger

Dès que la soucoupe cogna l'asphalte, un laser sépara la coupole du socle et deux bras puissants arrachèrent le pilote inconscient à ses harnais. Ils le déposèrent sur une civière qui s'enfonça dans la nuit puis emportèrent la base de l'engin comme une vulgaire galette géante.

Roger se réveilla dans l'obscurité. Des émanations minérales irritaient sa gorge. Des liens fixaient ses poignets au cadre du lit sur lequel on l'avait allongé, et sous ses doigts le matelas humide crissait. Il oublia l'odorat et le toucher pour se concentrer sur l'accident. Les HS avaient réussi à abattre sa machine. Il avait heurté le sol avec une telle violence... Pourquoi ne l'avaient-ils pas achevé ? Les étranges rêves qui le hantaient depuis son arrivée au dôme lui revinrent en mémoire. Les visages tordus, les corps meurtris éclatèrent dans son esprit comme s'ils veillaient à son chevet. Ils s'amuseraient avec lui et le dépèceraient vivant pour le grignoter lentement, le savourer.

Il frissonna d'angoisse.

Le psycho lissait toujours son front. Peut-être que Pierre l'entendrait, même de si loin.

Empli d'espoir, il ferma les yeux sur ses propres ténèbres et tenta de le joindre.

Sous ses couvertures, Pierre réfléchissait quand il capta l'appel de son soldat perdu.

Rien de cassé ?

Non.

La réponse lui parvint, lointaine. Alors, pour améliorer la connexion, il coiffa son amplificateur de pensées.

Étonnant que tu sois encore en vie. Je les croyais plus cruels.

Un laser a descendu mon appareil.

On a vu ça au débriefing.

Il y a des traîtres chez Libéco ?

Je l'ignore.

Ils vont me dévorer.

Attends de les rencontrer avant de paniquer.

Si tu m'entends hurler, tu viendras me chercher ?

Aussitôt.

Je m'excuse pour mon comportement envers la nouvelle.

Tu lui diras toi-même.

Après cet échange, Roger soupira de soulagement. Malgré la distance, il avait senti Pierre dans son esprit, ce qui décupla son admiration. Depuis l'époque des tours, il cherchait à gagner son amitié. Après sa nomination comme chef d'escadron, il s'était surpris à le vénérer. Son autorité, sa clairvoyance, la façon dont il devinait les pensées de l'équipe, tout dans sa personne lui plaisait. Il accordait de l'attention à chaque membre et les traitait sur un pied d'égalité, jusqu'à l'arrivée d'Anaïs. Il lui avait trouvé un air intéressé, et dès le premier jour, la jalousie l'avait poussé à de viles réactions.

Il culpabilisait. S'il était resté correct, Pierre ne l'aurait pas engueulé en public et lui n'aurait pas retenu ses larmes pour sauver sa réputation. La honte et le chagrin l'avaient envahi en plein combat.

La porte s'ouvrit et trois hommes entrèrent. Un jeune tenait un flambeau qu'il approcha trop près de sa figure. Roger leva les mains pour s'en protéger, les cordes bloquèrent son élan.

— C'est quoi, ce machin sur sa tête ?

— Chai pas, les autres ont rien dit.

— Détachez-moi, grogna-t-il.

Le porteur de flamme sourit.

— Faut promettre avant.

Roger le trouva beau avec sa longue chevelure brune qui encadrait un visage fin mangé par une barbe naissante.

— Promettre quoi ?

— Marek va te montrer un truc.

— Et après ?

— On te relâche.

— Vrai ?

— Oui.

À cet instant, la pensée de Pierre lui parvint.

Je les ai entendus. Observe et obéit. Je veux tout savoir.

— D'accord.

Il se détendit pour signifier sa reddition et le costaud le libéra.

— On t'accompagne jusqu'au sas, décida le plus âgé.

Un vieux en pleine forme, songea Roger qui tâta de sa poigne lorsqu'il le releva.

Ils lièrent ses poignets dans le dos avec un lacet de plastique qu'il sentit mêlé de métal à la façon des fils électriques puis le colosse à barbe et cheveux hirsutes posa une main lourde sur son épaule.

— Quel est ton nom ?

— Roger.

— Voici Kam et Yael. Un père et son fils.

— Comme tu peux le constater, on n'est pas tous HS dans les banlieues, ricana le jeune homme.

— Comment tu sais qu'on vous appelle comme ça ?

— Mon clan sait beaucoup de choses. HS comme hors service, hein ? Oublie pas d'avancer.

— Tu m'étonnes, là. Libéco nous rebat les oreilles avec vos cervelles ravagées par les radiations, et vos corps...

— Libéco vous ment sur toute la ligne, on va bientôt t'en offrir un petit aperçu.

— Dans quel genre ?

— C'est une surprise. Tu viens des tours ?

— Ouais.

Ils longeaient un couloir gris barré à mi-hauteur d'une ligne rouge. Les pieds de Roger, habitués à des sols lisses, butaient contre des cailloux, et des tubes luminescents qui clignotaient au-dessus de leur tête lui brûlaient les rétines.

— Vous avez l'électricité.

Devant lui, Kam et Marek marchaient en silence.

— Vous me détachez ? J'ai juré de vous suivre.

Kam se retourna vers son fils qui sortit un couteau de sa poche, lui trancha ses liens d'un geste vif et lui brandit son poignard sous le nez.

— Ne tente surtout rien, j'hésiterai pas.

— Comment vous arrivez à survivre ? Vous avez l'air bien portant, vous mangez quoi ?

— On te répondra après la visite.

Après une longue marche ponctuée du bruit des cailloux et du grésillement des néons, Marek s'arrêta.

— On y est.

Il escalada des échelons fixés au mur jusqu'à un sas rivé au plafond, tourna le volant et la porte pivota lentement vers le bas.

— Vous voulez que j'entre là-dedans ?

— C'est juste la suite du chemin, rétorqua Yael. Vous avancerez dans le silence et le noir total.

— Marek te guidera, ajouta Kam. Tu regardes ce qu'il te montre et tu reviens.

— Et je pourrai partir.

— Oui.

Le géant se hissa dans l'orifice et lui fit signe de monter.

Pierre, j'ai peur.

Un peu de courage, Roger. Ils sont sincères, je le devine.

Les lumières éclairèrent les couloirs du dôme douze et les haut-parleurs ordonnèrent le réveil. Tim se redressa et remarqua Pierre, déjà assis et coiffé de son psycho. Les paupières gonflées de fatigue et rougies par la concentration, son ami semblait ailleurs.

— Qu'est-ce que t'as ?

— Je suis en communication avec Roger.

— Il n'est pas mort ?

— Les HS le baladent. Prends l'équipe en charge.

— Qu'est-ce que je raconte si on te demande ?

— La vérité.

Tim passa sous la douche, et après un dernier regard compatissant vers son chef, sortit de la chambre.

Chapitre quinze – L'usine

La main de Marek sur l'épaule, Roger marchait les yeux ouverts sur l'obscurité.

Les pieds raclaient un bitume effrité, le souffle de son guide caressait son crâne chauve et des effluves de pierre humide traversaient ses narines. Ils allèrent si longtemps que les questions creusèrent leur chemin dans la forêt de ses angoisses. Où le menait son géôlier ? Vers quelle torture, quelle vision, quelle épreuve ? Pourquoi lui imposait-il le silence ?

Soudain, une lueur surgit. Il y accrocha son espoir et la regarda grandir à mesure qu'ils avançaient.

Quand la grille d'aération dessina des contours nets, Marek le plaqua contre un mur et ils finirent leur périple en le rasant.

À l'angle de deux parois, le géant pesa sur son cou. Roger comprit l'ordre. Il s'agenouilla et se pencha vers le treillage.

Là, en bas, des formes humaines énormes végétaient sur des fauteuils. Des tuyaux reliés à des bonbonnes fixées au-dessus d'eux s'enfonçaient dans leurs membres, et un bourreau leur avait scellé les lèvres sur un tube.

Au fond de la pièce, le long d'une vitre, courait un immense pupitre surveillé par un garçon en uniforme aux couleurs de Libéco.

Soudain, il appuya sur un bouton. Un signal sonore emplît l'espace et un gamin apparut dans son champ de vision. Il ôta les perfusions du numéro six et le siège se dirigea vers la porte translucide. Le même gosse le

rattrapa pour lui arracher le flexible du gosier, et l'orifice libéré gargouilla un « Pitié, pitié », d'une voix atone et engorgée.

Le fauteuil, qui glissait sur des rails, frôla l'opérateur indifférent et disparut derrière la cloison qui se referma.

De l'autre côté, un crochet descendit dans un son de chaîne mouillée qui, en remontant, pendit l'obèse par les pieds. Roger ne voyait que ses orteils. La suite, il la devina, à travers la porte en ombres chinoises et par les bruits significatifs. Un gourdin mécanique lui asséna un coup sur la tempe et une scie électrique lui trancha le cou.

Le rouge qui asperge les carreaux, les effluves métalliques... Roger ouvrit la bouche et Marek écrasa son cri de sa large main.

Dans la pénombre qu'éclairait l'usine, le barbu l'entraîna avec lui. Rapide, brutal, il fuyait en serrant fort le jeune homme pris de convulsions. Roger jetait ses bras en tous sens et ses jambes tressautaient. Le colosse résista un moment à ces assauts nerveux, puis, à bout de souffle, il l'assomma.

En pensée, Pierre remercia celui qui avait mis fin à cet accès de démence, car malgré lui, il s'y était laissé emporter.

Il se recroquevilla sous ses draps et reconstitua la scène.

Ce Marek l'avait poussé vers une sorte de soupirail et l'inquiétude de Roger s'était transformée en cri mental auquel son propre cerveau avait répondu.

Pierre n'avait pas eu le temps de lire ce que son pilote avait vu.

En espérant le retrouver vivant, il s'endormit sur sa migraine.

Vers midi, deux Libéco déboulèrent dans sa chambre.

— Pourquoi t'es encore au lit ?

— Tim ne vous a pas expliqué ?

— Je veux l'entendre de ta bouche ! aboya le plus vieux.

Leur mine sévère trahissait une étrange contrariété. La méfiance de Pierre se réveilla.

— Les HS ont capturé l'un de mes hommes et j'essaie d'en deviner la raison. J'ai utilisé le psycho toute la nuit, voilà pourquoi je dors ce matin.

— T'as perçu des infos ?

— Non.

— Mets-toi bien ça dans la tête, mon gars, tu l'as perdu, oublie-le. Va déjeuner et reprends le travail.

— Ils ont des lasers !

— Nous enquêtons. En attendant, t'as une équipe à diriger. Debout !

Pierre décida de ne pas insister. Il se leva et les cadres l'escortèrent jusqu'au réfectoire.

— Rappelle-toi qu'il est interdit d'utiliser le psycho en dehors des aires d'entraînement et de combat. T'es sous surveillance, chef d'unité numéro deux.

Il avait raillé son titre et son second avait ricané. Pierre les regarda s'éloigner avec, dans le cœur, une rage contenue.

— Attrapez-le !

Kam et Yael accompagnèrent le corps jusqu'au sol. Marek remonta pour fermer le sas, redescendit et s'affala contre le mur dans un soupir.

— Le spectacle l'a rendu fou, j'ai dû l'assommer.

Kam désigna le fil d'argent qui lui enserrait le front.

— Je me demande si c'est pas à cause de ce truc-là.

— Je le lui retire.

Yael s'agenouilla derrière la tête de leur captif et exerça une pression délicate vers la droite puis vers la gauche, vers le haut et le bas, mais l'objet semblait collé à sa peau.

Il s'assit sur les talons et se lissa le menton.

— Y a un mécanisme.

Il se pencha de nouveau et appuya sur les tempes.

— J'ai trouvé.

Le psycho se relâcha dans sa main droite et termina dans sa poche.

Kam pointa deux trous sur le côté gauche du crâne de Roger.

— Je crois qu'on l'a percé.

— On attend qu'il se réveille où on le porte ?

— Je préfère attendre.

— Qui a faim ?

— Envoie.

Ils entourèrent le prisonnier et partagèrent leurs provisions.

— Ils sont sûrement tous comme lui, lâcha Yael en croquant son radis. Des manipulés qui nous tirent dessus à chaque bagarre.

— Libéco contrôle leur cerveau, grogna Marek.

— Il s'expliquera, répondit Kam. T'as pas fait trop de bruit là-haut ?

— Moins que leurs machines.

Après ce frugal repas, le silence s'installa sur le couloir. Kam somnola dix minutes, et quand la fraîcheur du soir leur amena son odeur particulière, ils remangèrent un peu. Ensuite, Marek et Kam se dégourdirent les jambes tandis que Yael surveillait leur otage.

— Il revient.

Ils l'entourèrent, prêts à l'immobiliser au moindre mouvement violent.

Roger se toucha le front.

— Vous m'avez pris mon psycho ?

Yael tapota sa poche d'un air entendu.

— À quoi il sert ?

— À communiquer par télépathie.

— Quoi ?

— Cet appareil me connecte à la pensée de mon chef.

Yael, Kam et Marek échangèrent un regard inquiet.

— Pas de panique. Il ne vous voit pas, et il est gentil. Il va tenter de comprendre ce que vous m'avez montré et...

Kam le coupa d'une voix lugubre.

— On est morts.

— Je lui dirai de se taire.

— Pourquoi tu f'rais ça, hein ?

— À cause de ça !

Il désigna le plafond et les larmes jaillirent.

De nouveau, les trois hommes se regardèrent, hésitants cette fois.

— Parlons-en au conseil, décida Kam. Si on se dépêche, on les rejoindra avant la fin de la veillée.

Ce soir-là, Pierre se coucha de mauvaise humeur. Aujourd'hui, à part quelques ordres lancés sèchement, il n'avait desserré les dents que pour manger et boire. Il avait écouté les questions de son équipe, mais ne se sentait pas prêt à se confier. Et puis, il ne disposait pas d'assez d'éléments pour tirer des conclusions sur la situation de Roger. Dans le secret des ténèbres, il coiffa son psycho et chercha à joindre son soldat-prisonnier, en vain. Roger ne le captait plus, son flux mental lui arrivait comme un murmure.

Ils couraient si vite que Roger ne trouvait le souffle que pour oxygéner son cœur. Et les questions tournoyaient. Qui siégeait à ce conseil ? Pourquoi Libéco cherchait à les tuer ? Qui leur avait appris ce sigle ?

Au terme de ce qui lui parut une éternité, Yael poussa une porte sur un grand espace vaguement éclairé. Les mains sur les genoux, Roger tenta de calmer le feu de ses poumons. Les yeux embués par l'effort, il ne distingua que cette chaude lueur aux odeurs inconnues et n'entendit que des voix lointaines.

Kam le redressa par le col de sa combinaison.

— Marche. S'arrêter après une si longue course est mauvais pour le corps.

Et Roger entra dans le garage.

— Vous avez mis l'temps ! s'exclama un barbu.

Kam les présenta l'un à l'autre et, de l'index, pointa la place de Roger. Il s'installa à ses côtés et se lança dans le récit de la journée en grignotant des morceaux de carottes.

— Transmission de pensées, répéta Hayatt en lissant la cicatrice qui lui barrait le visage.

D'un bras levé, Jacques demanda la parole et s'adressa à Roger.

— Quel âge a ton supérieur ?

— Dix-huit ans.

— Il vient des tours ?

— Oui.

L'ex-otage regarda Hayatt.

— Ces enfants-là ont subi un sommeil sous hypnose, et nous, les adultes, étions trop contents de vivre en sécurité pour nous révolter contre ce procédé. On a suivi le mouvement comme des cons, et comme tu l'as constaté, le simple choc de la réalité nous a rendu notre sens critique. À part leur volonté de vous anéantir, j'ignorai les dessous de cette institution. À quoi servent ces meurtres ? À qui profitent-ils ?

Il se passa la main dans les cheveux d'un air sombre puis revint sur le chef du clan.

— Si Roger affirme que son commandant est resté hermétique au conditionnement, sans doute pourrions-nous lui accorder notre confiance. C'est un atout non négligeable.

Sceptique, Hayatt hocha la tête.

— Nous ne pourrions suivre leur conversation.

— J'ai peut-être une solution, avança Joe. Si Roger pense à l'oral et sans interruption, il sera incapable d'émettre deux idées en même temps.

— Comment tu entendras les questions de son chef ?

— Par déduction à ses réponses.

— Pierre veut un rapport de ce que vous m'avez montré, intervint Roger. Dans un premier temps, je pourrais ne raconter que ça, qu'en dites-vous ?

— S'il est sous l'influence de Libéco, ils nous trouveront, objecta Yael.

— Comment ?

— Ils connaissent leurs abattoirs et les coordonnées de ta chute.

— Il est trop tôt pour la confiance, décréta Bomba.

— Nous devons piéger un deuxième tireur.

Hayatt fixa Roger.

— On ne te laissera pas partir, et ceci pour deux raisons. Premièrement, tu risquerais ta vie à courir les routes en solitaire. Deuxièmement, en admettant que tu arrives à rejoindre le dôme par tes propres moyens, Libéco t'interrogera, et vu ce qu'ils infligent aux captifs de l'usine, ils n'hésiteront pas à utiliser la torture. Tu craqueras, tu nous condamneras et t'en sortiras pas vivant.

Roger accusa la nouvelle. Il réfléchit longuement en tripotant ses doigts puis releva un regard pétillant sur Hayatt.

— Seul Pierre saura lire les pensées des Libéco parce qu'il n'a pas besoin du psycho pour entrer dans les esprits, je le sens.

— Allons dormir, on en reparlera demain.

Jacques se leva.

— Viens avec nous, l'ami.

Dans un renforcement protégé des courants d'air, Roger s'écroula sur un matelas de tissus et sombra dans un sommeil sans rêves.

Pierre sourit. Ainsi, ce grand costaud plus proche de ses muscles que de son cerveau avait deviné ses facultés. Il lui avait transmis la méfiance du clan et la présence d'anciens exécutants de Libéco, des garçons dont la tâche consistait à récupérer les HS abattus par eux, les pilotes.

Il récapitula les informations glanées : une vision révoltante qui les retourne contre l'autorité en place et une tribu aux projets audacieux, en pleine possession de ses moyens mentaux. Qu'avaient-ils vu de si horrible ? Quel objectif les unissait ?

Épuisé, Pierre s'endormit sur ces questions qui peuplèrent ses cauchemars de parents torturés et de guerres fratricides.

La chute des dômes le réveilla en sursaut, et lumières et haut-parleurs sonnèrent le début de la journée.

Chapitre seize – Le captif de Lily, Eric et Hervé

L'otage des trois rescapés de la tour vingt-sept dort durant trois jours. Lily le veillait du matin au soir et les deux hommes prenaient le relai pendant la nuit. Parfois, il gémissait, ou il pleurait, tremblait, lançait un bref cri d'horreur, et urinait à même le matelas, sans se réveiller. Après lecture de livres sur le sujet, Lily expliqua que son cerveau se purgeait dans le sommeil.

Au matin du quatrième jour, il ouvrit les yeux. Lily, qui dégustait une eau colorée, lui proposa un verre. L'adolescent déshydraté s'assit sur son lit, happa la tasse et la vida d'une traite.

Elle lui sourit.

— T'as faim ?

Il opina.

— Je m'appelle Giono.

— Lily. Je vivais au cent unième étage de la tour vingt-sept.

Elle lui tendit une assiette de purée saveur fraise qu'il dévora sous son regard attentif.

Encore imberbe, la voix à peine muée, elle lui donnait treize ans.

— Mange moins vite où tu auras mal au ventre.

Le coup de cuillère ralentit puis s'arrêta sur le vide.

— Pourquoi vous m'avez emmené ?

— On cherche nos enfants.

— Je ne connais presque personne.

— On cherche des réponses aussi. Je te sens stressé.

— J'ai besoin d'aller aux toilettes.

— Là-bas.

Giono se leva, chancela un peu, se reprit et se dirigea vers l'endroit désigné.

À cet instant, Éric entra.

En voyant la couche vide, il se tourna vers Lily.

— Je crois qu'il est prêt à se confier, dit-elle. Purée goût fraise ?

— Merci.

Quand Giono reparut, le mari, assis en bout de table, se présenta. Le gamin sembla apprécier cette marque de respect, mais garda son air inquiet.

— Libéco me recherche ?

— Le premier jour, ils ont fouillé le bâtiment. Ils ne nous ont pas trouvés parce que nous avons masqué l'entrée de la pièce avec des étagères. Le deuxième jour, les banlieusards se sont répandus dans les rues. Ils ont dû avoir peur puisqu'on ne les a jamais revus.

La porte s'ouvrit sur Hervé qui les salua et se servit un verre d'eau.

— J'aimerais comprendre tes cauchemars, avança Éric.

— Là, en bas, on assassine des gens.

Hervé se retourna, Éric et Lily pâlirent.

— On engraisse des vieux comme vous. Après une machine les égorge et ils partent à l'équarrissage.

Devant leur silence sidéré, il ajouta :

— L'équarrissage, ça veut dire qu'on leur coupe les jambes et les bras, et... et les morceaux vont ailleurs. Les grands appuient sur le bouton vert et nous, on les regarde nous supplier avec leurs yeux.

Tandis qu'il parlait crûment, comme pour se débarrasser d'un fardeau trop lourd à porter, les larmes coulaient sur ses joues sales.

— Je ne sais pas où les autres attendent. Je travaillais en fin de chaîne, moi. Je retirais les perfs et les tubes tout... tout le temps.
Il éclata en sanglots.

Spontanément, Lily l'enlaça, Hervé repoussa son bol.

— Voilà à quoi Libéco nous destinait.

— Dans quel but ?

— Engraissement, équarrissage, ça ne t'évoque rien ?
T'as oublié les leçons d'histoire de ton enfance ?

— Ils nourrissent nos gosses avec... de la viande humaine ?

Soudain, Lily lâcha Giono et se rua aux toilettes.

Hervé vint s'asseoir à côté de lui.

— Ils vous punissent comment si vous refusez l'emploi ?

— On... les... rejoint... sur les chaises.

— Ça s'est déjà produit ?

— Oui.

Il renifla et tenta de calmer ses hoquets, sans y parvenir.

— J'étais... sur le point... de craquer et vous êtes arrivés. Vous... m'avez... sauvé la vie.

Il cacha son visage dans ses mains comme pour étouffer sa douleur.

Hervé posa la sienne sur son épaule.

— On va réfléchir à un plan pour les sortir de cet enfer et tu nous aideras. Pour le moment, prends le temps de te remettre de cette terrible expérience.

Chapitre dix-sept – Marek

Après un petit-déjeuner fait de fraises et de framboises, Yael et Emann emmenèrent Roger au potager.

Tandis qu'ils parcouraient les allées, le jeune homme raconta la genèse de ce carré de verdure et conclut par ces mots.

— On s'est obstiné et la terre a fini par accepter nos semences.

— Comment vous avez su la dégager du béton ?

Emann sourit.

— Avec les poings de Marek. Ça l'obsède depuis l'enfance. Malgré ses mains meurtries, il persévérerait, alors on lui a rapporté des outils, comme cette masse.

Elle désigna l'objet abandonné au sol.

— D'autres lui ont déniché des graines et des livres sur la culture. On s'y est tous mis.

Yael sourit.

— Si t'avais vu ses yeux quand le premier radis est monté en fleurs.

— Vous l'aimez beaucoup, on dirait.

— Marek est une pâte d'amour et d'espoir.

— Ce qui ne l'a pas empêché de tuer, rétorqua Emann. Pour protéger les siens.

— Il ne m'a pas considéré comme une menace.

— Il a le don de ressentir l'essence profonde des gens. Viens voir comment il prépare les légumes.

Ils quittèrent le jardin et se rendirent dans un coin du garage transformé en cuisine. Roger admira le four de pierre construit d'après des images anciennes que lui

montra Emann. Des poêles bosselées et de grosses casseroles dégotées au gré des maraudes s'entassaient sur des tables de métal. L'endroit regorgeait d'ustensiles en tous genres. Une étagère supportait une dizaine d'ouvrages écornés, salis par les guerres et les doigts crasseux des lecteurs.

Tout en observant ce sympathique désordre, le pilote humait les effluves qui lui chatouillaient les narines.

— Patates persillées, cuites à l'étuvée, annonça Marek.

— Ça donne faim.

— T'auras ta part, camarade.

Ce début d'amitié, l'odeur alléchante, l'air extérieur... Roger baignait dans le bonheur.

— Comment t'est venue l'idée des plantations ?

Il pointa le pouce derrière lui.

— Depuis mon arrière-grand-père, on enfouit nos morts là-bas. Mon père a remarqué l'herbe qui poussait sur les tombes. On la cuisinait, tu sais ? L'herbe des morts. À son décès, j'ai choisi une zone mieux ensoleillée et à l'abri des vents, et j'ai commencé à effriter le béton. J'avais huit ans. Avec le temps, je suis devenu fort. Je l'ai frappé et j'ai découvert une terre sableuse mêlée de cailloux. Celle où on inhumait nos aïeux était brune, j'ai donc creusé encore. Le clan m'a aidé et voilà le résultat. Il sortit ses pommes de terre du foyer, les piqua avec une fourchette à deux dents, y enfonça quelques aromates, les renvoya au chaud et se tourna vers lui.

— Plus que l'adulte, l'enfant souffre de perdre ses parents. Pour le garder en son cœur, il essaie de continuer son œuvre, de lui ressembler.

Roger renifla.

— Sur les dômes, on se demande toujours où sont passés les nôtres.

Marek lui envoya un regard triste, chargé de sous-entendus.

— Tu crois qu'ils servent à quoi, ceux qu'ils égorgent dans l'usine ?

— Chai pas.

Il s'assit sur une vieille chaise et posa les coudes sur ses cuisses.

— Ils les engraisent avec quoi, à ton avis ?

Gêné, Marek changea de sujet.

— Ton chef est vraiment celui que tu nous as décrit ?

En se remémorant les corps gonflés, le pilote répondit au colosse entre deux sanglots.

— Oui.

— Alors, il enquêtera et il trouvera.

Chapitre dix-huit – Pierre, Anaïs et Lou-Ann

Pierre employa cette journée à s'épuiser sur un banc de musculation et à courir sur un tapis roulant après des espoirs de liberté.

Aux inquiétudes de son équipe, il répondit que l'accident de Roger le préoccupait, et devant les cadres de Libéco, il adopta la contenance qui s'imposait. Impénétrable.

Il ressentait à peine la présence de son soldat disparu, car le règlement interdisait l'utilisation du psycho en dehors des pièces réservées aux entraînements.

D'après ses calculs, il se trouvait à une centaine de kilomètres du dôme et cette distance handicapait son don.

La frustration lui noua l'estomac jusqu'à ce qu'il se résigne à passer sous la douche. La tête saturée de questions et de suppositions, le corps fourbu, il laissa l'eau chaude l'inonder pendant une heure.

En sortant du bloc, il faillit bousculer Anaïs.

Sa mine de mendiante le rendit agressif.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— J'ai besoin de m'entraîner à la transmission cérébrale. Inconsciemment, elle lui tendait une perche qu'il saisit. Une fois au local, il l'abandonnerait dans un coin, contacterait Roger et...

— Suis-moi.

Le surveillant du centre d'exercice leur donna un passe et ils se retrouvèrent seuls au milieu d'une salle étroite aux parois capitonnées. Anaïs s'installa dans un fauteuil et coiffa son bandeau.

Quand il eut placé le sien, elle s'exprima.

Je sais que tu cherches l'esprit de Roger. Est-il en danger ?

Non.

L'entends-tu ?

Pourquoi tu m'espionnes, Anaïs ?

J'espionne pas. Cette nuit, j'ai capté tes réflexions par hasard.

C'est impossible.

Je suis moins douée que toi, mais plus que les autres.

Elle souriait, avenante, et lui se méfiait toujours.

Tu peux entrer totalement en moi, je n'ai rien à te cacher.

Elle rougit puis ajouta dans un murmure mental.

Enfin presque.

Il la toisa.

Tu m'en crois capable ?

Oui.

Qui t'a ordonné de m'interroger ?

Personne. Je veux retrouver mes parents et je sens que si je t'aide, j'obtiendrai des réponses, du moins, en partie.

Soupçonneux, Pierre plissa les paupières. Absorbée dans la contemplation de ses mains, la fille d'Éric, l'ami de son père, attendait sa décision. Cette relation remonta en sa mémoire, et, sans doute par nostalgie, il accepta le défi. Il descendit dans ses pensées profondes et ressentit d'abord son mal-être. Malgré ses remontrances, son équipe ne paraissait pas déterminée à l'intégrer. Il s'enfonça encore et toucha ses interrogations sur le déplacement de ses camarades de classe, et l'étrange comportement de ses parents.

La mélancolie rongait son cœur.

Derrière ces angoisses, Anaïs dissimulait l'admiration qu'elle lui vouait depuis cette époque-là. Il sourit, la dépassa et effleura la pureté de son âme.

Rassuré, il remonta lentement vers la surface et rouvrit les yeux sur elle.

Anaïs les gardait fermés. Le visage détendu, elle semblait avoir apprécié l'intrusion et il comprit qu'elle n'aurait jamais osé lui avouer son amour de vive voix.

Roger a vu quelque chose d'horrible qui l'a poussé à rester dans ce clan en pleine possession de ses moyens intellectuels et physiques. Avec d'anciens habitants des tours, il prépare des actions contre Libéco. J'attends qu'il me contacte pour en apprendre davantage.

Merci de ta confiance.

Après le couvre-feu, rejoins-nous discrètement, d'accord ?

Oui.

En ce moment, il s'intéresse aux légumes. Ceux qui l'ont recueilli les cultivent.

Anaïs lui envoya un sourire extraordinaire et Pierre tomba amoureux.

Un bip entêtant sonna la fin du cours. Il retira son cerceau, se leva et l'accompagna jusqu'à la porte. Il posa une main sur la poignée, la seconde sur son épaule, et se pencha vers son oreille.

— Rengaine ta joie.

Pierre et Anaïs franchirent le seuil du réfectoire en affichant un visage neutre. Ils défilèrent au self et gagnèrent leur table attitrée.

Anaïs plongea le nez dans son bol et Pierre écouta Tim égrener les scores de chacun au tir laser. À l'énoncé de son piètre chiffre, il adressa à Lou-Ann un regard chargé de reproches, félicita Ahmed et annonça le programme du lendemain. Ensuite, il avala ses boulettes, vida son verre et fila vers les dortoirs.

Tandis que l'unité numéro deux continuait leurs discussions, Anaïs s'éclipça.

Lou-Ann la rattrapa dans les escaliers.

— T'étais avec Pierre tout à l'heure ?

— Oui.

— Vous avez fait quoi ?

Bien décidée à la semer, Anaïs dévalait les étages.

— Entraînement psycho.

Lou-Ann la poursuivit.

— Pourquoi tu me snobes ?

— Roger, ça te parle ?

— Oh ! Ses gamineries ? Tu sais, on est tous un peu passés par là.

Anaïs s'arrêta devant leur chambre et se retourna.

— Franchement, tu veux que j'te dise ? Si l'un d'eux t'avait laissé crever de soif une journée entière, tu t'en serais souvenu et tu m'aurais défendue.

Lou-Ann resta sans voix, alors elle entra, se déshabilla, s'enfouit sous ses draps et l'écouta taper des trucs sur l'ordinateur jusqu'à la coupure d'électricité.

Le bruissement des couvertures et ses interminables soupirs clôturèrent la soirée.

— Si je m'excuse, on redevient amies ?

Anaïs ne répondit pas. Elle surveilla sa respiration, et quand elle la jugea régulière, elle sortit son psycho de sous son oreiller.

Pierre aussi attendit l'extinction des lumières. Il n'inclurait pas Tim dans la confiance avant d'avoir démêlé la situation. Le cerceau en place, il entendit Roger promettre qu'il couperait la communication à la moindre question gênante. Puis ses pensées se clarifièrent.

Pierre ?

Je suis là.

Pour le clan, je te récite ce que j'ai vu.

Dans un souffle ininterrompu, il parla d'hommes et de femmes engraisés comme les animaux d'autrefois, puis égorgés par une machine que commandaient des jeunes en uniforme Libéco. Dépecés par une mécanique perfectionnée, les membres, le tronc et la tête se dispersaient sur différentes chaînes de conditionnement.

Pour éprouver ma loyauté, mes nouveaux amis demandent un second soldat. Nomme-le maintenant.

Anaïs.

T'es sûr ?

Je vous rejoindrai quand j'en saurai plus sur cette... usine.

T'es avec nous ?

Oui.

Merci. On va provoquer une bagarre pour vous attirer. Quand tenez-vous la permanence ?

Dans trois jours.

D'accord, bonne nuit, chef.

*T'as intérêt à respecter Anaïs ou tu le regretteras
Je m'excuserai.*

*T'as suivi, Anaïs ?
Oui.*

Après sa réponse, la jeune recrue garda sa pensée silencieuse et son corps immobile parce que Lou-Ann planait au-dessus de son mental.

Elle se concentra sur l'air qui s'infiltrait dans ses narines pour remplir ses poumons et sa colocataire s'immisça en elle.

Pourquoi t'as mis ton psycho ?

Je m'entraîne.

Sur du vide ?

À effacer le bruit de fond.

Lou-Ann ne la croyait pas, il émanait de son flux une forte suspicion.

C'est interdit.

Même la nuit ?

Oui.

Je l'ignorais.

Ben maintenant que tu le sais, range-le ou j'en informe Pierre.

Anaïs obéit et, une fois seule dans sa tête, laissa les questions y exploser. Comment procéderait Pierre pour l'envoyer auprès de Roger sans éveiller les soupçons ? Arrivera-t-il à s'enfuir après sa mission ? Réussira-t-il à sonder les esprits des hommes en noir ? Qu'y trouvera-t-il ? À quoi leur servent ces cadavres ? D'où viennent-ils ?

Le lendemain, sur la route du camp d'entraînement qu'ils parcouraient à pied, Lou-Ann approcha Pierre et lui chuchota le délit d'Anaïs.

— Si tu l'as prise sur le fait, c'est que tu avais aussi ton psycho, rétorqua-t-il. Pourquoi ?

Elle rougit.

— Je l'ai entendue remuer.

— Je lui rappellerai les règles. Je te les rappelle également, Lou-Ann. La prochaine fois, j'avertis Libéco. Ils marchaient en arrière de la colonne, à trois pas d'Anaïs qui talonnait les garçons. Pierre l'interpela et renvoya Lou-Ann vers l'avant.

En se croisant, elles échangèrent un regard mauvais.

— Elle a cafté, dit Anaïs.

— Par jalousie.

— Je me suis pourtant appliquée à ne rien montrer de mes sentiments envers toi.

— L'instinct féminin, sans doute.

Anaïs baissait les yeux. Le visage sévère, Pierre avançait en fixant l'horizon. De si loin, Lou-Ann, qui se retournait parfois pour les observer, ne pouvait deviner qu'une simple conversation s'instaurait entre eux. Du moins l'espérait-il, car si elle découvrait leur amour naissant, elle les dénoncerait.

Contrarié, il la stressa volontairement pendant cette matinée d'exercices. D'une voix dure, il souligna chaque geste raté, la traita d'incapable, la jugea trop lente, maladroite. Plus il l'enfonçait, plus elle s'embrouillait. Moziane osa protester. Pierre le rembarra aussi sec.

À la fin de son parcours, essoufflé, Tim se rapprocha de lui.

— Qu'est-ce que t'as ?

— J'aime pas les mouchards.

Il rejoignit ses pilotes, leur ordonna de s'asseoir au sol et les toisa.

— Votre comportement envers la nouvelle me dégoûte, et il me semble vous avoir déjà blâmé à ce sujet. Dans deux jours, nous assurons la veille, et en intervention, l'entraide et la confiance sont primordiales. Si d'ici là vous n'avez pas réglé ce problème, je vous relève de vos fonctions.

Et il se dirigea vers le bloc-douche.

Avec appréhension, Anaïs regarda son seul allié s'éloigner. Elle sursauta quand Tim posa la main sur son avant-bras.

— Excuse-moi.

— C'est l'effet de groupe, grogna Moziane en guise de regret.

— On vit ensemble depuis deux ans, ajouta Ahmed. On s'est pas rendu compte qu'on t'excluait.

Ils y allèrent tous de leur petite phrase, sauf Lou-Ann qui ne digérait pas cette matinée humiliante.

Elle courut aux douches des hommes et y retrouva Pierre qui ôtait ses chaussures.

— Depuis que je travaille pour toi, tu ne m'as jamais traitée comme ça ! Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il se leva et l'affronta.

— Ta jalousie m'explose au cerveau comme si je portais mon psycho. Ce genre de sentiment n'a pas sa place dans une équipe. T'as mérité ta punition.

Elle s'empourpra et son regard s'assombrit.

— N’oublie pas qui commande, Lou-Ann.

— J’envoie un rapport à Libéco.

— Te gêne pas.

Il dézippa sa combinaison. Fin de l’altercation. La proximité devenait ambiguë et il en jouait.

En ressortant, Lou-Ann bouscula les garçons qui entraient et rejoignit le bloc des femmes déjà occupé par une autre unité. Elle investit le carré commun et se lava en tournant le dos à Anaïs.

Chapitre dix-neuf — Réunion des chefs

Après le déjeuner, Pierre réserva un stand de tir pour ses soldats et se rendit à la réunion des chefs qui se tenait le vendredi au quartier général des cadres. Aujourd'hui, plus que d'ordinaire, il écouta les pensées alentour, et tandis que le superviseur parlait, il capta une conversation qui se déroulait dans la salle des communications entre les dômes. Il se concentra sur elle.

- « — Nora 21081, et Arthur 310 se sont embrassés.
- Numéro 310... mécano sur navettes, un bon élément. Comment est la fille ?
- Superbe.
- Le boss a émis des demandes ?
- Comme chaque fin de semaine. Il est trop gourmand.
- C'est le boss. Transmets une photo à son staff. S'il la refuse, on la casera à l'insémination.
- On peut pas l'accueillir au sept ?
- Toi, ta queue frétille.
- Eh ! Je suis un étalon. J'ai commis trente-sept gosses déjà.
- La moitié est partie en boulettes, vieux.
- C'est pas mes gènes qui sont mutés. Mon test est parfait.
- Le mien aussi.
- OK, OK, fais pas cette tête. Tu penses au sept alors ? Le quatre déborde de porteuses.
- D'accord.
- Et 310 ?
- T'as un remplaçant à me proposer ?

- Laurent 613. Un gamin génial.
— Très bien. 310 part au recyclage. »

Pierre inspira longuement. Recyclage... à l'usine dont parlait Roger ? Où se trouvait ce puissant patron qui consommait des filles comme on mange des boulettes ? Soudain, la nausée lui brûla l'œsophage. Une erreur commise, un manquement aux ordres, et hop, à la poubelle, les jeunes. Pour un baiser, Libéco brisait la vie d'un couple. Arthur terminerait à l'équarrissage et Nora séjournerait quelques mois dans une maison de plaisirs avant d'aller y mourir à son tour. La colère le saisit. Si Lou-Ann et Anaïs ne tombaient pas au combat, elles finiraient comme Nora, cette anonyme pour laquelle il éprouvait de l'empathie.

Il songea à Anaïs. Il aurait voulu tout lui dire, maintenant, partager son amertume avec cette confidente inespérée.

Me dire quoi ?

Pierre s'étonna.

T'as ton psycho ?

Non.

Je ne te connaissais pas de dispositions spéciales.

Moi non plus. C'est grâce à l'amour, peut-être. Je te sens perturbé.

T'es assise ?

Oui. J'attends mon tour pour tirer.

Quasi mot à mot, Pierre lui retranscrivit l'échange entre les deux Libéco. Au fil de son récit, il ressentit la stupeur d'Anaïs, son dégoût, puis sa révolte balaya le tout. Une boule de feu ravageait son cerveau et gelait sa raison.

Garde ton calme, surtout.

L'incendie reflua, Pierre la vit presque se focaliser sur sa respiration. C'était son truc, et ça marchait. Il commençait à utiliser cette méthode, lui aussi.

Paul, le chef de la brigade numéro un, pressa discrètement son coude.

— Pierre ? Ça va ?

Il le rassura d'un signe de tête et sonda les cadres qui commentaient le rapport de Marouk, le commandant de l'unité numéro quatre.

Les trois hommes dissimulaient des secrets menaçants. À présent, il savait pourquoi l'embarras s'emparait de lui quand il écoutait leurs questions insidieuses.

En revenant vers le stand de tir, Pierre réfléchit à ces non-dits. Il se tramait des horreurs qu'il devait torpiller. La rage au ventre, il poussa la porte, passa devant Anaïs avec une indifférence superbement feinte et releva les scores que Tim lui présenta.

Ce soir-là, au réfectoire, il cacha ses tourments et détendit l'atmosphère. Même Lou-Ann eut droit à son sourire. D'un œil neuf, il observait ces jeunes en sursis, ces sujets que les notables déplaçaient au gré de leurs envies.

Il se promet de les délivrer.

Chapitre vingt – Anna

Après l'échange entre le pilote et son commandant d'escouade, qui s'était déroulé à l'oral pour Roger, l'assemblée réfléchit à la manière d'attirer Anaïs sans éveiller les soupçons de Libéco.

De sa voix éraillée, Hayatt cassa le silence.

— J'attends vos suggestions.

Yael repoussa sa longue chevelure vers l'arrière de son crâne, se racla la gorge et proposa son plan.

— On pourrait accuser les Deswattes de nous avoir volé des légumes.

Depuis le début de l'été, le potager produisait tant qu'ils troquaient avec eux, la tribu de Ted et celle d'Anna.

Le clan de Ted, des gens à la peau mangée par les radiations, haïssait les Deswattes parce qu'ils se reproduisaient en autarcie. Les hommes prenaient les filles de leurs cousins ou de leurs frères de façon arbitraire et cette coutume les révoltait. Surtout depuis que l'un d'eux avait dû abandonner son amour au profit du chef qui copulait déjà avec trois femmes. Pour les supplanter en nombre, Ted s'était allié à Anna, car la dernière intervention de Libéco avait presque décimé sa famille.

Marek grogna sa désapprobation.

— Tricher, c'est mal.

— Pense à ceux de l'usine.

Emann leva la main.

— Je me porte volontaire pour crier au viol.

Roger grimaça. Lui aussi détestait le mensonge.

— Et si on simulait ? On paierait les acteurs en nourriture et...

— Excellent, l’interrompt Hayatt. Mais Deswattes ne comprendra pas le deal. Ted et Anna, par contre...

Il caressa sa cicatrice d’un air songeur puis darda un regard intense sur le pilote.

— Dis-moi, Roger, pourquoi Pierre nous envoie une fille ?

La déception l’empourpra. Le psycho laissait filtrer les émotions fortes et, au moment où il l’avait nommée, Roger avait ressenti celles de son supérieur envers Anaïs. Pierre s’éloignait de lui. Il s’était promis de l’accepter, pourtant, à l’évocation de son image, de ce qu’il imaginait vivre avec lui, son cœur battait encore trop fort.

Il répondit du bout des lèvres.

— Il aime Anaïs.

— C’est un bon élément ?

— Oui.

À la mort de son père, Anna, grande femme maigre d’une trentaine d’années, avait naturellement pris la tête de sa communauté.

La famille se composait de tout ce qui ressemble de près ou de loin à des liens du sang. Neveux, cousins, grands-parents, parents, beaux-parents... Quand un garçon lui présentait celle avec qui il voulait partager sa vie, si elle venait d’ailleurs, ils l’intégraient. Les filles choisissaient de rester ou suivre leur amant.

Dix ans avant sa prise de pouvoirs, Anna avait jeté son dévolu sur un homme simple qui vieillissait dans son ombre. Elle lui avait donné trois enfants sans cesser de seconder son père.

Aujourd'hui, tandis qu'elle gouvernait, son conjoint, au corps couvert de plaies purulentes, s'occupait de ses gamins dont il chérissait la perfection.

Anna, née sans dents ni pilosité, arborait continuellement des airs revêches. Cependant, beaucoup admiraient cette singulière beauté.

L'entrée sur son domaine d'Hayatt, Kam, Marek, Yael et Emann lui arracha un sourire sincère.

Ils prirent place autour du foyer commun et une adolescente servit l'eau bouillie. Pour l'agrémenter, Marek y ajouta des herbes, et pendant l'infusion, Anna entama la conversation.

— J'ai toujours plaisir à vous recevoir, mes amis. Qu'est-ce qui vous amène ?

Hayatt décrivit l'abattoir à humains. Il parla des tours, des dômes et des soucoupes qui s'immisçaient dans leurs disputes, il expliqua comment ils cultivaient les plantes, et exprima son espoir de voir le monde manger à sa faim.

— Pour cette unique raison, je compte mener le combat contre ceux qui gardent les semences au pôle recherche, et j'avance, Anna. Notre dernier captif nous a branchés sur son supérieur qui s'apprête à coopérer. En gage de bonne volonté, il nous promet un second pilote si nous lui trouvons un prétexte de sortie. M'aideras-tu à organiser une bataille ?

— Je me suis souvent rendue chez toi, Hayatt, et je n'ai croisé aucun natif des tours qui illuminaient nos nuits avant les grands départs.

— Tu les as vus sans deviner. Viens discuter avec Roger. Ensuite, tu décideras. Mais c'est urgent. Nous

devons attirer son équipe demain. Passé ce délai, il faudra attendre huit jours.

— Huit jours, ça passe vite.

— La réussite de notre plan dépend d'eux et Libéco peut se débarrasser d'eux à tout moment.

Les tisanes consommées, Anna accompagna Hayatt et les siens jusqu'au garage où ils avaient élu domicile.

Avec son crâne rasé, vêtu de son uniforme tâché, Roger l'approcha timidement. Elle caressa ses joues bien remplies, tâta ses muscles, observa les deux trous sur sa tempe gauche et lui posa des questions auxquelles il répondit avec sincérité. Oui, jusqu'à avant-hier il croyait les HS débiles, avides de violence et mangés par les radiations. Oui, avant il craignait l'air extérieur. Non, il n'avait jamais goûté de fruits, de légumes, et il se réjouissait de cette découverte. Il en remerciait encore Marek et celui qui avait abattu sa soucoupe.

— Ces gens de Libéco nous considèrent comme des animaux, hein ?

— Oui, madame. Ils nous envoient en incursion pour nous empêcher de pleurer l'absence de nos parents qu'ils transforment en aliment. C'est ce que j'imagine depuis que je suis arrivé chez vous. Libéco ignore que vous travaillez la terre. Ils affirment que vous n'avez pas évolué depuis la fin de leur monde, que vous tuez sans raison, et nous, les habitants des tours, allions dans le même sens. Je suis désolé. Nous ne savions pas ce que vous enduriez dans votre quotidien. À l'abri de nos vitres blindées, nous nous sentions légitimement en sécurité. Pour nous, vous étiez des monstres à éliminer.

Anna lui tapota la joue d'une main compatissante puis se tourna vers l'assemblée.

— Ted sera content de les tromper.

Chapitre vingt-et-un – Le jour d’astreinte

Le matin suivant cet étrange échange, Pierre emmena son unité en salle de réflexes et observa leur travail.

Les garçons se stimulaient l’un l’autre, les filles gardaient leurs distances.

Lou-Ann n’avait pas encore mis sa menace à exécution, mais Pierre devinait qu’au moindre geste équivoque, elle courrait au poste de commandement.

Un peu avant le déjeuner, il stoppa l’entraînement et les abandonna en zone d’instruction informatique.

— Tim, j’ai à te parler.

Au-dessus de la coupole, le ciel s’alourdissait. Les nuages filaient, et l’humidité extérieure s’infiltrait jusque dans les rues.

— Fera pas bon sortir, si on doit.

Pour Pierre, le mauvais temps représentait plutôt une aubaine. Cependant, il s’abstint d’exprimer ses satisfactions.

— On modifie nos équipes. Je prends Mehdi et toi Lou-Ann.

Tim approuva.

— Les filles s’entendent pas.

— Après le repas, ma moitié ira au simulateur et la tienne au stand de tir. On permutera à quinze heures.

— Pas de soucis, chef.

« Unité 2, intervention ! Unité 2, intervention ».

Pierre bondit de sa chaise. Jamais il n'avait autant attendu cette voix déshumanisée.

Moziane ricana.

— Toi, tu brûles de te défouler.

— En piste.

Et il s'élança vers le tarmac.

Les dômes vibraient sous la tempête, et la pluie tombait dru. La nature favorisait ses plans. Les caméras peineraient à retransmettre des images exploitables.

Emplie de la même exaltation, Anaïs sauta sur son siège et coiffa son psycho. À présent, comme Pierre, elle savait orienter ses pensées vers une seule personne. Ni Lou-Ann ni les autres ne capteraient ce qu'elle lui dirait et ce qu'il lui répondrait.

Chacun lut les coordonnées et les valida sur l'ordinateur de bord.

Toujours les mêmes, commenta Mehdi.

Joe rugit dans les talkies-walkies réparés par ses soins
— Faites du bruit ! Manquerait plus que Libéco rappelle l'équipe !

— On a compris, bougonna Ted. Inutile de répéter. On n'est pas si stupide !

— Y a intérêt que ça marche ! cria l'un de ses frères dans l'émetteur. Veux pas crever pour rien, moi.

À côté de Joe et de Jacques, Roger, psycho au front, assistait au déroulement des opérations.

Pierre ?

Je t'entends.

Essaie de dévier Anaïs vers nous. Hayatt a besoin de la soucoupe en bon état.

Compris. Anaïs ? À mon signal, tu éteins tes phares, tu simules la panne et tu te diriges vers la pensée de Roger. Sois convaincante.

Reçu.

Les doigts crispés sur les manettes, l'adolescente songeait à cette nouvelle vie qui l'attendait. Elle rejoindrait son ennemi d'hier, mais découvrirait aussi l'air extérieur et les légumes dont il avait décrit les saveurs avec un enthousiasme non dissimulé. Elle goûterait la liberté et trouverait des réponses à ses angoisses. Elle se battrait pour ça. Elle n'avait plus envie de tuer pour des menteurs.

Ballottés par le vent, arrosés par la pluie, ils arrivèrent en vue de la fusillade qui s'interrompit à leur approche.

Tim s'étonna.

Qu'est-ce que...

Tirez dans les murs, ça les effrayera.

Et la valse des lumières mortelles débuta.

Anaïs coupa ses leds et descendit son appareil dans l'obscurité d'une rue adjacente en hurlant mentalement.

Moteurs en rade !

Attirée par les ondes cérébrales de Roger, elle louvoya entre les immeubles, dont elle ne discernait que les ombres imposantes, et se posa sur le toit d'un bâtiment carré.

Elle sortit de l'engin et une main vigoureuse la happa.

— Anaïs ?

— Oui.

— Par ici.

Ils se sont défilés.

Et Anaïs a disparu.

— Unité deux, retour à la base, émit l'ordinateur.

— Un soldat au sol !

— Retour à la base, répéta la voix dématérialisée.

On rentre, ordonna Pierre.

Ils battirent en retraite dans un mutisme stupéfait, chargé de culpabilité, pour les garçons.

Lou-Ann, elle, jubilait de savoir sa rivale captive, peut-être morte.

Pierre décida de lui pardonner. Après tout, la jalousie n'est-elle pas un sentiment humain ? Et puis, il venait de mettre son amour en sécurité.

Il ravala son soulagement. À la prochaine réunion des chefs, il devrait justifier cette perte pour éviter le reclassement.

J'accuserai le temps ou le mécano.

Accabler un innocent...

Tu crois qu'elle va mourir ? demanda Moziane.

Je l'ignore.

Tirée par le bras, Anaïs se laissait emporter dans des ténèbres tourmentées. L'inconnu la poussa vers un escalier qu'elle faillit dévaler sur son cul trempé.

— Ralentit, on est à l'abri.

— On est où ?

— Chez moi. Je m'appelle Yael.

Une porte s'ouvrit sur ce qui lui sembla, au premier abord, un vaste débarras. De la chaleur lui parvenait de

la droite, et à dix pas d'elle, un second foyer éclairait un cercle épais de gens tournés vers elle et son guide qu'elle étudia avec curiosité. L'iris vert, le cheveu long... Une courte barbe mangeait son visage. Grand, plus âgé que Pierre, et vêtu comme son père quand il partait travailler.

Elle refoula ses larmes.

— Anaïs ?

Elle se retourna et, à la vue de Roger, ne put retenir un mouvement de recul.

— Je m'excuse pour l'autre jour. J'étais amoureux de Pierre, vois-tu ?

— Tu ne l'es plus ?

Il grimaça.

— Il préfère les filles, je m'y suis résigné. Viens dîner.

Anaïs interrogea Yael du regard, il l'invita à le suivre d'un geste. Elle rejoignit donc l'assemblée silencieuse et Roger l'installa en face d'Hayatt qu'il lui présenta. Une montagne de muscles lui tendit une assiette avec douceur, mais elle n'osa toucher à ces choses rouges et roses qu'elle trouva bien fragiles à côté des boulettes dont elle se nourrissait depuis son arrivée aux dômes.

— Je m'appelle Marek, et j'apprends aux miens à cuisiner ce que la terre veut nous donner. Je te propose là des fraises et des framboises. Prends-les délicatement et savoure.

Elle choisit une fraise qu'elle huma. Surprise par la texture et la couleur, elle l'observa avant de l'entamer.

— Ça croque... et pas.

Elle dégustait en détaillant la cicatrice qui barrait le visage d'Hayatt de la tempe droite à la lèvre, la barbe rousse aux poils épars et le sourire édenté.

— Hier, Pierre a capté des informations importantes dans les pensées des dirigeants.

— On t'écoute.

— Sur un dôme dédié à leurs plaisirs sexuels ou sur celui réservé à l'insémination artificielle, Libéco recycle les filles qui désobéissent à leurs règles. Apparemment, le patron en tue aussi une partie.

— Ça pue l'exploitation.

Anaïs, qui dévorait ses fruits avec des bruits de bouche gourmands, s'arrêta soudain et regarda Roger.

— Pierre m'a raconté ce que t'as vu. L'*usine*, c'est sans doute là qu'ils envoient ceux qui ne plaisent plus. Les boulettes...

Saisie d'une violente nausée, elle hoqueta.

Kam lui massa la nuque en lui parlant doucement.

— Tu pouvais pas savoir que Libéco nourrit l'homme avec l'homme. Garde les fruits dans ton ventre, ils sont précieux.

Hayatt posa la main sur la sienne.

— Tu demanderas à Pierre de localiser ce boss. Il sera nos yeux et nos oreilles. Grâce à lui, nous serons en mesure de leur déclarer la guerre.

— Si vous... Si on le capture, un autre le remplacera.

— Alors nous devons tout connaître de leur organisation.

— Vous avez un ordi ?

— Non.

— Ma soucoupe est connectée.

— Et on a réparé celle de Roger, intervint Jacques. Elle n'a plus sa protection, mais l'électronique fonctionne.

— N'allumez pas ! Libéco...

— T'inquiète pas, Roger, j'ai déporté le signal depuis l'*usine*.

— Je vous croyais simples exécuteurs !

— Pour l’informatique, la chimie et d’autres spécialités, Libéco n’a pas besoin des compétences des habitants des tours. On leur sert à rien. Nous avons survécu grâce au sport qu’on pratiquait chez nous. Notre forme physique nous a sauvés.

Hayatt intervint.

— Emann va te montrer où dormir, Anaïs.

Par ces mots, il clôturait la veillée. L’assemblée commença à se disperser dans un brouhaha rassurant.

— Merci pour votre hospitalité.

— On en tire avantage. Nous cherchons à localiser des endroits non irradiés.

— J’ai étudié la carte.

— On en reparle demain.

De retour au dôme, l’unité se rendit en salle de débriefing, visionna les films de l’assaut et ne décela aucun indice sur la panne d’Anaïs.

Derrière un masque de tristesse, Pierre cacha son soulagement.

— Deuxième perte en onze jours, lâcha Tim.

— Quelqu’un nous porte la poisse, ajouta Lou-Ann.

— Conneries !

Le ton rude surprit Ahmed. Pourtant, il exprima ses inquiétudes.

— Ils ont cessé le combat dès notre arrivée. Moi, je pense qu’ils ont toute leur tête. Libéco nous a peut-être menti et...

Pierre l’interrompt.

— N’importe quel idiot comprendrait notre supériorité.

— La méthode n’est pas bonne, lâcha Tim.

— Libéco les regarde crever de faim, grogna Moziane.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Réfléchis. Depuis que le chaos s'est installé, il leur reste quoi ? Quelques boîtes de conserve périmées ? Des fruits malingres qui poussent sur de rares arbres en été ? La chair des rats et des chiens errants qu'ils piègent ? Les réserves des anciens se tarissent, les forts commencent sûrement à manger les faibles. Bientôt, ils s'entretueront puis mourront à leur tour, question de temps.

Pierre renifla son dégoût.

— Ouais. Ben voilà l'aube, je vais me pieuter.

À ces mots, la fatigue pesa sur les épaules. En silence, ils gagnèrent leur chambre.

Alors que les garçons s'éparpillaient dans leur couloir, Lou-Ann arrêta Pierre d'une main sur le bras.

— Je n'étais pas en bons termes avec Anaïs, mais sa disparition me désole.

Pierre la considéra pendant un long moment. Dans le regard noir, il chercha une once de sincérité, en vain. Elle simulait sa peine.

Il décrocha ses doigts de son coude et se détourna d'elle.

— Repose-toi.

Et tandis qu'il marchait, il ressentit sa déception.

Ces gens sont formidables, pensa Anaïs dès qu'elle capta sa présence.

Elle lui rapporta sa conversation avec Hayatt, lui décrivit la saveur des fruits, l'odeur du feu de planches, les cheveux des filles et les barbes des hommes.

Après le petit-déjeuner, je rencontre Anna, la chef d'un autre clan. Jacques a dérouté la balise de l'ordinateur de Roger pour que Libéco ne nous localise pas. Il s'est excusé, tu sais ?

Pierre sourit.

Remets ton psycho dès que possible. Hayatt te prépare un plan d'action. Vivement que t'arrives. Du travail nous attend et tu me manques. Sois prudent.

D'accord, je dors un peu.

Oui, tu vas avoir besoin de toute ta lucidité.

Chapitre vingt-deux – Dénoncés

Pierre allait sombrer dans un sommeil réparateur quand une pensée lointaine titilla sa curiosité.

« Cette nuit, l'équipe de Pierre 81 est tombée sur un vide. »

Il la reconnaissait sans parvenir à lui attacher un visage. Intrigué, il se focalisa sur la conversation.

« Développe. »

Jeff, le superviseur, prenait un ton cassant, même avec les siens. Il avait déjà tenté de sonder son esprit, mais le bougre avait appris à se contrôler.

— L'arrêt des tirs HS au point de rencontre leur a paru bizarre. J'ai visionné leur débriefing. Ils commencent à s'interroger sur nous. Regardez.

Pierre identifia la première voix. Elle appartenait à François, l'un des deux opérateurs communication qu'il avait espionnés la veille.

Un long moment s'écoula puis Jeff cracha son ordre.

— On les transforme.

— Je programme la récupération pour demain à la première heure.

— Réunion, ce soir au poste de contrôle.

Le sang de Pierre reflua vers son cœur. Pendant un instant, son cerveau refusa de fonctionner puis repartit, plus vite qu'avant.

Anaïs !

Un problème ?

Libéco nous recycle.

Raconte tout aux autres, te laisse pas emmener !

Reste connectée. Roger...

Je le préviens.

Réveillez-vous ! Connexion !

Surpris par ce cri mental, les quatre garçons et Lou-Ann s'exécutèrent avec fébrilité.

Depuis quand on peut t'entendre sans psycho ?
s'étonna Moziane.

J'ai toujours su m'en passer. Ressentez-vous Roger et Anaïs ?

Oui, c'est étrange, songea Tim.

J'assure le relai entre eux et vous. À toi, Roger, parle-leur de l'usine.

Après le récit de son pilote accidenté, Pierre expliqua la fausse panne d'Anaïs et le projet des ex-manutentionnaires enlevés par le clan d'Hayatt.

Je ne voulais pas communiquer avant de vous avoir testé, à cause de l'instruction nocturne, vous comprenez ? Mais je viens à l'instant de surprendre une conversation entre François, de la com', et Jeff. Ils nous recyclent.

Qu'est-ce que ça signifie ?

Que nous finirons en boulettes dans les assiettes de nos remplaçants !

Un silence stupéfait plomba les esprits à tel point que Pierre pensa avoir perdu ce précieux don que la science avait révélé.

Le premier, Ahmed dépassa la terreur qui statufiait ses collègues.

Pourquoi cette décision ?

Certains d'entre vous ont soupçonné Libéco d'hypocrisie. Ils nous filment, souvenez-vous.

Fuyons en soucoupe ! lança Marc.

Ils nous poursuivront.

Prenons le dôme !

Pierre réfléchit. L'idée lui plaisait et elle émanait de Tim-le-sage. Seulement, à six et en une journée...

Paul m'écouterà, on est amis.

Au stand de tir, Paul, le chef de l'équipe numéro un, observait la posture de ses soldats en discutant avec Yvan, son second, un adolescent si doué en informatique que Libéco l'appelait régulièrement pour réparer leurs bugs.

L'irruption de Pierre dans son esprit laissa sa phrase en suspens. D'un geste, il interrompit la question d'Yvan et sous des airs impassibles, prêta attention à son histoire.

J'ai besoin de toi, conclut Pierre.

Comment j'arrive à te capter ? J'ai pas mon psycho.

Avec leurs aiguilles, ils ont débloqué un truc dans ma tête qui m'a connecté aux habitants. Que décides-tu ?

On se libère ou tu nous condamnes aux abattoirs ?

Trop envie de goûter les fraises, mon vieux, et je veux retrouver mes parents. Qu'attends-tu de moi ?

Que tu coupes le courant assez longtemps pour nous permettre de neutraliser les dirigeants.

Le disjoncteur est sous constante surveillance...

D'une seule personne pendant le repas...

Qui sonne dans deux heures. Ça me laisse le temps d'informer les gars. Ils couvriront mon absence.

Fais-toi assister. On entrera en action à ton signal. Anaïs ? Roger ? Filmez l'usine aujourd'hui. Si on réussit à s'emparer du dôme, il faudra convaincre les gens.

Jacques s'en est occupé hier avec la caméra de ma soucoupe, répondit Roger. Il a retiré l'électronique de la base. Ils sont en train de fabriquer des canons laser aussi.

Parfait. À ma demande, tu envoies les images. Il saura faire ça, Jacques ?

Oui.

Pierre écouta Anaïs parler câblages avec l'ex-otage, puis le brouhaha psychique de ses équipiers.

Le silence de Lou-Ann l'inquiéta.

Il sauta dans sa combinaison, sortit de la chambre, la rattrapa sur le palier et lui saisit le coude.

— Où tu cours, comme ça ?

— J'ai faim.

— Menteuse.

Elle se dégagea de son étreinte, il la plaqua au mur.

— Tu veux nous trahir.

— N'importe quoi !

— Je ressens tes émotions, Lou-Ann. J'ai pas besoin de mon psycho pour te lire. Comment crois-tu que j'ai découvert le secret des Libéco ? Ils nous recyclent, Lou-Ann ! Même si on s'était pas fait gauler à discuter sur leur dos, la baisse de nos performances ou l'échéance de nos vingt-cinq ans auraient mis un terme à notre statut de pilote. Le sept dédié au plaisir masculin, l'usine... Après avoir entendu ça, la liberté ne te tente pas ?

— Pas avec les HS !

— Chut !

— Je...

Il la bâillonna d'une main. De l'autre, il fouilla sa poche, en extirpa le cerceau, l'appliqua sur son front et émit un son mental strident. Le regard glacé de colère, il lui infligea une si forte migraine qu'elle s'évanouit. Alors il l'enlaça et descendit l'escalier avec son fardeau.

Une fois dans sa chambre, il l'étendit sur son lit, se coucha sur elle et lui ligota discrètement les poignets aux barres transversales du sommier. Ce travail accompli, il se releva, rabattit le drap sur elle et plaça l'oreiller face à la caméra muette, de façon à ce que ces voyeurs de Libéco ne puissent déceler d'éventuels appels au secours.

Heureusement, personne ne regardait les écrans de surveillance. Le gardien somnolait, tout simplement. Après sa course dans les étages, Pierre se recoucha et patienta.

Les traits déformés par la fureur, le surveillant du bloc six fondit sur Paul qui ne bougea pas de la table contre laquelle il s'appuyait.

— Pourquoi utilisez-vous les psychos ?

— On synchronise les tirs à la pensée.

— Interdiction de les porter hors des modules d'entraînement !

D'un index levé, Paul ordonna à son équipe de retirer les cerceaux.

— Que je ne vous y reprenne plus !

Mais Paul avait disposé d'assez de temps pour exposer les grandes lignes de l'histoire de Pierre, et ses pilotes s'étaient rangés de son côté. Lors de cette courte conversation, il s'était rendu compte que tous se posaient des questions depuis leur arrivée ici. Privés de liberté, frustrés par leur vie austère, ils avaient plié l'échine uniquement parce qu'ils ne savaient comment s'insurger. Et lui, capitaine d'escadron, se trouvait dans le même cas, obligé, en plus, de subir les réprimandes et les sarcasmes des cadres pendant les réunions hebdomadaires.

À présent, il s'expliquait le mépris de Libéco. À leurs yeux, ils n'étaient que des pions en attendant de devenir du bétail qu'on égorge et qu'on avale.

Il s'enferma aux toilettes et vomit son dégoût dans la cuvette, une bile jaunâtre et nauséabonde qui lui brûla l'estomac et le laissa pantelant. L'espace d'un instant, car son désir de vivre rattrapa son âme.

Il s'assit sur l'abattant et remit son psycho.

Pierre ? On va devoir passer par toi pour communiquer. Notre garde personnel vient de nous rappeler les règles. OK. Dès que je les sens au réfectoire, je te préviens.

Chapitre vingt-trois – Mutinerie

Une heure à regarder ses hommes tirer à la cible sans conviction.

Avec une désinvolture adressée au surveillant, Yvan naviguait entre eux. À voix basse, il distribuait son rôle à chacun.

En retrait du groupe, l'air pensif, Paul cherchait la faille dans le plan de Pierre.

Juste avant la sonnerie du déjeuner, Raphaël brandit son arme vers le plafond.

— Laser en rade !

Paul le rejoignit, examina l'engin et l'empocha.

— Je l'emmène en réparation et je vous retrouve au self. Il sortit du centre de tir et remonta la rue à contre-courant de la foule qui allait se restaurer. Huit-cents personnes se partageaient deux grands réfectoires. Techniciens et navigateurs d'un côté, petit personnel de l'autre.

La pensée de Pierre lui parvint.

François est de garde. T'as de la chance, il tient à sa gueule d'ange.

— Chef !

Paul se retourna.

— Qu'est-ce que tu veux, Yvan ?

— J'ai un deuxième flingue en court-jus.

Tout en paraissant soutenir une conversation, les deux anciens gamers entrèrent au quartier général de Libéco. Ils contournèrent le guichet des réclamations et la porte s'ouvrit sur François, rouge de colère.

— Qui vous a permis de franchir cette limite !

Pointés sur lui, les lasers l'acculèrent dans la pièce bardée d'écrans. Le regard noir de haine, Paul visa son front tandis qu'Yvan le bâillonnait avec un chiffon crasseux. Il l'assit sur une chaise et l'y attacha d'un câble trouvé dans une caisse.

— Le disjoncteur, là.

En appuyant sur le bouton rouge, Paul plongea la salle de contrôle, les cantines, les blocs de travail, les douches et les toilettes dans l'obscurité.

Pierre jaillit de son lit.

On fonce, camarades !

Dans le noir complet, ils se ruèrent dans les escaliers.

Concentrez-vous. Les cerveaux émettent des ondes. Si nous les captions, nous éviterons de nous cogner aux gens.

Pendant que l'unité deux avalait les marches, les hommes de Paul fondirent sur les sept Libéco et les pressèrent vers la sortie. Aveuglés et surpris par cette soudaine violence, ils se laissèrent entraîner. Mais, à la lumière du jour, ils affrontèrent leurs agresseurs.

À quatre contre sept, si l'équipe de Pierre n'avait surgi à temps du bâtiment, les insurgés auraient perdu.

Dix pilotes poussèrent leurs bourreaux vers le bloc de surveillance. Chaque fois que l'un d'eux osa crier à l'aide, un adolescent lui répondit d'un coup sur la nuque ou dans les côtes. De toute façon, les travailleurs affolés

par la panne ne songeaient qu'à se regrouper pour commenter les événements.

— Vous le paierez cher, cracha Jeff.

— Tu nous as déjà condamnés, riposta Pierre.

— Qui t'a dit ça ?

— Moziane ! Ramène les trois autres brigades d'intervention, qu'ils mettent leur psycho en chemin. On se fait une réunion au sommet !

— Si les communications sont trop longtemps interrompues, vous aurez des problèmes, raila un Libéco.

— Tim, file rétablir le courant et enclenche le bouclier magnétique.

— Crétin ! maugréa Jeff à l'attention du gaffeur.

Quand ils investirent le poste de commandement, Pierre interpela ses soldats et ceux de Paul.

— Bouclez-les dans les chambres du premier sous-sol ! Sitôt l'ordre prononcé, l'espoir de Jeff s'immisça dans sa tête.

Il le plaqua au mur et lui bloqua le menton.

— Tu caches quoi ?

D'instinct, il savait qu'il lirait plus facilement les cerveaux non percés en plongeant dans leurs pupilles.

Les prisonniers se figèrent, un instant d'éternité s'écoula.

Enfin, Pierre s'exprima dans l'esprit des pilotes.

Descendez-les plutôt jusqu'au sol. Ils y ont encagé un type qui s'appelle Arthur. Libérez-le et collez-y ces enfoirés, à poil.

À poil ?

Au cas où ils planqueraient des émetteurs dans leur combi. Servez-vous dans l'armurerie en passant et s'ils se rebiffent, tirez.

Et il propulsa Jeff entre leurs mains.

Après le départ des soldats, Pierre retrouva Tim, Yvan et Paul dans la pièce aux écrans. Il ignora François, toujours ligoté sur sa chaise, et s'approcha d'Yvan qui apprenait les commandes.

— J'ai trafiqué les logiciels de transmission. On est isolés.

— Bon travail. Mets-moi en communication audio-visuel avec les cantines.

Quand les diodes se rallumèrent, les affamés se précipitèrent de nouveau vers les distributeurs de boulettes colorées, leur seule nourriture.

Pierre écouta leur chahut en regardant les écrans de surveillance. Lou-Ann n'avait pas bougé.

Satisfait, il s'assit devant le micro et les doigts du second de Paul valsèrent sur le clavier.

— Moniteurs opérationnels.

— Bonjour, travailleurs des tours !

Cette interpellation renvoya les employés à leur vie d'avant. Surpris, ils levèrent le nez des bols.

— Je vous informe que nous, les pilotes, avons pris le contrôle de ce dôme.

Les yeux s'agrandirent de stupéfaction.

— Nous combattions les HS et je peux vous assurer qu'ils ne sont pas si hors service que Libéco nous l'a fait croire. Deux des miens les ont rejoints, ainsi qu'une dizaine de ramasseurs de cadavres, des gens de chez nous qui touchent, entre autres, à l'informatique et à l'électricité, et dont cette prétendue société libérale a boudé les compétences.

Un brouhaha d'assentiment remua les têtes. Pierre patienta une minute puis éleva la voix pour couvrir les conversations.

— Nos alliés ont élucidé le mystère du recyclage. Avez-vous déjà été soumis à cette menace ?

Les yeux braqués sur la projection du jeune chef d'escadron qu'ils croisaient au quotidien depuis trois ans, les convives opinèrent.

— Voici ce qu'elle signifie.

Envoie le film, Anaïs.

De gros bonshommes ancrés sur des sièges à haut dossier se substituèrent à son image. Un grillage qui ressemblait à un filtre d'aération floutait la scène. Malgré cet inconvénient, le public voyait trois obèses qui semblaient dormir. Un tuyau leur rentrait dans la bouche, des tubulures plus fines immobilisaient les bras et les cuisses.

L'absence de son oppressa les spectateurs, et le mot *équarrissage* affiché au-dessus d'une porte vitrée provoqua un murmure angoissé.

Soudain, une silhouette transparut derrière elle. Ses doigts s'agitèrent sur une console et un fauteuil avança vers la cloison qui coulissa à son approche.

Au dôme douze, un silence tendu effaça les chuchotements indignés.

Le panneau se referma, la caméra zooma derrière le jeune en uniforme Libéco et le bruit d'un levage automatique, comme ceux qu'utilisaient les mécanos pour déposer les modules à réparer, envahit les oreilles. Sauf qu'au lieu des moteurs, une paire de chevilles entravées apparut au bout du crochet. Les spectateurs entendirent le concert du marteau et de la scie. Cette terrible musique emballa l'imagination des âmes qui serrèrent les dents pour retenir leur cri.

Le sang éclaboussa la vitre du local et la poulie glissa lourdement sur un rail, emportant avec elle les pieds et sa dépouille suggérée.

Quand le deuxième fauteuil s'ébranla, l'assemblée cria grâce.

Pierre, Paul et Yvan reparurent à l'écran.

— Voilà ce qui nous nourrit, les amis.

Pierre leur laissa le temps d'intégrer la nouvelle, d'en parler avec leurs voisins, à loisir, pour la première fois depuis trois ans.

Lorsque le vacarme descendit d'un ton, il reprit :

— Libéco a vidé les tours. J'ignore combien de parents ont fini dans les assiettes de ces dirigeants et dans nos bols, mais je vous fais une promesse. Je délivrerai les survivants !

Après les acclamations, il revint sur les HS dénigrés par Libéco.

— Le clan d'Hayatt cultive un lopin de terre. Les deux membres de mon équipe qui sont tombés chez lui ont goûté des fraises, des radis et divers tubercules. Nous

avons localisé les endroits non irradiés. Supprimons l'oppresseur et nous pourrions vivre dans les zones saines avec ces gens qui partageront avec nous leurs expériences.

— Mensonges ! hurla une voix à peine muée.

— Roger et Anaïs vous offrent la visite.

Le joli minois au crâne rasé d'Anaïs remplaça Pierre. Gênée, elle tendait la main vers un point situé hors de l'écran.

— Montre-toi, Roger. T'es au douze depuis plus longtemps que moi.

Le colosse apparut à ses côtés et s'adressa au cadreur.

— C'est parti, Jacques.

Dans le réfectoire du dôme douze, une jeune fille bondit de sa chaise.

— Jacques 72 ?

Jacques retourna la caméra vers lui.

— Moi-même, Sarah 912.

— Oh ! T'as des cheveux, et ton visage...

— On se retrouvera, ma belle. Pour le moment, admire ce jardin.

La vue de la terre, du vert des feuilles, du rouge tendre des fraises, le marron mauve de la rhubarbe, le violet des choux étirèrent les cous. La salive noya les langues, des frissons d'envie hérissèrent le poil des avant-bras. En se rappelant les cours de leur enfance, certains pleurèrent et une femme murmura :

— On les disait disparus à jamais.

— Le bonheur est sous le béton, rit un garçon.

Au quartier général, massés derrière Pierre, Paul et Yvan, les pilotes regardaient les mêmes images.

Arrimé à sa chaise, perdu dans cette forêt humaine et hostile, François se taisait.

— La liberté dépend de notre volonté, conclut Anaïs. Faites-nous confiance. Nous venons des tours, comme vous. Bonne chance.

Et Pierre reparut.

— Nous allons étudier les documents de Libéco. Dans vingt-quatre heures, nous vous proposerons un plan... ou plusieurs. Si nous n'arrivons pas à trancher, nous organiserons un vote. Je demande aux techniciens de garder les navettes et les soucoupes en état de voler. Détendez-vous, et restez respectueux de ce qui est encore votre lieu de vie. À demain.

Chapitre vingt-quatre – Arthur 310

Arthur, mécano sur navette, croupissait au fond d'une cage depuis deux jours sans eau ni nourriture. Au-dessus de lui, une faible lumière éclairait des murs noirs luisants d'humidité, et les dix dernières marches de l'escalier qu'on lui avait fait dévaler, un laser sur la nuque. L'endroit sentait la pierre moisie, l'urine et les excréments, car on ne lui avait même pas laissé un pot pour ses besoins naturels. Il s'était lâché dans un coin de cette boîte aux barreaux rouillés.

Et il ruminait. Pourquoi Libéco interdisait-il les formations de couples ? Pourquoi une sanction si grave pour un simple baiser ?

Au début de cette incarcération cruelle, il avait crié, pleuré, supplié, en vain. Il allait crever dans cette cage trop basse qui l'obligeait à rester assis. Pour la énième fois, il replongea dans le souvenir des lèvres douces et chaudes de Nora. Sa peau aux odeurs de savon masqua celles de sa prison. Au dôme, Nora nettoyait les blocs, mais dans sa tour, elle étudiait pour se destiner au métier d'enseignante. Elle lui résumait les ebooks qu'elle dévorait, déclamait des poèmes et rêvait d'en écrire sur une vraie feuille de papier. Il pouvait l'écouter parler de sa passion pendant des heures.

Soudain, le tunnel vertical qu'il regardait vaguement répercuta des pas pressés. Puis des voix lui parvinrent. Arthur tressaillit. Était-ce la fin ? Le jour de l'exécution ? Le halo rond des torches dansa bientôt sur les murs et

ils apparurent, les hommes en noir, suivis des pilotes coiffés de leur psycho.

Pendant que les autres tenaient les Libéco en joue, Marc s'approcha de lui.

— Pourquoi t'es là, Arthur ?

— J'ai embrassé Nora.

L'adolescent tourna vers Jeff un visage durci de colère et ponctua son ordre d'un geste des doigts.

— La combinaison du cadenas.

— Je l'ai pas.

Un sourire méchant lui fendit la face.

— On va voir ça. Déshabillez-vous !

Et comme ils hésitaient, il rugit « à poil ! » en visant le commandant qui ricana.

— T'oseras pas.

Marc tira dans le genou de Jeff qui tomba.

— Ça, c'est pour Arthur. Un autre prétendant ?

Les six captifs commencèrent à se dévêtir.

— On s'active, les gens, j'ai la gâchette qui me démange. Ahmed, occupe-toi du blessé, s'il te plait.

— Pierre a le code ! s'exclama Fred.

— Co...

— Il l'a trouvé dans ta tête, Jeff.

Fred libéra Arthur qui, à peine sorti, se précipita sur le chef des Libéco.

— Où est Nora ?

Les lèvres de son adversaire se retroussèrent sur ses gencives.

— Tu ne la retrouveras jamais, ou alors écorchée. Il adore ça, le boss, retirer la peau des filles en les écoutant hurler. C'est comme ça qu'il prend son plaisir.

Malgré sa faiblesse, Arthur lui décocha un formidable coup de poing qui l'assomma.

Marc toisa les prisonniers.

— Entrez là-dedans.

— On va être serrés.

— On sortira quand ?

— Chai pas. Dépêchez !

Les soldats les poussèrent dans la cage, y enfournèrent Jeff, et Fred referma le cadenas qu'il souda au laser.

L'escalier en colimaçon s'imbriquait dans la paroi du pied du dôme. Tandis qu'ils remontaient, Marc raconta le mouvement d'insurrection à Arthur. Sa voix et leurs pas résonnaient contre le large tube transparent qui traversait le tunnel vertical.

Au fil de leur progression, l'humidité s'estompa et l'odeur de moisi céda devant celle du savon.

— Tu crois que Pierre trouvera où loge ce boss ?

— Avec Yvan, oui. C'est un crac en informatique, il cassera tous les verrous.

Ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle.

— Sa coupole est sans doute bien gardée, ahana Arthur.

— Ici, ils étaient huit pour huit cents personnes et à la relève on voit toujours les mêmes têtes. À mon avis, ils ne sont pas nombreux chez Libéco.

Quand ils émergèrent au bout du couloir d'un Q.G. en ébullition, le crépuscule s'annonçait.

Pour échanger les informations de l'après-midi, les pilotes avaient envahi la salle de pause et le bureau de Jeff.

D'un œil ahuri, Arthur observa ce désordre et écouta les commentaires.

Un laveur de trottoirs avait piqué une crise d'angoisse, une serveuse répétait son désir de revenir à sa tour pour *vivre comme avant*, un autre affirmait être possédé par les âmes de ceux qu'il avait mangés...

— Ils sont devenus fous, soupira le soldat vautré dans le fauteuil du patron.

Pour détendre l'atmosphère, son voisin évoqua les couples qui emplissaient les chambres et les conversations dévièrent vers des blagues salaces.

Planté entre les seuils, Arthur songea à son amour perdu. Si cette rébellion s'était déclarée trois jours plus tôt...

— Pierre veut te voir, dit Ahmed.

Dès qu'il entra en salle de surveillance, Pierre lui tendit un verre d'eau bleue et s'excusa.

— J'aurai dû intervenir vendredi dernier, quand j'ai deviné quel avenir Libéco nous promettait.

Arthur vida le gobelet à longues gorgées puis le regarda d'un air sombre.

— T'as les coordonnées du dôme principal ?

— On a la carte de tous les dômes. Il y en a douze.

— Qu'est-ce que vous attendez ?

— Faut pas attaquer à l'aveuglette, Arthur.

— Je sais piloter. Mes collègues aussi.

— Les navettes ne sont pas équipées pour tirer.

— Je peux les armer.

Pierre le sonda brièvement.

— Jeff t'a dit un truc pas frais.

— Ouais.

— OK. Tu gères dix appareils. En combien de temps penses-tu...

— Deux jours et deux nuits si tu nous laisses de la lumière.

— Fonce, et ramène tes amis à la réunion de ce soir. Vingt-et-une heures.

En signe d'assentiment, Arthur inclina légèrement la tête et se retira.

Chapitre vingt-cinq – Concertations

La nuit enveloppait le dôme, mais ses lumières éclairaient encore les blocs. Pour la première fois depuis l'insouciance des tours, la sirène du couvre-feu se taisait. L'odeur de la liberté enivrait les gens qui formaient des groupes aux abords des anciens quartiers Libéco. Assis sur les trottoirs, entre angoisse et excitation, ils imaginaient déjà l'avenir. Peu à peu, l'espoir se propageait.

Aux réfectoires, l'intendance établissait l'inventaire des denrées, et au QG, malgré la fatigue, les chefs étudiaient le plateau transparent parsemé de ronds bleus.

Pierre posa le doigt sur l'un d'eux.

— On est là, au douze, le seul qui chasse du HS. Nous sommes l'élite, paraît-il.

Les pilotes ricanèrent.

— Voyez comment ils ont organisé les dômes. Un cercle de onze entoure celui-ci. Je suppose qu'il appartient au boss.

À cet instant, Arthur et son équipe de mécanos entrèrent et s'entassèrent derrière eux. Pour eux, Pierre reprit le début de ses explications et poursuivit.

— Une centaine de kilomètres le sépare des autres. Notez qu'ils ont respecté la même distance entre chaque construction. À notre droite, l'endroit où ils ont conçu nos psychos. À notre gauche, celui où ils instruisent les enfants de dix à treize ans et au-delà, le refuge des cinq-dix ans.

Du dôme quatre qui renfermait la banque de gamètes, trois hôpitaux et un centre d'étude sur la génétique, les femmes inséminées migraient au cinquième et y restaient jusqu'à l'accouchement. Ce que l'oppresseur réservait à ces mères porteuses demeurait un mystère pour Pierre qui n'avait pas trouvé le temps d'approfondir le sujet.

Le numéro six hébergeait une pouponnière où s'effectuait un tri cruel : Libéco examinait les ADN et ne gardait que les nouveau-nés exempts de mutations.

— Le sept abrite des pavillons où les privilégiés s'adonnent à leurs plaisirs sexuels sur nos sœurs et les coupoles huit et neuf protègent les résidences de ceux qui ont su payer pour sortir des tours. Si vous vous souvenez des publicités qu'ils passaient à la télé, vous avez compris. Ces deux-là et celui du boss ont émergé les premiers. Le dix sert de boucherie, je crois. Ils y transforment la... le... bref.

Pierre se redressa et se massa les reins avant de continuer.

— À présent, regardez ces lignes qui les relient. Première bonne nouvelle, elles représentent des tunnels. La deuxième, c'est que seul notre voisin de droite, celui de la recherche, rejoint celui du milieu. Nous commencerons par lui, j'ai localisé des véhicules performants. Paul prendra le commandement d'un escadron volant, moi, je descends. Seulement, ce poste est bourré d'hommes armés. J'ignore ce qu'ils mijotent, mais ça doit être important pour qu'ils le surveillent à ce point. J'espère que des volontaires étofferont nos troupes.

— Quand on aura tué leur patron, les riches réagiront, lâcha Paul.

— L'économie du continent telle qu'ils l'ont créée du temps de nos grands-parents n'existe plus, rétorqua Sylvain, le chef de l'unité numéro trois. Il nous suffira de détruire les blocs et de disperser les monstres.

Pierre approuva d'un signe de tête.

— Ils ne peuvent compter que sur eux, en effet. Que pensez-vous de ce plan ?

Il les observa et devina l'intense travail des cerveaux. Chacun cherchait la faille ou une meilleure stratégie d'attaque. Dans ce silence pesant, il aurait entendu les mouches voler si les parois aseptisées ne les avaient repoussées.

— Dormons un peu, déclara Paul. Demain, nous avons à parler avec la population.

Chapitre vingt-six – Premier assaut

Arthur relatait sa mésaventure à qui voulait l'entendre, mais elle ne semblait pas convaincre les adolescents qui parlaient encore de trahison. Le cerveau lavé par les images nocturnes, ils peinaient à comprendre l'insurrection de leurs aînés.

Pierre, qui les avait écoutés, décida de refuser ces volontaires, s'il s'en présentait.

Ceux qui entamaient leur vingt-cinquième année avaient reçu leur ordre de transfert. Le film de Roger les avait donc poussés à adhérer au mouvement des rebelles.

Lorsque, par micro interposé, Paul expliqua leur projet et demanda des combattants pour les aider à le réaliser, une file d'attente se forma devant les portes du quartier général de Libéco où les chefs résidaient désormais.

Tandis que les pilotes comptaient les lasers et préparaient les autos, Pierre gagna les ateliers pour suivre l'avancée des aménagements sur les navettes de transport. En observant la hargne avec laquelle travaillait Arthur, il songea à Anaïs qui cédait sa soucoupe à Roger désireux de participer à la libération.

Il aurait aimé la récupérer, seulement il trouvait imprudent d'envoyer un module pour une seule personne. Ce caprice risquait de compromettre leur plan. Et puis Anaïs se rendrait plus utile en restant dans le clan.

En fin d'après-midi, il rassembla cinquante volontaires et exposa le programme devant l'ascenseur qu'il avait

découvert en étudiant les données Libéco. Pendant sa descente avec les prisonniers puis sa remontée avec Arthur, Marc avait vu ce tube qui traversait le pied de la tour, sans savoir qu'il abritait ce gigantesque ascenseur.

Pierre se tourna vers lui qui arrivait avec une unité composée de pilotes issus des cinq équipes, et l'invita à se servir dans les assiettes amenées par les restaurateurs.

Ils mangèrent un peu, avec dégoût, « On ne combat pas la faim au ventre », avait dit l'instigateur de cette révolution.

La corvée terminée, ils s'armèrent et se dirigèrent vers les voitures.

À raison de six par fourgonnette, neuf roulèrent sur la plate-forme qui les supporta aisément et les enfonça dans les entrailles du dôme sans un bruit.

Avec les plus âgés, Paul, Sylvain, Tim et les autres pilotes organisèrent la soirée en surface. Au sein de chaque quartier, ils provoquèrent des réunions au cours desquelles, à coup d'arguments, ils modérèrent la désapprobation des adolescents.

Pendant ce temps, les techniciens formèrent des gens au maniement de la coupole. Ils leur apprirent à déverrouiller les sas, à enclencher les boucliers de protection, et distribuèrent des lasers pour le défendre. L'évacuation prendrait du temps, martelaient-ils.

Sous les lumières artificielles, Arthur et son groupe de mécanos continuaient d'équiper les navettes. Scies, perceuses, sons de pistons résonnaient sur le tarmac.

Dans sa chambre, Lou-Ann tirait sur ses liens.

En passant au pied de l'escalier, Pierre s'assura que les sept Libéco croupissaient toujours dans leur cage. Ignorant leurs suppliques, il actionna la commande d'ouverture du tunnel. Haut de plafond, bétonné et carré, ce souterrain mieux éclairé tranchait par sa netteté et sa propreté avec le réduit dans lequel ils avaient enfermé Arthur.

Les véhicules à piles s'y engagèrent en sifflant et filèrent à vitesse soutenue.

— À ce rythme-là, nous arriverons au dôme onze dans une heure.

Il ne pourrait s'attarder sur les recherches de Libéco et espérait en saisir l'occasion après la bataille. Il se fixait l'objectif ambitieux de s'emparer du meilleur de leurs découvertes pour repeupler le continent d'espèces animales. Pierre se voyait déjà revenir au temps de ses ancêtres, quand la chaîne alimentaire existait encore.

— Les herbivores broutent et les carnivores les mangent.

— Les abeilles transportent le pollen des fleurs, ajouta Ahmed, et nous les offrons à nos amours.

— Je ne te savais pas si poétique.

— Dans une autre vie, j'inonderai l'humanité de ma prose.

Une autre vie. Ceux qui avaient fini dans leurs assiettes revivraient-ils un jour ? Si oui, se vengeront-ils de leur bourreau ? Pierre refusait d'adhérer aux religions des anciens, par culpabilité, regrets, peur, et fatigue aussi.

— Retour à la réalité, chef.

— Pardon.

Il rectifia sa trajectoire et se connecta à l'esprit de Paul.

Isole Lou-Ann dans une pièce d'échange mental, elle est en train de se détacher.

C'est un traître ?

Oui.

J'envoie un pilote.

Merci.

Pierre freina devant un large panneau qu'il devina épais et, d'un signe, intima la troupe au silence. Derrière cette cloison amovible, deux vigiles conversaient. Il les sentait reliés par radio avec le plateau.

Comment les amener à ouvrir sans les alerter ?

Ils attendent sûrement Arthur, répondit Marc.

Et ils ne l'ont sans doute jamais vu, renchérit Moziane.

Dispersez-vous. On tire à la première occasion.

Pour tuer ?

Oui.

Pierre retourna dans l'esprit de Jeff pour y lire la procédure d'accueil. Après cet exercice, tandis que son équipe s'éparpillait, il s'approcha de l'interphone et émit les mots d'usage.

— Libéco douze pour le recyclage d'Arthur 310.

La paroi coulissa vers le haut. À la vue des neuf jeeps, les gardes affichèrent leur surprise. L'un d'eux dégaina

son téléphone, Marc et Fred leur trouèrent le cœur d'un trait de lumière.

— Mettons-les de ce côté-ci, chuchota Pierre.

Ils étendirent les corps dans l'ombre du mur et reprirent leur route.

Pierre, qui menait le cortège, traversa la base de l'édifice jusqu'à la paroi suivante.

— Bouton vert, Ahmed.

Le garçon sauta du véhicule, courut le presser puis se tourna vers son chauffeur qui, après avoir laissé passer le convoi, franchit le sas et l'attendit.

Ahmed réintégra son siège.

— Je crois qu'on a déclenché quelque chose.

— Alors, on bloque la porte.

Et il visa le clavier.

La paroi s'abattit d'un coup et l'auto repartit en trombe.

— Les chiens du boss vont s'embusquer au bout du chemin.

— Diversion ?

Paul ? À vous de jouer.

Compris.

Sur le dôme douze, les pilotes se précipitèrent vers le quai d'embarquement.

Paul donna ses dernières directives à Coline, une ancienne électricienne des tours, et les rejoignit.

Arthur cria ses ordres aux collègues et bondit dans la navette qu'il s'était réservée.

Il avait réussi l'exploit d'en armer neuf sur dix en vingt-quatre heures.

Chapitre vingt-sept – L’usine

À l’instant où Pierre bloqua la porte du dôme numéro onze, Lily, postée à la fenêtre, interpella son mari.

Hervé et Giono s’approchèrent avec lui.

— Ils sont tous là, on dirait.

D’ordinaire, les ouvriers de cet abattoir à humains ne sortaient que par paquets de trois ou quatre. Ce matin, le soleil dardait ses rayons sur une vingtaine de garçons.

— Y a un truc pas normal, murmura Giono.

Comme pour retrouver des sensations maternelles ou expier la honte de ne pas s’être rebellé, depuis son sauvetage, il se réfugiait souvent dans les bras de Lily. Et toujours, elle le déculpabilisait par ses propres regrets. Eux, les adultes auraient dû se méfier des belles promesses, poser des questions pertinentes et s’assurer que les habitants des tours précédemment vidées se portaient bien. Chaque fois qu’il pleurait sur son sort, elle lui en servait des tonnes.

Hervé regarda Éric.

— On va leur parler ?

— Attend, ils s’énervent. On risque de se faire lyncher par peur ou excès de zèle.

— Pendant ce temps, des gens meurent.

Giono hocha la tête.

— La chaine s’est arrêtée.

La plupart discutaient en agitant les mains ou en criant, d’autres levaient les yeux au ciel, comme pour lui envoyer leurs prières. Il émanait de ce groupe, un immense espoir mêlé d’angoisse.

À l'heure du zénith, un gamin émergea des ténèbres et les héla d'un air pressé. L'atmosphère s'électrisa un peu plus, ils se frappèrent amicalement les épaules et s'engouffrèrent dans le sas du souterrain.

Éric gronda.

— Qu'est-ce qu'il se trame ?

Chapitre vingt-huit — Le dôme un

Le convoi fonçait dans le tunnel. Le dôme onze s'éloignait, mais en pensée, Pierre assistait à la panique qui régnait de l'autre côté du sas.

— Le temps de descendre leurs véhicules et de réparer les commandes, on sera arrivés.

Rassuré par cette perspective, son esprit se porta en avant. Évidemment, ils avaient lancé l'alerte. Envolé, l'effet de surprise. Le portail suivant s'ouvrirait sur des tireurs motivés.

Dix Libéco aux aguets.

Et en surface ? s'enquit Paul qui les rejoignait par les airs.

Deux navettes. Pas de soucoupe, pas de soldats. À mon avis, en vous voyant, quelques-uns remonteront pour activer le bouclier magnétique.

Et ils bloqueront l'accès en bas. T'es pris au piège, mon vieux.

Attends qu'on y soit avant de nous condamner, rétorqua Yvan. *Voilà la porte.*

Il arrêta son auto et regarda Pierre.

— On devrait se servir des voitures comme rempart.

— Bonne idée. Tu sauras déverrouiller ?

Yvan lui envoya une œillade entendue et courut vers le boîtier qu'il éventra en quatre brefs tirs de laser. Pendant qu'il le tripotait, Pierre demanda aux pilotes de se disperser sur la largeur du couloir et aux autres de remplir l'espace entre eux.

Le panneau se souleva lentement. Enveloppé d'un silence tendu, Yvan fila aux abris.

En ressentant la stupéfaction des Libéco, Pierre sourit. Pendant trois longues secondes, la performance du second de Paul laissa inertes ces combattants aux talents inconnus.

Et les salves fusèrent, sans sommation.

Ils nous traitent comme du bétail.

Des casques complets masquaient les visages et les armures à prismes déviaient les lumières mortelles. En les observant, Pierre capta la faille : les articulations.

Il en toucha un au creux du coude et le sang jaillit.

L'instant d'après, tandis que la tête du guerrier se baissait sur sa blessure, il visa la veine jugulaire.

Marc suivit son exemple. Il tua le deuxième de la même manière.

Surentraînés, les pilotes atteignaient leur cible à chaque coup. Une main dépassait de leur rempart improvisé et le faisceau en coupait le poignet. Les techniciens, eux, avaient opté pour un tir nourri afin de déstabiliser l'adversaire.

Bientôt, il ne resta de Libéco que des cadavres disséminés autour des murs derrière lesquels ils avaient cherché à se préserver. Les insurgés sautèrent dans les véhicules et s'engouffrèrent dans l'ouverture qu'Yvan referma en trois tapotements de touches sur le panneau de commande extérieur.

— Définitivement ?

— Non. Garde-nous une échappatoire.

On utilise l'ascenseur ? demanda Marc.

Oui.

Pendant que le plateau s'élevait, Pierre étudia encore le plan avec Yvan puis donna ses consignes au commando.

Ils se déployèrent dans une réception vide. Apparemment, la défense de Libéco s'était concentrée au sol. Pierre ne captait la présence que d'un seul homme, diffuse, comme s'il dormait.

— Yvan, le poste de contrôle, là.

Il montrait une porte qui s'ouvrit sur une jeune fille au nez coupé.

Surprise, elle tenta de fuir. Il la retint par le bras.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Vous n'êtes pas des leurs.

Il chuchota à son oreille.

— Tours en rébellion.

Elle répondit sur le même ton.

— J'essayais de trouver la sortie.

Par la fenêtre, Pierre voyait les soucoupes et les navettes tourner dans le ciel.

— Démagnétise, Yvan.

L'adolescent s'attela à l'ouvrage et Pierre regarda la gamine blottie contre lui comme une enfant perdue.

— Qui t'a massacrée comme ça ?

— Johnny.

— C'est qui ?

— Le boss.

— J'ai entendu dire qu'il écorchait les filles.

— Pas que.

— Libéco lui a livré une nouvelle. Où est-elle ?

— Chez lui, c'est son dernier jouet.

— Il n'achève pas ses victimes ?

— Seulement celles qui ont le moins hurlé. Moi, je l'ai fait très fort, alors j'ai la permission de circuler. Je peux servir encore, tu sais ? Demande-moi ce que tu veux.

Elle se frottait à lui et lui offrait son plus beau sourire malgré ses joues scarifiées.

— Pas maintenant.

— Je m'appelle Carmen.

— Où est Johnny ?

— Tu vois la grande maison là-bas ? Premier étage. Sa chambre ouvre sur l'escalier. Tu vas le tuer ?

— Probablement.

— Tu dois le tuer !

Elle avait murmuré son espoir d'une petite voix hystérique.

— D'abord, nous le jugerons.

Carmen soupira et Yvan annonça son succès.

— Démagnétisation effectuée.

Paul ? Deux navettes patrouillent, le reste atterrit et Arthur te suit. Nora se trouve en b5.

Compris.

Libéco avait quadrillé les surfaces des dômes comme sur un jeu de bataille navale. Arthur saurait donc où se rendre une fois posé.

Ennemis en approche ! cria mentalement Sylvain. *Six appareils.*

Laisses-en une de plus, et dépêchez-vous de traverser la coupole. Yvan rebranche le bouclier dans trois minutes.

Il revint sur Carmen.

— Combien vivent ici ?

— Douze filles. Cinq sont enceintes... de filles, bien sûr.

Il darda sur elle un œil suspicieux.

— Ils n'étaient que dix pour veiller à la sécurité de leur patron ?

— Le boss se pense invincible, rebelle.

— Pierre.

— Il est le seul homme qui reste, promis, et ses femmes ne le défendront pas.

Pierre se tourna vers les volontaires qui n'en croyaient pas non plus leurs oreilles. Ce raid paraissait trop facile.

Il en désigna deux.

— Protégez Yvan.

— Précision, intervint Carmen. Johnny mesure deux mètres, il pèse cent trente kilos. Il a des poings énormes et ses colères sont terribles. Ah ! Il est intelligent aussi.

— Il ne serait pas le dirigeant de ce merdier sans un minimum de cervelle. Où sont les filles ?

— Les engrossées dans les blocs, les autres, dans la maison pour le service.

— Ne bouge pas de là.

Au-dessus du dôme se déroulait un combat à coup de canons lasers. La joie féroce des pilotes et des mécanos inondait l'âme de Pierre qui s'en imprégnait avec délice.

Un avion explosa en vol. En silence, les débris pétillèrent puis coulèrent sur la paroi de la coupole armée de son champ de force.

Entouré de son équipe, il courait vers une magnifique bâtisse à colonnes serties de pierres précieuses qui renvoyaient les couleurs du soleil de juillet. D'après sa position, midi s'annonçait.

Ils passèrent le porche rutilant, franchirent le seuil et se retrouvèrent dans un hall au sol de marbre veiné de rose sur lequel un escalier majestueux déployait sa dernière marche. Il menait à un long balcon qui cernait ce large vestibule. À travers la balustrade ajourée, Pierre aperçut cinq portes.

Il entama l'ascension.

Laser en main, son unité le talonna.

Je le veux vivant, si possible.

Il traversa le palier, entra dans l'appartement désigné par Carmen, et saisi par le spectacle, se statufia. À l'opposé de la demeure étincelante de propreté, cet endroit révélait une scène lamentable. Les rideaux déchirés pendouillaient aux fenêtres piquetées de moisissures, d'anciennes et de récentes taches de sang maculaient un tapis élimé parsemé d'outils cruels, comme des pinces et des scalpels. Il remarqua aussi des os, des lambeaux de peau humaine, des cheveux poisseux. Le bourreau avait installé un fauteuil crasseux en face d'un poteau.

Ligotée à ce pilori, une fille gémissait doucement.

Pierre s'approcha d'elle.

Sur sa droite, il devina le corps du colosse qui, étalé sur un immense matelas, marmonnait dans son sommeil.

— Nora ?

Sans cesser ses plaintes, elle le fixa et il comprit qu'elle chantait là une étrange berceuse destinée à apaiser le monstre.

Pendant que Marc coupait les liens de la suppliciée, d'un signe, Pierre répartit ses combattants et se campa devant le lit.

— Johnny ?

Le géant se redressa d'un coup.

— Qui me dérange ?

— Celui qui met fin à ta dictature.

À cet instant, les mécaniciens investirent les lieux.

Se voyant seul et cerné d'une multitude de lasers, Johnny leva les mains en signe de reddition.

— Donne-moi mon peignoir. Après, on discutera.

— Non.

Le mastodonte et le jeune homme svelte se défièrent du regard puis le boss grimaça.

— T'essaies d'entrer dans ma tête, petit con.

— J'y suis déjà, vieux fou. Une salle de conférence nous attend au rez-de-chaussée, les amis. Nous allons transmettre son procès par vidéo à tous les dômes.

— Je refuse !

— Arthur ? Vise l'épaule.

D'un geste vif, le mécano promis au recyclage lui troua la clavicule.

Un rictus de douleur tordit le gros visage avant de reprendre une forme de dignité.

— Je suis votre patron !

Pierre ricana.

— Debout, patron.

Furieux, Johnny se leva lentement. Le sang ruisselait le long de son bras, mais il ne semblait pas en souffrir.

— Tu pourrais me laisser m'habiller, c'est humiliant.

— Avance !

Précédé, entouré et suivi par près de cinquante insurgés, il descendit les escaliers et pénétra dans l'auditorium, une vaste pièce où un grand écran faisait face à un demi-cercle de tables.

Arthur poussa Johnny au centre, lui ordonna de s'asseoir sur une simple chaise et prit place aux côtés de Pierre qui avait choisi le fauteuil présidentiel.

À ceux qui gardaient la porte, trois filles demandèrent l'autorisation de soigner Nora.

Chapitre vingt-neuf – Révélations

— J'ouvre le multiplex, annonça Paul.

Johnny cacha son sexe sous ses mains.

— Pourquoi vous faites ça ?

Pierre lui lança un regard noir.

— T'aimes la chair humaine, hein ?

— Vous en mangez aussi !

— Par obligation, rétorqua le magistrat improvisé. Pourquoi Libéco a-t-il stoppé la production d'aliments de synthèse ? Vous cultivez des champs, paraît-il. Vous les exploitez uniquement pour vous ?

Le colosse se mura dans un silence buté.

Derrière lui, l'écran se divisa en douze carrés qui montrèrent le centre de communication de l'usine et les réfectoires des dômes.

Celui du onze restait noir.

Les habitants du huit et du neuf se perdaient dans un brouhaha inquiet. De cette cacophonie, Pierre en retira la certitude que ces nantis cherchaient le moyen de délivrer leur icône, celui qui les avait mis en sécurité, offert le confort.

Sur les huit suivants, les spectateurs abasourdis observaient la scène. Les enfants se poussaient pour voir l'homme nu et ses juges d'un jour, les filles réservées aux plaisirs sexuels s'étreignaient et les femmes enceintes caressaient machinalement leur ventre gonflé. Pierre, concentré sur le géant aux lèvres tremblantes, les percevait du coin de l'œil.

— La nourriture de synthèse me coûtait trop cher, lâcha finalement Johnny. Les irradiations vous enfermaient dans les tours et vous étiez incapable de la fabriquer vous-même. Vous êtes inutiles !

Il avait crié ses derniers mots. Il continua en hurlant.

— Ce monde n'est plus qu'un désert de glace et de feu, il ne reste que nous, Libéco ! Nous, aux ADN purs !

Il haletait de colère devant une assemblée consternée. L'indignation qui alluma ensuite les regards l'effraya. Johnny se rappela sa condition de prisonnier. Ses miliciens tardaient à attaquer le dôme pour le sauver, il devait temporiser, éviter un tir vengeur que ce gamin, là, assis dans « son » fauteuil, ne saurait arrêter.

— Nous finalisons un astronef qui nous emmènera sur ID32-12, reprit-il. Cette exoplanète se situe dans le système solaire voisin. Nous sommes bientôt prêts, vous ne pouvez pas anéantir notre projet pour un cas de conscience ! Nous agissons pour le bien de l'humanité !

— Dis-moi, Johnny, pourquoi tu fais inséminer nos sœurs ?

Il se ferma de nouveau. Pierre croisa les bras et le toisa.

— Pour manger sain ?

Un murmure horrifié secoua l'auditoire, il l'occulta.

— Dans combien de temps cet appareil sera en mesure de décoller ?

— C'est l'affaire de quelques semaines. Allez-vous-en, laissez-nous avancer.

Johnny suppliait, à présent.

Pierre tourna ses pensées vers Jeff.

Recroquevillé au fond de sa cage, Jeff enrageait.

— Cinquante-six soldats devraient venir à bout de trente-cinq pilotes, quand même ! Qu'est-ce qu'ils foutent ?

Le vaisseau, lui suggéra Pierre à la façon d'une petite voix intérieure.

Je ne monterai jamais dans ce cercueil volant. Les chambres de cryogénisations ne sont pas au point, et je refuse de passer ma vie à entendre des gosses brailler.

Pierre ressentait le dégoût de cet homme contraint au travail par endettement. Libéco l'obligerait à diriger une équipe pendant encore deux saisons avant de lui rendre sa liberté et tout son être se tendait vers cette échéance.

Le repos de l'âme.

Le repos de l'âme, répondit Jeff à cette réflexion qu'il croyait sienne.

Pierre rouvrit les yeux sur Johnny.

— Où se trouve cette navette spatiale ?

— Sur un ancien aéroport.

Yvan, qui surveillait le moniteur depuis le poste de garde, alerta mentalement les pilotes.

Libéco en approche par le tunnel.

Trente, compta Pierre.

Dans le stress, il captait mieux les pensées étrangères. Il regarda José puis Tizy qui se levèrent, imités par les volontaires rapidement désignés.

Johnny comprit le message et sourit, triomphant. Son armée disposait de carapaces efficaces.

Au-dessus de la coupole, l'escadrille de Sylvain décrivait des cercles menaçants.

Dans la salle de conférence, un silence concentré suspendit le temps ; Pierre suivait le combat qui se déroulait dans le pied du dôme.

Après son dénouement, il revint sur l'accusé.

— Ordonne l'arrêt de l'usine d'équarrissage.

— Jamais ! Nous n'avons que trois jours d'avance sur les réserves, et mes soldats...

— Les cinq survivants ont déposé les armes.

Le géant le dévisagea stupidement, puis ses iris pétillèrent d'une joie malsaine.

— Si je stoppe les machines, vous mourrez de faim.

— Faux.

La surprise s'afficha sur le visage empâté. Le doute la remplaça, car, visiblement, son jeune adversaire ne bluffait pas.

Il décida de négocier.

— Que proposes-tu en échange ?

— L'accès à ton appareil.

Arthur frappa la table du plat de la main en se redressant. Pierre le fusilla du regard, il se rassit lentement et Johnny le railla.

— Je constate que tu ne fais pas l'unanimité.

— Constate aussi son obéissance.

Le gros homme scruta Arthur puis Pierre. Le premier se détourna, le second le défia.

Et Johnny céda.

— Libéco-production ! Cessez le travail !

— À vos ordres !

À cet instant, Paul coupa la communication avec l'usine.

Ils ne peuvent plus émettre, mais ils nous entendent.

— Très bien Johnny, lâcha Pierre d'une voix glaciale. Maintenant, laisse-moi te dire une chose ou deux. T'as tenté de me leurrer, ton truc intergalactique ne sera pas prêt avant des années.

Johnny blêmit, le jeune homme pointa un index autoritaire vers lui.

— Depuis trois ans, nous, ex-résidents des tours, vivons dans l'illusion d'un monde meilleur. Sache que je viens de te mentir à mon tour.

Il posa une main amicale sur le bras d'Arthur et parcourut le public d'un regard froid.

— Quelle sanction préconisez-vous pour ce manipulateur-écorcheur de filles ?

— La mort !

Ce cri unanime teinté de rage heurta les murs. Johnny serra les poings, la fureur déforma son visage et il s'élança vers lui.

Cent traits meurtriers le transpercèrent, et Arthur lui porta le coup fatal, en plein front. Son poids l'emporta encore sur un pas, un deuxième, et il s'affala sur la table de Pierre.

Le silence, d'abord, s'invita partout. La charge brutale, le choc gras du corps massif contre le plateau avaient secoué les spectateurs. Puis la perspective d'une délivrance gagna les esprits et des hurras emplirent la salle. L'idée traça son chemin sous les coupoles, et la clameur s'y propagea, sauf sous celle de la huit et la neuf.

— Je veux parler au chef des pilotes !

Ce nouvel interlocuteur dut s'y reprendre à six fois avant que Paul ne capte sa demande. Pour attirer l'attention

de Pierre au milieu de cette foule en délire, il attrapa son coude et lui montra l'écran numéro huit, celui des puissants.

Un homme assez âgé s'était démarqué de son groupe qui affichait triste mine.

Le cheveu blanc et court, l'œil bleu, il répétait sa phrase avec patience.

Pierre repoussa le buste de Johnny qui chuta mollement au sol et se rassit.

— Qui êtes-vous ?

— Carl Ixe, le concepteur de ces douze complexes.

— Pourquoi vous ne vivez pas ici ?

— Je me suis présenté.

— Pierre quatre... Amery, ancien étudiant de la tour vingt-sept. Que sont devenus vos bâtisseurs ?

— Recyclés.

— Combien avez-vous *recyclé* de gens ?

— Des millions.

— Vous êtes immonde.

— C'est fort possible, Monsieur Amery. Et je n'ai pas dit mon dernier mot, voyez-vous. Je vais lancer le reste de mon armée à l'assaut de ce dôme.

— La bataille du désespoir ?

— Appelez-la comme vous voulez.

— Excusez-moi un instant.

Tizy, amène-moi deux prisonniers.

Il quitta la pièce et rejoignit son équipe qui patientait avec les captifs dans un salon attenant.

Il se campa devant le plus vieux.

— Qui est Ixe ?

Il ne répondit pas, bien sûr, Pierre s'y attendait. Il avait posé cette question pour provoquer une remontée

d'informations à la surface de ses pensées. Il scruta le deuxième et tomba sur un vide mental.

L'esprit de Jeff ne mentionnait aucune unité supplémentaire. Rassuré, Pierre retourna en salle de conférence où l'ambiance s'était un peu calmée. Si l'on y discutait parfois avec véhémence, les ovations avaient cessé.

Il réintégra le fauteuil de Johnny et regarda l'écran.

— Vous ouvrez les négociations, Monsieur Ixe ?

— Sur la production, nous n'avons pas trois jours d'avance comme l'affirmait le financeur, mais cinq ans.

— Que mangerez-vous ensuite ?

— C'est mon problème. Partez ! Laissez-nous tranquilles.

— L'évacuation des dix dômes prendra plusieurs semaines, alors, un conseil, restez chez vous.

— Des dix dômes ? Vous comptez piller le pôle recherche ? Il m'appartient !

— Il vous reviendra quand je l'aurai visité !

En grondant sa réponse, Pierre s'était levé lentement.

Il fixa sur Ixe un œil assombri par la colère.

— Rapatriez vos navettes !

Carl s'apprêta à répliquer, mais Paul interrompit la liaison.

— On l'a assez vu.

Chapitre trente – Evasion

Sous la coupole numéro douze, les adolescents commençaient à comprendre le fonctionnement de Libéco. L'interrogatoire de Johnny puis la discussion entre Pierre et Carl Ixe avaient réveillé leur esprit hypnotisé. Les adeptes de la liberté purent donc relâcher l'attention.

Paul n'avait pas enfermé Lou-Ann dans une salle d'échange mental comme l'avait préconisé Pierre. Il avait préféré la garder à l'œil physiquement plutôt que par écran interposé.

Ligotée sur une chaise à côté de François, elle avait assisté à l'exécution de Johnny et à la reddition de l'architecte.

— J'ai besoin d'aller aux toilettes.

— Moi aussi, renchérit François.

Le remplaçant de Paul appela ses camarades qui les détachèrent, les guidèrent jusqu'aux sanitaires et refermèrent la porte derrière eux.

Le bellâtre regarda Lou-Ann.

— Pourquoi ils te séquestrent ?

— Je remontais vous avertir de leur mutinerie quand Pierre a deviné mes intentions.

— C'est un malin, celui-là.

— Et plus fort que ce que tu crois. Le psycho ne lui sert qu'à amplifier ses pensées dans celles des autres. Il s'insinue dans la tête des gens à sa guise.

— Libéco a perdu la bataille. Je veux rentrer chez moi, j'ai plus rien à faire ici.

— Moi non plus.

Après avoir soulagé leur vessie, Lou-Ann colla l'oreille à la cloison.

— Le diner vient d'arriver.

— Tes amis ont descendu les miens par là.

François pointait la droite du pouce.

— Un tunnel relie les dômes. C'est notre route pour les changements d'équipe.

Elle entrebâilla la porte et jeta un coup d'œil aux sentinelles. Intéressés par l'irruption de l'intendant et ses aides, ils lui tournaient le dos. Lou-Ann profita de cette diversion pour filer vers l'issue désignée par son codétenu sans s'occuper de savoir s'il la suivait ou non. Chacun pour soi.

Talonnée par le jeune nanti, elle dévala l'escalier en silence.

À mi-chemin, le garçon s'arrêta. Il haletait, cette spirale interminable l'étourdissait.

Six marches plus bas, Lou-Ann interrompit sa course. Elle se retourna et pensa que finalement, il lui servirait puisqu'il connaissait les lieux.

— Dépêche-toi. Ils vont vite s'apercevoir qu'on est partis. On ne vous entraine pas à Libéco ? OK, réponds pas, tu reprendras ton souffle en bas.

La cage, où s'entassaient Jeff et son unité, stoppa leur fuite.

— Délivrez-nous !

Lou-Ann ravala sa stupéfaction.

— Vous avez le code ?

— Un enfoiré a soudé le cadenas.

— On... n'a... pas d'outils, ahana François.

Lou-Ann lui saisit le bras.

— Et pas le temps.

Jeff insista.

— Ils vous coinceront dans le souterrain. Ouvrez-nous et on vous escortera.

— Sans arme et à poil ? François, où est la sortie de secours ?

— Pour dehors ?

— Oui.

— On a plus de chance de survivre si on tente le tunnel. Libéco t'hébergera au dôme huit et...

— Si les rebelles nous rattrapent, ils nous tueront.

Elle s'approcha des prisonniers.

— Caftez pas, vous, sinon...

— Sinon quoi ? railla Jeff.

— Laisse tomber. François !

Il passa sous l'escalier, tourna le volant de la porte blindée, et la fraîcheur du soir les accueillit.

Chapitre trente-et-un – Le dôme onze

Pierre, Paul, et leur équipe respective s'emparèrent des véhicules Libéco vaincus lors du dernier combat.

Moins d'une heure plus tard, ils franchirent le seuil du dôme onze, s'entassèrent sur la plateforme de l'élévateur et vérifièrent l'état de leurs lasers pendant la montée.

Je ressens des présences rassemblées au même endroit, songea Pierre. À cent mètres de l'ascenseur. Attention aux pièges.

Mais en regardant vers le haut, la plupart oublièrent toute prudence.

— Des feuillages ! murmura Paul. Comme dans les vidéos que nous montrait la prof d'histoire.

— Incroyable ! chuchota Yvan.

Le plateau se stabilisa dans une atmosphère humide et chaude. Des senteurs inconnues émanaient des fougères, de l'herbe, des fleurs, des buissons couverts de fruits. Ivres de ces nouvelles sensations, les adolescents gardaient le silence.

Au loin, un animal bêla. Ils sursautèrent.

— Un mouton ?

— Chut ! Suivez-moi.

Derrière leur chef, ils évoluèrent au sein de cette jungle reconstituée. Ils marchaient sur de l'humus et repoussaient des branches avec un respect proche de l'adoration. Des oiseaux chantaient le crépuscule, et avant que tombe la nuit sur ce dôme non éclairé, Pierre s'arrêta au pied d'une bâtisse sans étage.

— Ne tirez qu'à mon ordre.

Ils pénétrèrent un hall modeste, longèrent un couloir et s'immobilisèrent devant la porte du fond.

Cinq partagent leur repas. On y va.

Comme à l'entraînement, les pilotes se déployèrent rapidement autour d'un groupe d'hommes et de femmes attablés qu'ils visèrent.

Le plus âgé, chevelu et barbu, leva les mains.

— Rangez vos armes, nous n'avons pas l'intention de vous résister.

Pierre obtempéra, son équipe l'imita.

— C'est la première fois que je rencontre des utilisateurs de mes psychos, sourit l'un d'eux. L'amorçage n'a pas été trop douloureux, mon garçon ?

— J'en ai ressenti un grand plaisir, rétorqua Pierre. Hélas, je suis le seul. Les autres ont enduré trois jours de migraine.

— Du plaisir ? C'est étrange. M'autoriseras-tu à étudier ton ADN ?

— On en reparlera. Vous appartenez à Libéco ?

— Par obligation, répondit leur premier interlocuteur. Ils retiennent des membres de notre famille. Je m'appelle Georges.

— Pierre.

— Prenez place et discutons de l'avenir. Désirez-vous un jus de groseille ? Nous vous proposons également du pain et de la confiture de fraise. Irma ?

La salive inonda les palais avides, et les cous se tendirent vers les tartines que préparait la scientifique à crinière blanche.

— Johnny détient ma fille au dôme central. As-tu entendu le nom d'Hélène lorsque tu l'as investi ?

L'œil sombre de Pierre se posa sur le vieil homme.

— J'ai vu des ossements trainer dans sa chambre. Douze femmes d'âge divers occupaient les maisons alentour, mais Carmen ne m'en a pas dit plus à leur sujet. Après sa mort, nous avons pris la route pour devancer Carl Ixe. Je n'en ai donc pas appris davantage sur elles.

Il avala le morceau de pain que lui tendait Irma en songeant à Roger et Anaïs qui y avaient goûté avant lui, grâce aux efforts de Marek.

— Un clan de HS possède aussi son potager.

Georges haussa des sourcils étonnés.

— Ils cultivent dans les banlieues ?

— Hayatt et les siens s'y essaient, et depuis trois ans, je crois, ce jardin primitif, d'environ cinq-cents mètres carrés, nourrit plus de cent personnes.

— M'est avis qu'ils ne mangent pas à leur faim, les pauvres. Où ont-ils trouvé les graines ?

— Dans les boutiques des anciens.

— J'aimerais les rencontrer.

— Ici ?

— Oui.

Un homme de petite taille intervint.

— Il y a six ans, Libéco nous a confié quelques corps de ces HS pour analyse. Ils voulaient savoir s'ils étaient comestibles malgré leurs difformités. Nous leur avons fourni des résultats positifs en espérant assister à leur déclin pour enfin récupérer les nôtres. Depuis dix ans, ceux du dôme huit séquestrent mon épouse et mon fils que je n'ai pas vu grandir.

— La famille d'Hayatt est normale.

— L'ADN réagit différemment selon le sujet.

— Je les contacte cette nuit, si vous nous permettez de la passer en paix.

Georges afficha un sourire affable et compatissant.

— Habitants du béton, je vous promets une expérience inoubliable.

— Il me semble avoir entendu un mouton, lâcha Paul.

— Une brebis, rectifia le nain. Je m'appelle Riad.

— Manu, dit son voisin.

— Sarah, ajouta une blonde.

À cet instant, Yvan laissa échapper son émotion.

— Ça me fait tout drôle de voir des vieux. Mes parents me manquent.

Et il éclata en sanglots.

Un silence gêné plana sur le réfectoire. Pères, mères, frères et sœurs, oncles et tantes qui fréquentaient les bars à eau ou entamaient de longues discussions dans les couloirs des tours emplirent les mémoires de ces soldats déterminés à retrouver à la fois leur liberté et leur famille disparue.

Pierre se leva.

— Nous avons beaucoup bataillé aujourd'hui.

Georges l'imita.

— Je vous mène au gîte où nous aimons nous réunir le soir.

— Merci.

En chemin, Pierre lui demanda d'exprimer son opinion sur Carl Ixe.

— Dur en affaires, soupira Georges. Au début des dômes, il estimait que les plantes ne poussaient pas assez vite. Souvent, il menaçait d'abattre un otage.

— Il a promis de nous envoyer une armée pour reprendre le contrôle de ce centre.

— Il bluffe. À l'époque où l'économie des anciens fonctionnait encore, trois-cents familles se sont endettées pour accéder au luxe et à la sécurité. Entre payer et procréer, ils ont choisi. Son effectif se résume à une centaine d'hommes et de femmes en âge de combattre, et d'après ce que j'ai pu suivre, tu les as tous exterminés. Bel exploit, merci.

Le vieillard ouvrit la porte d'un bungalow de bois et les invita à entrer.

— C'est étroit, mais je parie que la plupart d'entre vous goûteront à la douceur du végétal.

— On peut se coucher dessus ?

— Oui. Dans le réfrigérateur, vous trouverez du lait de soja et de la compote pour votre petit-déjeuner. On vous apportera du pain demain. Bonne nuit.

— Merci.

Une fois seuls, les pilotes s'assirent en cercle sous une haute fougère.

Ils ne cessaient de caresser le gazon en grognant de plaisir.

Une brindille à la bouche, Yvan émit le premier commentaire.

— Ces gens-là doivent conserver des milliers de semences.

Pierre s'adossa au tronc et s'imprégna des odeurs végétales en songeant au grand-père qui lui parlait de son père, le dernier à avoir pu toucher un arbre.

— J'ai besoin de joindre Anaïs et Roger. Qui prend la première veille ?

Ahmed et Moziane se proposèrent. Alors il s'étendit sur l'herbe et ferma les yeux.

Chapitre trente-deux – Le clan

Le groupe avait élu Hayatt pour son implication dans la communauté, parce qu'il avait secondé leur ancien guide et qu'il savait traduire les écrits des ancêtres. Un signe d'intelligence pour les cinq familles qui s'étaient serré les coudes au fil des générations.

Hayatt s'inscrivait dans la lignée de ses prédécesseurs. Comme eux, il animait les débats pendant les veillées et tranchait en fonction des avis donnés.

Le visage buriné, hâlé par de nombreux soleils et barré d'une cicatrice, Hayatt affichait une cinquantaine grisonnante.

Depuis l'arrivée du premier prisonnier, ce chef bienveillant approchait ses rêves. Et depuis Roger, ils semblaient vouloir se matérialiser. La mutinerie des pilotes portait les membres de sa tribu, Marek le premier, vers l'espoir d'une vie meilleure.

Ce soir-là, Anaïs interrompit les conversations pour transmettre le message de Pierre. Il se trouvait parmi des arbres, goûtait des fruits et avait entendu un animal ! À chaque mot, le cœur d'Hayatt s'emballait. Si sa patte folle le lui avait permis, il aurait dansé de joie.

Elle lui sourit.

— Les scientifiques désirent te connaître. Si tu es d'accord, Roger vient te chercher demain.

Il cligna les yeux de bonheur, mais garda sa lucidité.

— Pierre convoque également les anciens des tours, ajouta-t-elle.

— Son appareil peut accueillir combien de gens ?

— Vingt.

— Marek, Kam, Yael et Emann m'accompagnent.

Il ressentait ce besoin de protection. Cette nouvelle lui paraissait trop sensationnelle pour oser y croire vraiment.

— Roger atterrira au lever du soleil.

— Il me tarde d'y être, petite.

— Moi aussi, soupira Marek.

Roger posa sa soucoupe à l'emplacement prévu sur le dôme onze, salua ses amis, les chercheurs, puis s'installa aux commandes de la navette et retraversa la cellule vingt-six.

Yvan réactiva le bouclier magnétique après son départ.

Carl Ixe te demande, Pierre.

Il le rejoignit au bloc de contrôle et s'assit devant l'écran sur lequel se campait le maître d'œuvre.

D'emblée, le nanti annonça la couleur.

— Je possède les codes d'accès à cette coupole.

— Bonjour, Monsieur. Je vous informe qu'un de mes hommes les a modifiés. Vous n'entrerez plus ici librement. Cependant, j'accepte de vous recevoir, sans vos gardes du corps.

— Vous plaisantez ? J'ai assisté la parodie de procès que vous avez servie à Johnny, souvenez-vous.

— Venez ou pas, peu m'importe. Vos experts s'apprêtent à rencontrer Hayatt, le chef d'un clan de l'extérieur. Un HS, pour reprendre vos propos.

— Je veux parler à Georges !

Le vieux scientifique se planta derrière Pierre et Yvan.

— Je vous écoute depuis le début, Carl.
— Votre fille est peut-être en sécurité, mais je détiens encore la femme et le fils de Riad !
— Rendez-les-nous et discutons.
Georges sentit frémir Pierre. Sa main apaisante pesa sur son épaule.
— Que réclamez-vous, Carl ?
— Ce dôme, bien sûr.
— Si vous nous ramenez les otages, je m’engage à vous remettre la totalité de nos dossiers.
— Les rebelles...
— Consentiront. Je vous attends demain à l’aube.
— Très bien.
— N’oubliez pas l’épouse de manu et le petit-fils de Sarah. Pierre doit ressentir cinq personnes à votre bord. Dans le cas contraire, je refuserai l’ouverture de la fenêtre.
Un rictus ironique fendit la face de l’architecte.
— Selon ton souhait, scientifique.
Georges coupa la connexion et se tourna vers Pierre.
— Amène-moi ma fille, s’il te plaît.

En fin de soirée, Pierre, toujours assis devant le terminal de communication, sortit de ses explorations mentales.
— Une voiture arrive par le bas. À son bord, Arthur, José, Nora et Hélène.
Un large sourire étira les rides de Georges.
— Roger revient.
— J’ouvre la case vingt-six, répondit Irma.

Le sas de la navette chuinta et Hayatt apparut le premier. Il resta sur le seuil un moment à observer les buissons chargés de baies, les fougères, les épineux... Enfin, comme rassuré, il franchit la passerelle de sa démarche claudicante.

Impressionnés comme lui, les autres le suivirent.

Marek respirait les plantes. Il les caressait tandis qu'Emann et Yael s'enlaçaient avec stupeur. Derrière eux, les ex-captifs affichaient la même émotion.

Les cinq chercheurs les invitèrent à une table de bois installée entre les arbrisseaux et leur proposèrent du jus de pomme, du pain à la confiture que les HS touchèrent et humèrent avant d'engloutir le tout.

— Nos résultats ne valent pas les vôtres ! s'exclama Hayatt. Notre potager ne nourrira pas tous les rescapés des tours. Allez-vous nous aider ?

— Bien entendu.

Hayatt quitta Georges des yeux pour contempler Pierre. Sa voix trembla lorsqu'il s'exprima de nouveau.

— La confiance que tu nous as accordée a déclenché le retour de l'humanité telle que je la conçois.

Ému par le compliment, Pierre cilla puis se reprit.

— D'après mes calculs, six mille personnes se placeront sous ta protection.

— Sous notre protection. J'insiste. T'as localisé un endroit sain ?

— En Autriche. À Grein, une ville qui se trouve sur les berges d'un grand fleuve. Les gens l'appelaient le Danube autrefois. Les radiations y sont insignifiantes d'après ma prof d'histoire.

— Et de ce que j'y ai lu dans mes cours de Libéco, renchérit Anaïs.

Irma effleura le bras d'Hayatt.

— Qu'attends-tu de nous ?

— Votre logistique, votre savoir et votre présence, si possible.

— Nous fabriquerons de l'électricité avec le vent, dit Jacques.

— Nous avons les bases, sourit Joe.

— On cassera du béton ? demanda Marek.

— Je l'ignore, rit Pierre. Vous partirez les premiers pour préparer le terrain et nous vous apporterons les survivants de ce génocide par les airs.

L'adolescent se rembrunit soudain.

— Il y aura beaucoup d'orphelins et peu d'anciens pour nous apprendre comment les éduquer. C'est là que vos familles prendront de l'importance. L'expérience de vos mères...

Il se massa le crâne blondi par un début de repousse de cheveux.

— Pour éviter que Libéco continue à produire de l'humain-viande, je compte détruire le centre d'insémination et l'usine.

À cet instant, la brebis s'approcha de Manu qui la flatta de la main.

— J'ai assez de semences pour féconder cet animal. Si vous me construisez un labo, je pourrai recréer certaines espèces comme les poules, les canards ou...

— Nous arrangerons ça, le coupa Georges.

— Et les riches ? s'enquit Yael. On les laisse mourir ?

— Ceux qui le souhaitent nous rejoindront, rétorqua Pierre.

Hayatt bondit de sa chaise.

— Les femmes et les enfants d'abord !

Cette boutade ancestrale provoqua des rires mi-joyeux, mi-inquiets. Les visages espéraient, les yeux trahissaient l'angoisse d'un futur à réinventer avec l'aide de si peu d'adultes.

Anaïs soupira.

— On va enfin vivre.

Pierre lui saisit la nuque et l'embrassa.

Le bruit de l'ascenseur interrompit ces effusions. Georges se tendit vers lui sans oser y courir. Tant de temps avait passé depuis l'enlèvement de sa fille qu'il craignait sa réaction.

— Je rêve de ce moment depuis dix ans, murmura-t-il.

Le lendemain, l'appareil de Carl Ixe tourna au-dessus de la coupole numéro onze. Après l'assentiment de Pierre, Irma lui ouvrit le carré qui surplombait le tarmac. Dès que l'engin s'y posa, les otages sautèrent au sol et avancèrent vers leur famille, timidement, comme hallucinés par ces événements précipités. Après de courtes présentations, ils s'entassèrent dans la navette de Roger et Carl Ixe se retrouva seul au milieu de cette nature qui poussait sur un mètre de terre rapportée.

Tandis qu'il marchait vers le bâtiment principal, le réfrigérateur du bungalow explosa. Carl sursauta, s'élança vers lui, attrapa un extincteur et l'arrosa. Mais les flammes embrasaient déjà les broussailles. Le feu se propagea rapidement. Paniqué, il se précipita vers l'ordinateur... rendu inutilisable par le génial Yvan. Personne ne viendrait l'aider à stopper l'incendie.

De rage, il frappa la console, fonça vers son avion et quitta ce dôme tant convoité.

Chapitre trente-trois – L'usine

Le soleil chauffait le béton de ses premiers rayons. Un verre d'eau bleue en main, Lily s'approcha de la fenêtre.

— Les gamins sont de retour.

Éric la rejoignit.

— Ils ont l'air désœuvré. Hervé ? On va leur parler ?

— Ouais. Vient Giono. Toi aussi, Lily.

Ils sortirent de leur cachette et s'avancèrent vers les enfants qui se retournèrent d'un seul bloc, les sens en alerte. Deux lasers les pointèrent, sûrement des armes abandonnées par les Libéco au cours de leur fuite, songea Hervé.

Giono leva les bras.

— Détendez-vous, les gars. J'étais à votre place, l'année dernière. Regardez, je porte encore l'uniforme. Un peu trop court, j'ai grandi, mais c'est le même que le vôtre.

— T'es l'ouvrier que Libéco croit bouffé par les HS ?

— Oui. Ils ne vous surveillent plus ?

— Les pilotes ont tué leur patron et vaincu ses soldats. Nos chefs sont partis en renfort. L'usine est à l'arrêt depuis hier et on se pose des questions.

— On a faim, ajouta un adolescent efflanqué.

Lily sourit.

— Nous avons quelques provisions qui viennent des tours.

— Vous êtes des tours ? Quel numéro ?

— Vingt-sept.

— Comme moi ! Étage huit.

— J'ai travaillé avec une femme du huit. Sylvie...

Elle balaya ces heureux souvenirs d'un geste triste.

— C'est si loin.

— Ce qui reste des parents est là, en bas. Ils nous servent de nourriture.

Celui qui avait lâché ces mots d'un ton morose cracha au sol et réprima un mouvement saccadé d'épaule.

Hervé osa un pas.

— Libérons-les.

Les jeunes se consultèrent du regard.

Lily les observa attentivement. Celui-ci se tordait la bouche, cet autre serrait trop fort ses paupières, celui-là reniflait par à-coups... Les yeux fuyaient leur présence. Ils leur préféraient le ciel ou le bitume, leurs mains vrillées d'anxiété ou leurs pieds qui raclaient le trottoir sans interruption. Elle voyait là des gosses traumatisés. Une voix s'éleva, hachée, comme si elle retenait sa haine.

— Ils vont se nourrir comment ? Déjà que nous, on crève de faim... Autant abréger leurs souffrances, vous êtes pas d'accord ?

Plusieurs acquiescèrent.

À cet instant, une navette apparut dans leur champ de vision. Le groupe se resserra devant la porte et l'angoisse marqua les traits.

Elle atterrit sur la place située à cinq cents mètres de la scène pétrifiée. Vingt silhouettes en descendirent et se déployèrent pour les encercler. Seul un grand blond au front barré d'une ligne d'or les affronta.

— L'usine est à nous ! Rendez-vous ou mourez !

— Pierre ?

Il regarda l'homme qui l'avait interpellé.

— Papa ?

Puis il reconnut Lily et Éric.

— Que...

— C'est une longue histoire, le coupa Hervé. Tu fais partie des insurgés dont ils parlent ?

Il désignait les jeunes avec lesquels il venait d'échanger. Pierre répondit en étudiant chaque visage d'un œil acéré.

— J'en suis même à l'origine. Nous avons gagné. On est en train de transporter les gens vers des terres saines. Enfin, il se tourna vers lui.

— Une nouvelle vie commence, 'pa. Je suis super content de te retrouver.

Et il se jeta dans ses bras.

D'une petite voix tourmentée, Lily les interrompit.

— Où est Anaïs ?

Pierre se détacha de son père.

— Elle supervise l'évacuation du dôme deux et trois. Les enfants d'abord.

— HS en approche, cria un homme.

— Gardez votre calme ! C'est le clan d'Hayatt.

De nouveau, il apostropha les travailleurs.

— Choisissez ! Libéco ou nous.

Le renifleur émergea du lot.

— Va pas croire que ça nous amusait d'appuyer sur ces putains de boutons !

Rassuré par cette reddition vaguement formulée, Pierre marcha vers eux, prit un gamin par la nuque et l'entraîna dans le bâtiment.

— C'est quoi ton nom ?

— Régis.

— T'occupais quel poste ?

— Je nettoyais les vitres.

— T'as quel âge ?

— Treize ans.

Régis hoqueta puis éclata en sanglots. Son corps secoué de soubresauts se plia vers le sol, Pierre l'y accompagna en détaillant le petit hall crasseux qui sentait l'urine et le vomi.

Un adolescent les dépassa et se retourna sur lui.

— Je m'appelle Alex, je bosse dans cette boucherie depuis un an. Laisse le gosse, il en a assez vu.

Et il ouvrit une porte sur un escalier.

— On descend.

Imité par son équipe, trois HS, Éric, Lily et Hervé, Pierre suivit le renifleur.

Ils s'arrêtèrent devant un rail qui supportait une file de fauteuils dans lesquels semblaient dormir de grosses personnes arrimées à des tuyaux enfoncés dans leurs membres et leur bouche.

Deux bidons placés sous l'appuie-tête se vidaient lentement.

— Qu'est-ce que vous leur inoculez ?

— Dans les veines, du glucose fabriqué à partir des morts d'après ce que j'ai vu dans leur labo... et dans l'estomac, une bouillie composée de boyaux... Pour produire les boulettes... on récupère le muscle, la graisse et... la cervelle.

Alex renifla une cinquième fois, Pierre soupira.

— Montre-nous comment les délivrer.

À droite et à gauche, la chaîne s'étendait à perte de vue. Alex s'approcha de celui qui se trouvait en face d'eux et ferma des valves d'écoulement. Ensuite, d'une main

tremblante, il ôta les aiguilles fixées au creux des coudes et à l'intérieur des cuisses.

Le sang coula, il s'excusa.

— Libéco m'a appris qu'à poser les perfs.

La forme les supplia du regard, Pierre étouffa un hoquet de douleur.

— Continue.

Alex sortit un couteau de sa poche et le lui tendit.

— Je... peux pas. Coupe... les fils et... retire doucement la... sonde gastrique.

Tout en œuvrant délicatement, le pilote y alla de ses commentaires, histoire de se concentrer sur autre chose que cette masse qui le fixait intensément.

— On sait plus reconnaître l'homme de la femme. Vous les rasez ?

— Non. Arrivés... à un certain stade du gavage... les poils tombent tous seuls.

Lorsqu'il retira le tuyau, l'*animal* émit des borborygmes et un liquide rougeâtre s'échappa de ses lèvres. Pierre refoula un haut-le-cœur et se tourna vers ses amis.

— Vous avez enregistré la procédure ?

Le visage blême, ils opinèrent.

— Procédez au mieux. Où commence cette opération, Alex ?

— En enfer... Suis-moi.

Ils remontèrent la rangée par la gauche.

Au fur et à mesure de leur avancée, les prisonniers s'affinaient, signe d'une arrivée sur les sièges d'engraissement progressive. Le dernier, nu comme les autres, révélait une peau violacée couverte d'égratignures.

— Il s'est bien défendu, celui-là, lâcha Alex dans un vibrato étrange qui oscillait entre froideur et culpabilité. Derrière le captif inanimé, il poussa une porte et entra dans une pièce où ne trônait qu'une chaise capitonnée. Sous elle, Pierre remarqua que le rail se dirigeait vers la droite.

— Ça forme une boucle, dit Alex. Le fauteuil vidé attend ici qu'un autre *gigot* prenne place.

Il le fixa d'un air sombre.

— Pour survivre, il faut blinder son mental, tu piges ?

Pierre hocha la tête.

— Ben, on n'y est pas arrivé. Dans chacun d'eux, on voyait notre père, notre mère, un oncle, une tante... et Libéco nous abreuvait d'ordres stupides. Ils nous insultaient. Ils ont tabassé celui qui est dans le pâté, compris ? Si t'obéis pas, tu finis sur la chaise. Les potes qui ont craqué, c'est moi qui leur ai mis les perfs.

L'œil sec, il renifla trois fois et agrippa la deuxième poignée.

— Dans ce hangar croupit le *bétail*. Prêt ?

— Ouais.

Cette partie du souterrain, éclairé d'ampoules anémiques, dégageait une puanteur telle que Pierre ne put s'empêcher de se masquer le nez de sa manche. La masse, vêtue de lambeaux, qui agonisait, cherchait de quoi manger à même le sol, urinait ou déféquait dans des trous qui débordaient le statufia. Certains pleuraient, d'autres marmonnaient. De longues plaintes, des toux rauques crevaient le cœur, mais la plupart balançaient leur corps décharné en silence.

Alex se pencha vers lui.

— Il paraît qu'au début, ils étaient si entassés qu'ils s'asseyaient à tour de rôle.

Pierre discernait à peine le bout de cet espace confiné.

— Comment choisissaient-ils leurs victimes ?

— Libéco n'approchait jamais c't'endroit. Le sale boulot, ça a toujours été pour nous. On chopait les premiers qui nous tombaient sous la main.

— On les sort de là.

— J'éteins la barrière électrique.

Épilogue

Les yeux rivés sur le vert qui défilait sous eux, Anaïs cherchait en vain des traces de vie humaine.

En apprenant la présence de ses parents devant l'usine, elle avait confié la suite de l'évacuation à Marc et avait sauté dans la première navette en partance pour ces lieux. Après d'intenses retrouvailles, l'horreur de la situation lui avait explosé à la figure. Tristement, avec les travailleurs esclaves de Libéco et les premiers obèses sortis de leurs fauteuils, les deux appareils avaient pris la direction de l'est.

À côté d'elle, muré dans un silence méditatif, Pierre pilotait.

— Où sont les habitants ? s'inquiéta la jeune fille. Il devrait y en avoir puisque cette partie de l'Europe est saine.

Sa mère, qui se tenait debout derrière son siège, posa une main sur son épaule.

— D'après ce que j'ai lu dans les magazines de la bibliothèque où nous avons trouvé refuge, bien avant les fuites nucléaires, des millions d'émigrés climatiques ont envahi l'Europe. Pour endiguer cette surpopulation, ingérable aux yeux du gouvernement fasciste de l'Autriche, le président a ordonné une pulvérisation de perturbateurs endocriniens sur le pays. Cette décision a provoqué des cancers, des interruptions de grossesse et la naissance de bébés difformes. Préparons-nous à rencontrer les descendants de cette cruelle mesure.

Anaïs s'imagina une telle galerie de monstres qu'elle en frissonna d'angoisse.

Grein, petite ville autrichienne, s'étalait sur une terre vallonnée et boisée en bordure du Danube. D'immenses arbres avaient emporté certains logis vers le ciel ou écrasé les murs sous leurs épaisses racines. Défoncées, les routes, les avenues, les rues et les ruelles. Dans l'ombre de cette canopée centenaire, la poussière de l'asphalte désagrégée ondulait au rythme du va-et-vient des fourmis, des hannetons et autres insectes à carapace. Les ailes des libellules pétillaient sous le soleil. Sur les branches, indifférents aux bruits humains, des oiseaux pépiaient.

Au crépuscule, sous les regards médusés des fils du béton, des rongeurs de tailles différentes filaient vers une destination connue d'eux seuls.

Hayatt et Pierre abritèrent les enfants et les adolescents dans un bâtiment de granit qui surplombait la cité. Ils les laissèrent investir ces lieux chargés d'histoire et s'isolèrent pour créer un comité composé de membres du clan HS, de pilotes et de scientifiques.

Au fur et à mesure des arrivées, le château s'engorgea. Après un repas de fruits présentés dans des paniers posés sur le bord d'une vieille fontaine de la cour, les techniciens du dôme douze, puis les employés du dix, celui de la *boucherie*, partirent à la recherche d'habitats réparables. Des groupes emménagèrent dans des stations essence et des dépôts. D'autres émigrèrent vers des hôtels. Ils formèrent des unités de travail et se

mirent à réhabiliter les immeubles pour loger tout ce monde avant l'hiver.

En douceur, ce gouvernement improvisé commença à répartir les orphelins entre les couples, d'abord, puis auprès des célibataires.

Roger, qui s'était trouvé un compagnon, accueillit trois fillettes dans sa maison située au pied du château, loin des berges immergées. Anaïs adopta deux garçons, et, lors des réunions de ces familles recomposées, qui se déroulaient entre les murs d'une grande salle de la citadelle, les HS prodiguèrent des conseils à ces parents à peine sortis de l'adolescence.

Après quelques jours d'adaptation, les places et les rues s'animent de leurs jeux bruyants.

Pour rester près de Pierre et Anaïs qui avaient décidé de séjourner dans cette forteresse bâtie sur les hauteurs, Lily et Éric s'approprièrent un vaste appartement. Ils y installèrent leurs trois pupilles et Giono qui ne les quittait plus.

Malgré son nez mutilé et les scarifications qui marquaient le corps de Carmen, la jeune femme plut à Hervé qui s'établit avec elle au-dessus d'un ancien garage à voitures. Il se découvrit une passion pour ces engins d'un autre temps et passa ses journées à les étudier.

Le dimanche, Éric et lui se voyaient pendant les leçons aquatiques de Riad.

Pierre les accompagnait parfois, pour le plaisir de partager une heure ou deux avec ceux qu'il avait crus morts. Dans le silence de l'aube, son père et celui d'Anaïs devisaient tranquillement comme si les tours et les dômes n'avaient jamais existé, comme s'ils étaient nés ici, en face de ce large fleuve.

Leur phobie des grands espaces avait disparu.

Étendu sur l'herbe du rivage, bercé par le glissement de l'eau, il les écoutait parler, et le bonheur de l'instant emportait son âme vers le ciel gris ou bleu, peu lui importait.

Grein renaissait. La forêt résonnait des coups de marteau et des interpellations des réparateurs. Des maisons ouvertes s'élevaient les rires des couturières et le babillage des glaneuses qui triaient leurs découvertes à même le trottoir tout en surveillant les gamins qui apprenaient à nager dans une crique enclavée entre deux bancs de sable.

Au pied de la butte sur laquelle s'érigéait le château, une navette s'était posée durablement. Irma et Manu se l'étaient réservée pour leurs recherches. Toujours suivis par leur brebis éprouvette, ils observaient la faune qui s'aventurait dans la ville sans craindre l'humain. Des poules, des canards, des moutons, des vaches et des chèvres croisés au hasard des chemins avaient effacé leurs idées d'insémination artificielle. De toute façon, ce peuple traumatisé par le cannibalisme brutalement révélé se sentait incapable de chasser. Avec des explications sur les protéines indispensables à la

croissance des enfants, ils accepteraient peut-être les œufs et le lait, à condition de découvrir les tanières de ses animaux retournés à l'état sauvage.

Pour le moment, ces réfugiés meurtris se contentaient de profiter des largesses de la nature.

L'été se terminait pourtant, et les scientifiques s'inquiétaient. Ces gens habitués au confinement haute technologie résisteraient-ils aux blizzards et aux gelées ?

Derrière le château, Riad supervisait l'aménagement des dépendances en hôpital afin de suivre la grossesse des inséminées. Cet automne-là, avec l'aide des infirmières, elle accoucha sept-cent-cinquante femmes.

Ces praticiennes dévorées de culpabilité avouèrent des gestes horribles accomplis sous la menace du recyclage. Nourrissons égorgés, mères euthanasiées, expériences étranges avaient composé leur quotidien sous la férule Libéco.

Parmi ces génitrices, Anaïs retrouva Léa et Louise, ses amies d'enfance. Elles échangèrent longuement sur leur terrible passé.

Au dôme sept, elles avaient subi de nombreux viols et actes pervers avant de rallier le cinq, celui de la gestation. Libéco avait tué le bébé de Léa, et en ce soir clément de septembre, sur le perron de ce centre de soins improvisé, le garçon de Louise somnolait sur ses genoux.

— Son ADN était parfait d'après eux, mais ils n'ont pas détecté son handicap. Il est autiste.

— Et Mathilde ?

Trop petite pour leurs jeux. Trop naïve, trop fragile, elle avait succombé à une hémorragie interne.

Pierre regroupa les engraisés dans un grand hôtel au luxe gommé par les ans. Écœurés par le gavage et choqués par la vision de leurs voisins dépecés sous leurs yeux, la plupart se laissèrent mourir de faim. Rongés par le diabète, les autres trépassèrent.

Des internés du sordide sous-sol, ceux qui retrouvèrent un fils, une fille, un neveu ou un cousin puisèrent en eux la force de surmonter la dépression. De ces deux mille personnes réparties sur le même secteur, seules, huit cents survécurent.

Leurs jeunes bourreaux, eux, ne surent s'adapter à cette nouvelle société. Aucune démonstration d'amitié ne les atteignit. Ils restaient froids et distants, comme enfermés dans un cocon d'indifférence.

Jusqu'à la fin de l'été, ils tentèrent de s'intégrer, puis, à bout de souffle, ils disparurent dans les bois.

Aux rescapés du joug de Libéco, l'automne offrit ses noix, ses noisettes, ses châtaignes. Georges leur apprit à dénicher les choux, les carottes, le cresson... Des citrouilles se développaient encore sous le soleil d'une clairière. D'anciens jardins privés, supposait-il.

Sarah s'improvisa cuisinière pour leur enseigner l'art des conserves.

Durant ce long hiver, entre les corvées d'usage, les membres du conseil établirent une charte de bonne conduite et ébauchèrent un système de troc, car déjà les disputes éclataient dans la communauté.

Au château comme en ville, des couples se formèrent, d'autres se séparèrent, et certains bravèrent la neige pour s'isoler. Dans cette nature blanche, ils s'en allaient réparer les maux de l'âme, disaient-ils.

Les soirs de veillées, ils racontaient les ours, les loups et les cerfs croisés au détour d'une rue ou d'un sentier montagnoux.

Alors on évoqua la protection animale.

Au retour du printemps, avec un groupe d'adolescents, Georges créa des potagers dans les squares.

Pierre retourna à la salle de conférence de Johnny, ouvrit les canaux vidéo des riches et se lança dans un compte-rendu détaillé.

Ils bossaient dur, mais appréciaient leur liberté et accueilleraient avec bienveillance ceux qui désiraient les rejoindre.

Cinq ans plus tard, des navettes Libéco atterrirent sur les rives du Danube où Pierre et Anaïs prenaient l'air avec Hayatt.

Trois cents femmes et enfants affamés demandèrent asile.

Les nouveaux dirigeants hébergèrent ces nantis, bien entendu, à condition qu'ils se plient à leur mode de vie.

Ils y consentirent et se fondirent dans cette société indulgente avec tant d'énergie qu'en une saison tous oublièrent leur passé de privilégiés.

Anaïs arracha une carotte à la terre.

— Vous avez libéré Jeff et ses lieutenants ?

— D'après mes souvenirs, Joann les a délivrés pendant que tu t'occupais d'évacuer les tiens.

Anaïs récoltait avec Inès, son épouse. Elles se fréquentaient depuis le printemps, mais en ce jour de juin, elle osait poser ses questions pour la première fois.

Anaïs avait gardé cette réserve apprise auprès de Joann, son amour d'adolescente.

D'un haussement d'épaules, elle chassa ces images d'un temps révolu.

— As-tu entendu parler de Lou-Ann et François ?

— Non.

— Et Carl Ixe ?

— Au bord de la mort. Nous avons profité de sa faiblesse pour partir.

— Pourquoi il s'entête ?

— L'orgueil, mon amie.

Note de fin :

J'ai écrit ce texte sous l'impulsion de Sébastien Tissandier qui estimait que ma nouvelle valait un roman. J'ai relevé le défi.

Sur le net, je n'ai presque rien trouvé sur Grein, la petite ville d'Autriche qui m'a inspiré cette fin. Tout ce que je sais, c'est que les centrales nucléaires sont inexistantes dans ce beau pays que je n'ai cessé de parcourir en images.

J'ai brossé un portrait d'un futur possible si aucun politique ne bouge en faveur des énergies renouvelables, et j'espère que les gens se rassembleront pour que la réalité ne rejoigne pas la science-fiction.

Elisabeth Charier.